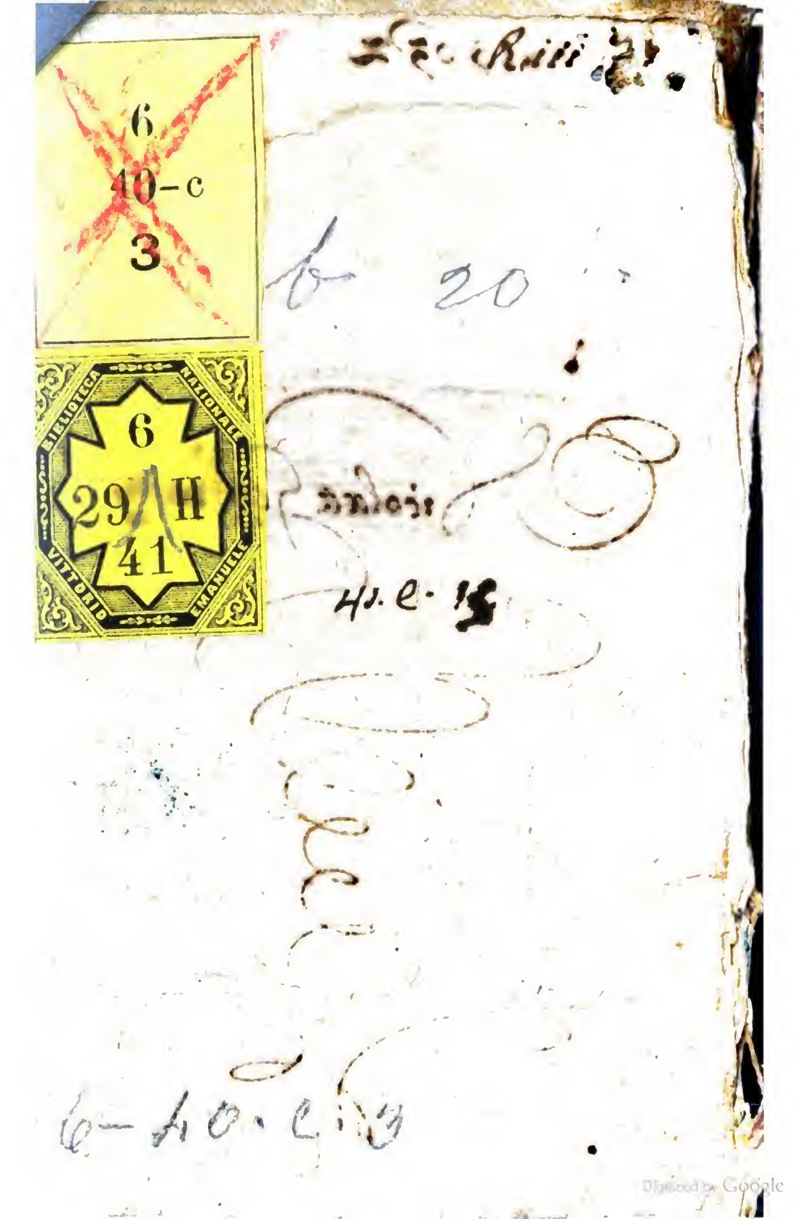
LE SECRETAIRE DE LA COUR, OU LA MANIERE D'ESCRIRE SELON LE TEMPS...

Jean Puget : de La Serre




6
40-c
3
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
29 H
41

LE SECRETAIRE DE LA COVR, OV LA MANIERE d'eſcrire ſelon le Temps.

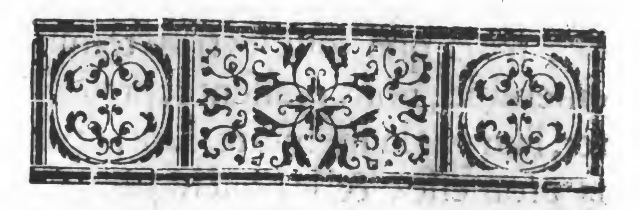
Augmentée des Complimens de la langue Françoiſe.

A M de MALHERBE.



A LYON,
Chez PIERRE BAILLY, demeurant en la ruë Merciere.

M. DC. XXXVIII.



A MONSIEVR DE MALHERBE, GENTIL-HOMME Ordinaire de la Chambre du Roy.

MONSIEVR,

Voicy vne autre ſtatuë de Memnon que ie vous preſente comme à ſon Soleil. Elle ſera touſiours muette, ſi vous ne l'animez : mais ſi vous la faictes parler, elle dira que vous eſtes le plus eloquent homme, non ſeulement du mon-

de, mais que tous les trois temps ensemble, nous puissent represen-ter, l'vn par la memoire, l'autre par sa promesse, & le present par l'ef-fect. Ce ne sont point des com-plimens de Cour, ny des flateries du temps, l'enuie mesme le con-fesse, vos ennemis l'aduoüent, & tous les beaux esprits de ce siecle n'en doutent point. Aussi estes-vous en France le Socrate d'Athe-nes: car en toutes les disputes des termes, vostre authorité passe pour loy. Tellement que tout ce que les fables nous racontent d'Apollon, la nature nous le faict admirer veri-table en vostre esprit, & croire qu'il n'est point de Deesse d'eloquence, mais bien vn Genie qui vous fut donné en naissant. Ce qui me faict vous prier de communiquer les

rayons

rayons de ceſte vertu à ceſte ſtatuë muette, afin qu'elle en publie les merueilles. Et ſi vous eſtes ennemy des loüanges, comme eſleué au deſſus d'elles, faictes-le, s'il vous plaiſt, en conſideration de l'ouurier, puis que c'eſt,

MONSIEVR,

Vn de vos plus humbles & obeyſſans ſeruiteurs.

P. DE LA SERRE.





AV LECTEVR.

CE Liure fut imprimé l'année paſſée en mon abſence, ce qui m'oſta le moyen de le pouuoir corriger, & de le faire voir au iour en meilleur eſtat. Ie l'ay reueu exactement en ceſte derniere Impreſſion, pour effacer la tache de toutes les fautes, qui eſtoient ſuruenuës aux premieres: Ie t'en fais preſent, s'il t'eſt agreable, reçois-le comme vn ſujet où tu trouueras le

moyen

moyen de mettre en practique vne partie de ce que tu sçais, en corrigeant mes defauts. C'est vn ramas de fruicts, que l'Amour & l'oisiueté ont faict produire à ma ieunesse: peut-estre seront-ils amers à ton goust, mais pourtant leur amertume te sera vtile, rendant les autres dont tu gousteras apres beaucoup plus doux. Ie trouue qu'il est impossible de plaire à tout le monde: mais sçaches qu'en tout ce que ie fais, le contentement est le premier object de mes œuures. De sorte que quelque opinion qu'on en ait, ceste satisfaction me reste de m'estre contenté. Adieu.

TABLE
DV CONTENV
AV SECRETAIRE
de la Cour.

Lettres

Lettres de consolation.

Lettres diuerses.

Lettres Amoureuses.

Lettre

Lettre



LETTRES



LETTRES DE COMPLIMENT.

MONSIEVR,

Ce premier deuoir vous tesmoignera que ie n'oublie iamais les persõnes de vostre sorte : car ma memoire se plaist tellement en leur souuenir, qu'entre toutes mes pensées la leur est la plus aggreable. Ie ne veux point vous oblger par des raisons de compliment à m'aymer d'auantage pour tout cela : ie me contente de posseder l'honneur de vos bonnes graces iusqu'à mon trespas, en cette qualité,

MONSIEVR,

D'vn de vos plus affectionnez seruiteurs

AVTRE.

MONSIEVR,

Ie ne ſçaurois iamais me laſſer de vous teſmoigner la paſſion que i'ay pour voſtre ſeruice, ie voudrois ſeulement que toutes les proteſtations que ie vous en ay faictes ſe peuſſent changer en effects, pour ne porter pas inutilement,

Monſieur,

La qualité de voſtre-tres-affectionné ſeruiteur.

AVTRE.

CE deuoir ſommera voſtre courtoiſie à m'honorer des voſtres, pour m'oſter l'impatience que i'ay de ſçauoir de vos nouuelles, & particulierement l'eſtat

l'estat de vostre santé, qui m'est aussi chere que la mienne. Ie vous supplie de le croire, & qu'en quelque lieu que ie sois, ie tireray tousiours vanité de me faire remarquer,

Monsieur,

Vostre.



AVTRE.

MONSIEVR,

Vous voyez comme ma memoire ne vous oublie pas. Ie vous donne celle-cy pour tesmoin, & vous en donneray mille autres pour de plus fortes asseurances : mais, & par les vnes, & par les autres vous me trouuerez tousiours semblable à celuy qui suis, qui est

Monsieur,

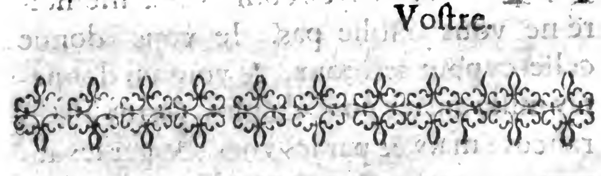
Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,
Cet effect de mon ſouuenir ne vous confirmera que les proteſtations que ie vous ay touſiours faictes: ſçauoir, qu'entre tous vos meilleurs amis & ſeruiteurs, i'occuperay le premier rang, & mes effects cautionneront ces paroles, alors qu'il vous plaira par vos commandemens donner l'exercice à la qualité que ie porte.

Monſieur, de

Voſtre.



AVTRE.

MONSIEVR,
Ce deuoir vous aſſeurera de ceux que ie deſire de vous rendre en vous ſeruant, & vous priera de ma part, de me conſeruer

seruer tousiours en vostre souuenance, comme vne personne qui tiendra tousiours à gloire de vous sçauoir bien seruir, & sur tout fidellement,

Monsieur, comme

Le plus fidelle de tous vos seruiteurs.

AVTRE.

MONSIEVR,

Celle-cy vous demadera des nouuelles de vostre santé, afin que selon son estat, ie me resiouïsse, ou ie m'attriste : car l'amitié que ie vous ay vouëe, m'engage tellement à suiure le cours de vostre fortune quelle quelle soit, que ie ne puis estre content, si vous ne l'estes.

Monsieur, comme

Vostre seruiteur

AVTRE.

MONSIEVR,
Il me ſeroit du tout impoſſible d'oublier iamais la perſonne de voſtre ſorte: car le ſouuenir en eſt ſi glorieux qu'il annoblit toutes mes penſées. Faictes donc eſtat de croire que d'ores-en-auant ma memoire ſera vn temple dedié à voſtre particulier ſouuenir, où ſans ceſſe ie ſacrifieray des pensées de reſpect pour voſtre merite, & d'obeyſſance pour vos commandemens, deſirant viure & mourir,

Monſieur,

Voſtre.

AVTRE.

MONSIEVR.
L'honneur de voſtre amitié m'eſt ſi cher, que ie ne penſe iamais qu'au moyen

moyen de le meriter par mes seruices, mais l'occasion m'est si auare de ses rencontres, que i'ay beaucoup de raison de desesperer de paruenir iamais à ceste gloire; si vos commandemens, qui seuls en cela peuuent tout, ne donnent de l'xercice à mon obeyssance, I'en attendray donc la faueur, afin que ie ne porte pas tousiours sans subject,

Monsieur, la qualité de

Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,

Vos merites ont tellement obligé ma memoire à conseruer l'honneur de vostre souuenir, qu'elle s'oublieroit plustost elle-mesme auant que vous oublier: celle-cy vous seruira de tesmoin, & d'ores-en-auant sera accompagnée de nouuelles asseurances. Ie vous prie de le croire, & que ie seray toute ma vie,

Monsieur,

Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,
L'honneur de vostre cognoissance, inseparable de celle de vostre merite, m'a rendu vostre consideration si chere, que d'ores-en-auant vous occuperez en mon estime la place d'vn de ceux qu'au monde i'honore & affectionne le plus. Et ie ne seray iamais content, iusques à ce que ie le vous aye tesmoigné par mes seruices, en la qualité que ie porte,

Monsieur, de

Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,
Celle-cy contentera vostre curiosité, vous apprenant tout ce qui se passe

de par deça. Voilà ce qui est de noueau : & voicy ce qui est vieux, c'est que ie suis,

Monsieur,

Vostre.

LETTRE D'VN QVI EN PARTANT N'AVROIT pas pris congé de son amy, ou de son parent.

MONSIEVR,

Ne vous estonnez point, s'il vous plaist, de ce qu'en mon depart ie n'ay pas pris congé de vous, le courage m'a manqué : car considerant que l'vnion de nos cœurs nous obligeoit à vnir de mesme nos corps par nos embrassemens en ceste departie, il eust esté impossible de les separer, & ceste separation estoit aussi necessaire que fascheuse. Si i'ay failly, mon

affection eſt complice de ceſte offenſe. Ie vous en demande donc pardon de ſa part, & vous conjure de l'octroyer à l'ardeur de mon zele, qui ne peut eſtre qu'extreme pour voſtre ſeruice, puis qu'il procede,

Monſieur, de

Voſtre.

AVTRE SVR LE MESME SVBIECT.

MONSIEVR,

Vous trouuerez peut-eſtre eſtrange qu'en mon depart ie n'aye pas prins congé de vous : mais ie ne pouuois faire autrement, ſi ie me voulois reſoudre à partir, parce que la ſeparation des perſonnes que i'honore & que i'ayme, comme vous, m'eſt ſi cuiſante, que i'ay toutes les peines du monde à la ſupporter. Ie

Ie ne laiſſe pas pourtant d'eſtre le meſme que i'eſtois, ie veux dire,

Monſieur,

Le plus humble, & le plus obeïſſant de tous vos ſeruiteurs.

LETTRES D'EXCVSE POVR AVOIR TROP LONG temps demeuré à eſcrire à quelqu'vn de ſes amis.

MONSIEVR,

Si la recognoiſſance de ma faute la peut amoindrir, ie vous prie d'adoucir le iuſte reſſentiment que vous auez, de ce que vous priuant ſi long-temps de mes lettres, ie vous ay priué de mes deuoirs. La honte m'en demeure & le regret tout enſemble, comme auſſi la volonté de m'en acquiter plus dignement à l'aduenir. C'eſt de la part,

Monſieur, de

Voſtre ſeruiteur.

AVTRE.

MONSIEVR,

Celle-cy vous demandera pardon pour moy, du long silence que i'ay gardé durant nostre absence : ie me suis tellement laissé emporter au cours de mes affaires, qu'à peine ay-je eu le loisir de penser à moy pour penser à vous, que i'honore infiniment. Ne tirez-pas au moins, s'il vous plaist, par l'argument de cet oubly, des consequences au prejudice de l'affection que ie vous ay voüée : car vous feriez tort à la volonté que i'ay de vous en produire les effects à toute heure. L'essay despendra de vos commandemens, en l'execution desquels ie me feray remarquer,

Monsieur,

Le plus obeyssant de tous vos seruiteurs.

LETTRES DE PRIERES.

MONSIEVR,

I'ay du regret que mes prieres precedent mes seruices, & que l'occasion de vous importuner se soit plustost offerte que celle de vous seruir ; la honte & le regret m'en demeurent, & si la passion que i'ay pour vostre seruice ne m'enhardissoit d'implorer vostre faueur, ie souffrirois volontiers le dommage d'en estre priué. C'est donc sur son appuy, que ie vous supplie tres-humblement de m'honorer d'vn tel bien, & de croire que si i'ay esté hardy en sa demande, ie ne seray pas moins plein de volonté à m'en reuancher à la rencontre de la premiere occasion. Les effects cautionneront mes paroles, mais tousiours en ceste qualité,

Monsieur, de

Vostre.

AVTRE.

MONSIÉVR,

Si ie ſçay vous prier, ie ſçay encore mieux vous obeyr, mais en defaut de vos commandemens, ie vous fais mes prieres, & particulierement celle-cy, ie n'en feray point ingrat, ſi mes vœux ſont exaucez, deſirant auec paſſion de me reuancher de ceſte courtoiſie, par l'exacte recherche que ie feray des occaſions, auſſi bien ie m'ennuye de porter ſi long-temps inutilement,

Monſieur, la qualité de

Voſtre.



AVTRE.

MONSIEVR,

Il ſemble que ie ne ſois nay au monde que pour vous importuner : car la pluſpart

plusspart de mes lettres ne sont que des requestes, tesmoin celle-cy, par laquelle i'implore tousious vostre faueur en l'affaire que vous sçauez. De vous dire maintenant que ie m'en reuancheray, ce sont mes ordinaires protestations : si n'ay-ie toutesfois pour le present que des paroles, mais des paroles qui vous coniurent de m'honorer à toute heure de vos commandemens, puis qu'en tout temps ie me sens dispose à vous obeyr : mais tousiours en ceste qualité,

Monsieur, de

Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,

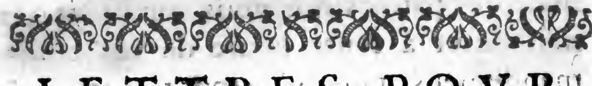
La necessité que i'ay de la faueur que vous possedez, m'a donné la hardiesse de vous supplier de m'en honorer d'vne petite partie en vne certaine affaire, ie vous prie de ne me refuser

pas

pas ceste courtoisie, afin que ie puisse adjouster à la qualité que ie porte de vostre seruiteur,

Monsieur, celle de

Vostre obligé.



LETTRES POVR RESPONDRE AVX prieres.

MONSIEVR,

Ie m'estonne que vous vsiez enuers moy de prieres, ayant le pouuoir de me commander absolument, i'ay effectué tous vos desirs, auec ce regret de les voir limitez de si peu de chose : seruez vous de moy, si vous auez dessein de m'obliger: car tout mon contentement gist à me faire remarquer,

Monsieur,

Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,

Celle-cy vous apprendra comme i'ay effectué tous vos commandemens auec vn plaisir extreme, comme proccedant de vous, & consequemment de la personne du monde que i'honore le plus, & auec plus de raison. Commandez-moy donc, s'il vous plaist, à toute heure, afin que ie vous obeysse souuent. Car ie tiens à honneur de porter la qualité,

Monsieur, de

Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,

Voicy les effects de vos desirs, de vos commandemens, & de mon obeys-

ſance tout enſemble. Ie vous demande pardon de leur tardiueté, ie vous en rendray plus promptement de plus importans, quand il vous plaira, mais touſiours en la qualité,

Monſieur, de

Voſtre.

LETTRES POVR DEMANDER RESPONSE DE celles qu'on auroit eſcrit.

MONSIEVR,

Celle-cy vous demande reſponſe pour ſes compagnes qui l'ont deuancée, deſireux de ſçauoir de vos nouuelles: faictes moy donc preſent s'il vous plaiſt, de quelque heure de voſtre loiſir, & recompenſez tous les deuoirs que ie vous ay rendus par mes lettres, de la faueur de quelqu'vne des voſtres. Ie vous en conjure par le ſeruice que ie vous ay voüé,

Monſieur, comme

Voſtre.

AVTRE.

MONSIEVR,
Voicy le troisiesme deuoir qui part de ma main, pour aller sommer vostre courtoisie à m'honorer de quelqu'vne de vos lettres : à peine puis-je arrester la violence du desir que i'en ay pour sçauoir l'estat de vostre santé, à laquelle ie fais present tous les iours de mille vœux que i'addresse au Ciel pour sa conseruation: ie vous prie de le croire, & de me conseruer tousiours l'honneur de vos bonnes graces, en ceste qualité,

Monsieur,

Du plus fidelle de tous vos seruiteurs.

AVTRE.

MONSIEVR,

Ie ne me lasseray iamais de mettre la main à la plume pour vous asseurer à toute heure, s'il est necessaire, que ie sois vostre seruiteur. Car la qualité que i'en porte m'est si agreable, & à tel honneur, que ie tireray tousiours la vanité de n'auoir iamais vn plus glorieux tiltre. Cependant ie vous demande de vos lettres pour auoir de vos nouuelles ; mais des nouuelles anciennes, qui m'apprennent que ie suis tousiours en vos bonnes graces ; en ceste estime,

Monsieur,

D'vn de vos plus affectionnez seruiteurs.

LETTRES DE REMERCIEMENT.

MONSIEVR,

Ie ſuis honteux de penſer aux obligations que ie vous ay, parce qu'elles ſont ſi grandes, que ie me trouue impuiſſant de les recognoiſtre. De ſorte que, quoy qu'abondant en deſirs de me reuancher de vos faueurs, ſi me trouue-ie ſi defectueux des occaſions pour y paruenir, qu'en fin ie ſeray contraint de mourir voſtre redeuable,

Monſieur, auſſi bien que

Voſtre ſeruiteur.

AVTRE.

MONSIEVR,

I'ay du regret de ne pouuoir recognoiſtre vos effects, que par des paro-

les, ie confesse qu'à force de m'auoir presté, vous m'auez rendu insoluable, & pour trop m'obliger osté le moyen de m'en reuancher : si ie suis ingrat, ie reprocheray l'ingratitude à l'excez de vostre courtoisie, puis qu'en m'honorant de ses faueurs auec prodigalité, elle me contraint de porter toute ma vie le surnom d'ingrat, aussi bien que celuy,

Monsieur, de

Vostre seruiteur.

AVTRE.

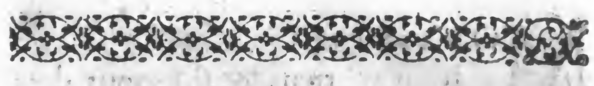
MONSIEVR,

I'aduouë mon impuissance à recognoistre vos faueurs, comme trop grandes ; aussi ne croy-je point y pouuoir satisfaire plus dignement que par ceste confusion, de ne pouuoir iamais trouuer des effects de reuanche proportionnez à leur merite : aggreez donc, s'il vous plaist, ce defaut,

defaut, puis que vous les causez, pour sçauoir obliger de telle sorte ceux qui vous sont les plus redeuables, comme moy, que necessairement il faut qu'ils desesperent de s'en reuancher iamais : Et ie seruiray tousiours de tesmoin, en la qualité que ie porte,

Monsieur, de

Vostre.



AVTRE.

MONSIEVR,

Ie n'ay que des volontez de recognoissance, pour vos effects d'obligation. Il faut necessairement que i'attende de la fortune la rencontre de quelque fauorable occasion, par laquelle ie vous puisse tesmoigner que si vous sçauez bien obliger, ie sçay encore mieux recognoistre. Et preuenant ceste rencontre par vos commandemens, ie vous en donne-

ray, quand il vous plaira, des preuues par mon obeyſſance, en qualité,

Monſieur, de

Voſtre.

AVTRE.

MONSIEVR,
Ie n'ay rien, & ſi ie vous dois beaucoup. Tout ce que ie puis faire à voſtre ſatisfaction, c'eſt de vous dire en vn mot, que vous pouuez diſpoſer abſolument de moy ; & conſequemment de tout ce qui en procede,

Monſieur,

En la qualité de

Voſtre.

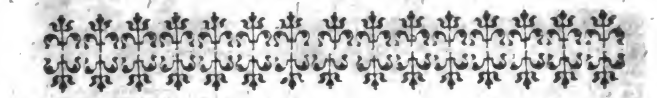
LETTRES POVR RESPONDRE AVX remerciemens.

MONSIEVR,

C'eſt à moy à vous rendre graces de ce que vous m'auez remercié d'vne choſe qui ne merite point de remerciement: car l'honneur que vous m'auez faict de m'employer, me rend au contraire ſi fort voſtre redeuable, que ie mettray cet employ au rang des obligations que ie vous ay. Ie vous prie de le croire, & que ie ne porteray iamais le nom de voſtre ſeruiteur, qu'auec le ſurnom,

Monſieur, de

Voſtre redeuable.



AVTRE.

MONSIEVR,

Vous auez ſi cherement acheté les deuoirs que ie vous ay rendus par vos remerciemens, que ie craindrois d'eſtre conuaincu de mauuaiſe foy, ſi ie ne vous rendois la plus valeur. Receuez donc, ie vous prie, toutes vos actions de graces, parce que mes deuoirs valent ſi peu, que ie ſerois honteux de les rendre a vos remerciemens, & plus encore de les offrir à voſtre merite; ſi ce n'eſt en ceſte qualité,

Monſieur, de

Voſtre.

AVTRE SVR LE MESME SVBIET.

MONSIEVR,

Vous m'auez remercié de bonne heure, croyant peut estre m'estre obligé pour la courtoisie que mon deuoir vous a rendüe. Si vous auez ceste croyance, ie vous prie de la perdre, parce qu'il m'est impossible, quoy que ie face, & quoy que ie sceusse faire, d'obliger iamais les personnes de vostre sorte, ie me contente de les sçauoir bien seruir, & à vous particulierement, puis que ie suis,

Monsieur,

Vn de vos plus affection-nez seruiteurs.

LETTRES POVR CONGRATVLER VN AMY nouuellement marié.

MONSIEVR,

Les nouuelles de voſtre mariage m'ont eſté ſi aggreables, que ie n'ay point eu de repos, iuſques à ce que i'ay mis la main à la plume, pour vous exprimer en partie le contentement que i'en ay. Ie dis en partie : car il me ſeroit mal-aisé, voire meſme impoſſible, de vous dire les ſentimens de ioye que i'en ay receus. Toutesfois il vous ſera facile de vous en repreſenter quelque choſe, ſi vous conſiderez ce que ie vous ſuis, qui eſt vn ſecond vous meſme en affection, & en obeyſſance,

Monſieur,

Le plus prompt & fidelle de tous vos ſeruiteurs.



AVTRE.

MONSIEVR,

Ie me resiouïs par vostre contentement de vostre heureux mariage, & vous prie de ne donner point à vostre chere moitié le tout de vos affections, mais d'en reseruer quelque peu pour mon obeyssance, luy donnant de l'exercice. Et ainsi n'engagez pas tellement vostre liberé dans ceste aymable prison, qu'au moins vous ne soyez libre à me commander ; comme estant tousiours disposé à vous rendre toute sorte de seruices, en qualité,

Monsieur, de

Vostre.

AVTRE SVR LE mesme subiet.

MONSIEVR,
Dés lors que i'ay appris les heureuses nouuelles de vostre heureux mariage, i'ay mis la main à la plume pour vous en feliciter, me resiouyssant auec vous de la satisfaction que vous en receuez. Ie vous prie au moins d'asseurer vostre nouuelle Maistresse, qu'en vous acquerant pour mary, elle m'a acquis pour seruiteur,
Comme estant,

Monsieur,

Le vostre tres-humble,
Tel.

LETTRE D'EXCVSE.

MONSIEVR,
Si les excuses legitimes exemptent le deuoir de son obligation, ie suis quitte

quitte de la promesse que ie vous ay faite par excuse tres-pertinente de mon impuissance en l'affaire que vous sçauez, y ayant apporté tout ce qui se pouuoit, mais inutilement. La bonne volonté pourtant m'en demeure, que ie conserueray tousiours en son entier, pour la rencontre de quelque meilleure occasion, où vous & moy soyons plus heureux, vous à receuoir vtilement mes seruices, & moy à les vous rendre,

Monsieur, comme

Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR.

Celle-cy vous fera mes excuses de ce que ie ne vous ay pas tenu ma promesse au temps que i'auois limité. Vous sçauez que les propositions se font par les hommes, & que les euenemens dependent du sort. Ie veux dire, pour parler

veritable

veritablement, que le ſuccez des affaires depend abſolument de ceſte ſouueraine volonté que nous adorons, laquelle n'a pas permis que les effects ſuccedaſſent à mes vœux, dont le regret me demeurera eternellement dans l'ame, auec ce deſir, de viure & mourir,

Monſieur,

Voſtre.

LETTRE POVR DEMANDER PARDON DE quelque faute.

MONSIEVR,
L'on m'a aſſeuré que vous auiez pris en mauuaiſe part les diſcours que ie tins en tel lieu, ou à vn tel. Ie vous prie de croire que leurs ſens ne peut eſtre interpreté à voſtre deſaduantage que par mes ennemis, & hors de toute paſſion ie vous en fais iuge, conſiderant de plus les obliga

obligations que ie vous ay, qui m'obligent à auoir d'autres pensées. Ie vous prie donc de changer d'opinion, si vous l'auez contraire à celle que veritablement ie suis,

Monsieur,

Vostre.



AVTRE.

MONSIEVR,

S'il est vray que les intentions facent l'offense:, ie suis absous de celle que vous m'imputez, n'ayant iamais eu intention, ny mesme pensé à vous offencer. Ie vous donne celle-cy pour asseurance, & quand il vous plaira, ie le vous tesmoigneray par mes seruices, comme estant,

Monsieur,

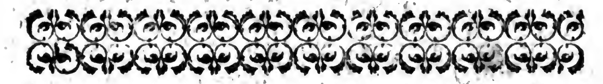
Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,
Ie vous offre la confeſſion de ma faute, & le regret que i'ay de l'auoir commiſe, pour en obtenir le pardon, duquel ie vous prie de m'honorer, afin de pouuoir eſtre auec plus de raiſon,

Monſieur,

Voſtre redeuable.



LETTRES POVR PRENDRE CONGE' d'vn amy.

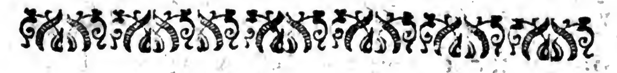
MONSIEVR,
Ie vous enuoye celle-cy de ma part, pour prendre congé de vous : mes affaires m'appellent à Rome, où neceſſairement

ment il me faut aller. Si vous auez quelque commandement à executer de par delà, vous ſçauez que ie reüſſi tres-bien en ces entrepriſes. I'ay du regret veritablement de m'eſloigner de vous, mais ce ne ſera au moins que du corps, eſtant touſiours preſent en ma memoire, auſſi bien qu'en mon cœur, par le ſouuenir & par l'affection, que ie conſerueray eſgalement inuiolable,

Monſieur,

En la qualité de

Voſtre.



AVTRE.

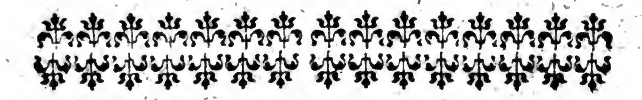
MONSIEVR,

Cellecy-cy vous apprendra les nouuelles de mon deſpart, pour aller à vn tel lieu. Ie ne vous dis rien du regret que i'ay de m'eſloigner de vous, ce deſplaiſir

m'eſt trop ſenſible pour le pouuoit exprimer : il me ſuffit d'en auoir le ſentiment, & de vous en laiſſer la croyance par le tiltre que i'ay touſiours porté,

Monſieur,

D'vn de vos meilleurs
amis & ſeruiteurs.



AVTRE.

MONSIEVR,
Ie prens congé de vous, puis que la neceſſité le veut, preparez vos commandemens, car mon obeyſſance eſt touſiours diſposée à les receuoir : & faictes eſtat qu'en quelque lieu où ie me trouue, ie me feray remarquer,

Monſieur,

Voſtre.

AVTRE.

MONSIEVR,

Voſtre deſpart me fut en quelque façon ſupportable ſur l'eſperance de voſtre prompt retour, mais à ceſte heure que le temps de voſtre arriuée de pardeçà eſt paſſé, & repaſſé, ie commence tellement à m'ennuyer en voſtre attente, que ie ne ſçay à quoy me reſoudre ; venez donc au pluſtoſt, pour donner de l'employ à l'obeyſſance que ie vous ay voüée,

Monſieur, la qualité de

Voſtre.

RESPONSES A CES DEVX LETTRES precedentes.

MONSIEVR,

Il vous eſt impoſſible de deſirer auec plus de paſſion mon retour que ie

fais, i'ay plus d'interest à cela que vous, comme estant tousiours l'vnique en affection, & le nompareil en fidelité. Cessez donc de vous plaindre, puis que c'est mon deuoir, esloigné comme ie suis de la personne du monde que i'honore le plus,

Monsieur,

Mais c'est en la qualité de

Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,

L'extreme desir que i'ay de vous seruir me donne la hardiesse à vous importuner de m'honorer de ceste faueur, vous asseurant que ie mettray en peine pour la recherche de occasions à m'en reuancher, & que ie n'en mourray point ingrat,

Monsieur,

Mais bien,

Vostre.

LETTRES A VN AMY ABSENT.

MONSIEVR,

Ie ne vous sçaurois dire auec quel deplaisir ie souffre vostre absence, la seule amitié que ie vous ay voüée, & dont vous cognoissez la force, peut estre eloquente pour l'exprimer. Venez donc bientost, pour soulager l'ennuy que i'en souffre, si vous desirez, non m'obliger, car ie vous suis tout acquis, mais soulager & contenter,

Monsieur,

Vn de vos meilleurs amis & seruiteurs.

LETTRES POVR DONNER AVIS.

MONSIEVR,

Vous-vous ramenteurez, s'il vous plaist, les protestations que ie vous ay

faites d'amitié; Et en voicy encore vne legere preuue, qui procedera de l'aduis que ie vous donne de telle chose, à quoy vous remedierez auec la mesme prudence que vous auez accoustumé en pareilles affaires. Ie suis satisfait de m'estre acquitté d'vne partie de ce que ie vous dois,
Comme estant,

Monsieur,

Vostre.

LETTRES DE RECOMMANDATION.

MONSIEVR,

Si vous faictes autant d'estat de mes prieres, comme ie fais de vos commandemens, vous aurez aggreable celle que ie vous fais pour ce mien amy, d'auoir à recommandation particuliere son affaire, il vous en demeurera obligé, & moy particulierement,

Monsieur,

Comme

Vostre.

AVTRE.

MONSIEVR,

I'ay beaucoup plus de raiſon à me plaindre de mon trop long ſejour en ce pays icy, que vous. Car voſtre intereſt ne giſt qu'en la ſeparation d'vn de vos bons ſeruiteurs & amis, mais le mien plus important, comme procedant de voſtre abſence, & conſequemment de tout ce que i'ayme le plus au monde, me doit eſtre à plus forte conſideration. Vous le croirez, ſi vous prenez la peine de penſer à quel honneur m'eſt le tiltre que ie porte,

Monſieur, de

Voſtre parfait amy
& ſeruiteur.

LETTRE POVR FAIRE SÇAVOIR DES nouuelles.

MONSIEVR.

Celle-cy satisfera à vostre curiosité, vous faisant participant des nouuelles du temps : Voilà le plus nouueau : Et voicy le plus veritable, c'est que ie suis,

Monsieur,

Vostre.

LETTRE DE PROTESTATIONS D'AMITIÉ & d'obeyssance.

MONSIEVR,

Ie ne seray iamais content que la fortune ne m'ayt faict present de quelque occasion

occasion pour vous tesmoigner le desir que i'ay de vous rendre toute sorte de seruices : veritablement ie vis auec impatience en ceste attente, ialoux de porter sans preuue,

Monsieur, la qualité de

Vostre

AVTRE.

MONSIEVR,

A quoy tant de protestations d'amitié que ie vous ay faites, si le mal-heur me priue tousiours du moyen de vous-en produire les effects ? Que le regret que i'en ay, vous serue au moins de satisfa-ction : & à moy de gloire, ambitionnant de porter vtilement,

Monsieur, le tiltre de

Vostre.

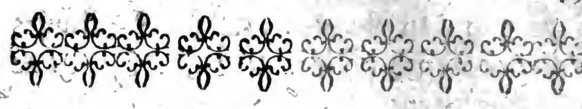
LETTRES POVR RESPONDRE A CELLES des prieres.

MONSIEVR,

Ie m'estonne que vous vsiez de prieres enuers les personnes que vous pouuez commander absolument. Ie me doute bien que vous rendez cela à vostre courtoisie, mais c'est tousiours contre vostre deuoir, dequoy ie desire que vous me fassiez raison, parce qu'en me priuant de vos commandemens, vous ostez l'honneur à la qualité que ie porte,

Monsieur, de

Vostre tres-obeïssant seruiteur.



AVTRE.

MONSIEVR,
Ie ne veux rien plus donner à vos prieres, & veux tout rendre à vos commandemens. Resoluez-vous donc, s'il vous plaist, à donner de l'exercice à mon obeyssance, afin que ie puisse dire auec raison,

Monsieur,

Vostre.

AVTRE.

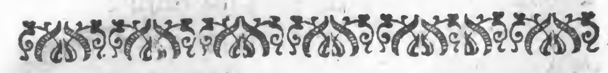
MONSIEVR,
Le desir que i'ay de sçauoir de vos nouuelles me seruira d'occasion pour en apprendre d'autres. vous sçaurez donc telle chose. Voila les nouuelles du temps

temps qu'vn de vos anciens seruiteurs vous presente pour vostre satisfaction & contentement,

Monsieur,

Vostre seruiteur,

Tel.



LETTRES POVR ADVERTIR VN AMY DE son mariage.

MONSIEVR,

Ayant l'honneur de vous estre amy & seruiteur dés long temps, i'ay creu que c'estoit de mon deuoir à vous rendre participant du contentement que ie reçois en mon mariage par les nouuelles de son heureux succez. Ie vous asseureray donc de l'acquisition que i'ay faicte d'vne Maistresse, Et vous,

Monsieur,

D'vne seruante, comme Espouse de

Vostre seruiteur.

AVTRE.

MONSIEVR,
Ie tiens à telle consideration l'honneur de vostre amitié, qu il ne sera iour de ma vie, que ie n'addresse des vœux au Ciel pour sa conseruation. Toutesfois il est si iuste, que ie crains que ne la meritant pas, il m'en priue, le pouuant faire auec raison, s'il auoit iamais ce dessein: interuenez a cela, considerant la passion que i'ay pour vostre seruice,

Monsieur, comme

Vostre.



LETTRES DE CONsolation.

MONSIEVR,
I'ay appris les tristes nouuelles de l'accident qui vous est arriué. Vous sçauez

uez trop mieux qu'il faut necessairement attendre le remede de celuy qui nous a blessé. Ie veux dire que le temps par son inconstance alterant toutes choses, sa vicissitude les repare : & de la sorte, les mesmes armes qui font le mal, apportent le remede. De vous consoler auec des termes de raison, la vostre est si forte, & si souueraine sur tous les accidents qui vous arriuent, qu'on ne luy sçauroit souhaitter plus qu'elle possede. Ie vous ay voulu rendre ce deuoir, non pour vous consoler, en estant impuissant, & vous tres-capable, mais pour vous asseurer que vostre mal m'a blessé, & que vous n'estes pas seule en vostre infortune, qui en souffrez le desplaisir : tous vos amis en ont leur part, iugez de mes pretentions,

Monsieur,

Par le tiltre qu'à bon droit ie porte,

D'vn de vos meilleurs amis & seruiteurs,

Tel.

AVTRE.

MONSIEVR,

Les triſtes nouuelles de voſtre mal-heur m'ont tellement affligé, que ie n'ay pas oſé tout à coup mettre la main à la plume, crainte que mes larmes n'effaçaſſent ce que i'eſcriuois. En fin i'ay reſolu de vous eſcrire, pour vous dire, ſans toutesfois l'exprimer, le reſſentiment que i'en ay. De vous conſoler; le temps ſeul, comme ſouuerain medecin, eſt capable de le faire, à l'aide toutesfois de voſtre iugement, qui eſt à l'eſpreuue des coups de la Fortune. Il me ſuffira donc de vous dire, que i'ay ma part de voſtre affliction,

Monſieur, comme

Voſtre.

AVTRE.

MONSIEVR,

Ie me puis dire à bon droit malheureux, puis que vous l'estes : car tous vos desplaisirs me sont si sensibles, que ie ne sçaurois comment dire, pour en dire ce qui en est. Le Ciel donc pour nous affliger tous deux à la fois, nous a osté, à vous vne femme, & à moy vne Maistresse. Ie ne veux pas maintenant contester auec vous, qui a plus perdu : ie sçay tres-bien que le mariage produict des affections, & si fortes, & si sainctes, que la ruïne n'en peut estre sans vn excez de douleur au suruiuant : mais ie vous diray toutesfois qu'vne affection particuliere sainctement conceuë, & mal heureusement destruite par la mort d'vn des subjects qui l'entretenoit, la douleur de cet accident n'est gueres moins insupportable que la vostre : si faut-il pourtant se resoudre, & le plustost est trop tard, pour nostre bien. Essuyez donc

donc vos larmes, si vous desirez que mes pleurs tarissent; donnez cesse à vos plaintes, & ie finiray mes regrets, suiuant en cela, comme en toute autre chose, vostre volonté, pour estre estimé tousiours,

Monsieur,

Le plus obeyssant de tous vos seruiteurs.

AVTRE.

MONSIEVR,

I'ay appris que le mal-heur vous a encore visité, par la perte que vous auez faite de vostre fils aisné. Ie vous diray, que quoy que les accidents de la mort soient frequens & ordinaires; si est-ce que le plus souuent ils sont insupportables, selon le dommage qu'ils nous causent; vous le ressentez maintenant à vostre tour par experience, & i'en ay fait l'essay dés long temps. Quel remede? de murmurer con-

tre le Ciel, c'est conjurer ses foudres à nostre ruïne ; car comme il est iuste, il ne fait rien sans raison. De se plaindre contre la raison, c'est tesmoigner qu'on n'en a pas: à quoy donc se faut-il resoudre ; de prendre patience, c'est le plus souuerain remede : mais le plus cuisant à nostre playe. De pleurer tout nostre saoul, c'est vn soulagement à ce mal : mais aussi vn moyen pour en produire vn autre. De quel costé donc se tournera-t'on ? pour moy ie tiens, que vuider l'amertume de nostre ame par le canal de nos yeux, & par les plaintes esuanter nostre ennuy, que c'est vn souuerain remede, attendant que le temps y mette sa derniere main, pour l'entiere guerison. Ce n'est pas, Monsieur, que ie vueille authoriser vos larmes, & vos souspirs, ils seroient excusables, & bien receuables pour vostre soulagement s'ils estoient limitez: mais leur abondance condamne leur durée, à cause du dommage qu'elle vous peut apporter. C'est assés pleuré, la condition d'vn homme heureux, peut-estre qu'à ceste mesme heure il se rit de vos larmes & de vos plaintes, comblé

de

de toutes sortes de felicitez : sa vie le nous peut persuader, & sa mort faire croire. Trefue donc à ces plaintes, puis que la raison vous le commande, & que vostre seruiteur vous en prie.

LETTRE DE CONSOLATION D'VN SERVITEVR à vne grande Dame, sur la mort de son mary.

MADAME,

Ie ne sçay qui a plus perdu de vous ou de moy ; vous n'auez plus de mary, & ie n'ay plus de maistre. Pardonnez à mon cœur, s'il conteste auec le vostre l'excez de sa perte ; si elle vous est extreme, elle ne m'est pas moindre, & ie ne vous cederay iamais au ressentiment de sa douleur, que par discretion. Car la verité rend mon mal si sensible, qu'il faut que ie le taise pour le bien exprimer. Vous en pouuez pourtant iuger en vous iugeant vous mesme, ou plustost tirant de l'excez de vos peines, la consequence de mes maux : ainsi

vous cognoiſsãt mal heureuſe,vous m'ad-
uoüerez miſerable, puis qu'il ſemble que
ce ſoit vne neceſſité, que vos ennuis
ſoient mes triſteſſes. Or, que puis-ie pour
voſtre conſolation, ſi ie ſuis defectueux,
pour me conſoler moy-meſme? Mon ame
affligée n'a que des mouuemens tous con-
fus de ſa paſſion: mon cœur ne ſouſpire
que du mal de ſon martyre, & mes yeux
tout noyez de larmes ont oublié de voir
le iour, auſſi bien leur Soleil ne luit plus
au monde: tellement que vous auez tout
ce que ie vous ſçaurois donner. Gardez
donc inuiolablement vos ennuis,& ie con-
ſerueray eternellement mes triſteſſes, auſſi
bien leur ſubject eſt trop digne pour les
oublier iamais,

Madame, de

Voſtre

AVTRE LETTRE DE CONSOLATION A VNE MERE sur la mort de son fils.

MADAME,

Dés-lors que i'ay sceu la mort de Monsieur vostre fils ; i'ay creu qu'vn tel accident ne portoit iamais auec soy que la patience pour remede, & que toutesfois c'estoit vne consolation trop foible, pour charmer vostre ennuy en l'excez de sa force. Les raisons vous seruiront de loix ; les loix de constance pour supporter le changement du temps, dont le cours aneantit toutes [illegible]oses, & pe[illegible] s'aneantit luy-mes[illegible]ut ce[illegible]e ; presuppose la [illegible]de a[illegible]ntez, le Soleil se[illegible]hez[illegible]e ses nuicts li-[illegible]se c[illegible]y-mesme, l'eau [illegible]an[illegible]eux de ses on-[illegible]eu[illegible]es mouuemens: [illegible] centre à vne fin;

& ceste fin à vn rien, & si ce rien encore se pouuoit comprendre, il auroit sa decadence dans vn autre neant imaginaire. Iugez donc maintenant, Madame, ce que nous pouuons estre, puis que mesme ce qui nous fait estre, tẽd à n'estre plus: si tost que nous sommes nez, nous commençons à mourir : le premier iour de nostre vie, est le premier de nostre mort : sortant du berceau, le tombeau nous suit : nos iours esclairent à nos nuicts, & nos nuicts au decroissement de nostre aage : ainsi par des reuolutions essentiellement naturelles, tout aboutit dans les raisons de l'eternité. Que direz-vous. Madame, vostre fils est mort, est-ce vn prodige en nostre siecle, & vn miracle en nos ans, puis que les mois, les iours, les heures, les minutes, & les momens rendent si frequente, & si ordinaire ceste necessité mortelle, que nos yeux ne se paissent d'autre object, ny nostre cognoissance d'autre verité ? Vous me direz, il n'a gueres vescu : non, mais assez, puis qu'il est mort. Les Indiens tenoient à grande estime, & comme fauoris de leurs Dieux, ceux qui mouroient ieunes, estans

priuez

priuez de l'incommodité de la vieilleſſe, qui eſt l'hyuer de toutes les ſaiſons. Et c'eſt ce qui fit dire à Socrate, qu'il voudroit renaiſtre, pourueu qu'il fuſt aſſeuré de mourir en ſortant du berceau, ſçachant qu'il n'eſt rien de plus doux en la vie de l'homme, que le laict de ſon enfance. Heureux donc celuy qui ne ſçait que c'eſt que du mal-heur, & qui meurt ſans cognoiſtre ceſte neceſſité de mourir. Les miſeres vous vieilliſſent plus que nos ans, auſſi nous accablent-elles plus que noſtre aage: le baſton qui ſupporte noſtre foibleſſe, ſuccombe ſous leurs efforts: ainſi leur force ne trouue point de reſiſtance, qu'en noſtre ruïne. Adieu, ie vous laiſſe la raiſon, puis qu'elle tempere les excez, & modere les choſes plus extremes: ie ſuis affligé moy-meſme de ne vous pouuoir aſſez conſoler.

LETTRE DE CONSOLATION A VNE DAME sur la mort de ſon frere, qui auroit eſté tué d'vn coup de canon.

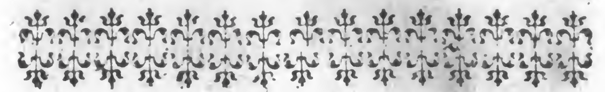
MADAME,
Si le reſſentiment que i'ay de la mort de Monſieur voſtre frere (comme ſon ſeruiteur) eſt ſi cuiſant, qu'il me faudroit emprunter vne autre langue pour le dire, auſſi bien qu'vn autre cœur pour le dignement ſouffrir, quel peut eſtre le voſtre, ſi la nature meſme n'en a de plus ſeueres ? Quand i'y penſe, ie me perds en mes pensées, & ſi c'eſt touſiours, ie ne me ſauueray donc iamais, non que ie n'aye franchy ſon ſort : car qui auroit ainſi enuie de viure apres vne ſi belle mort ? Mais que dy-ie ? eſt-ce ſoulager vn mal, que de le rendre ſans remede ? Ha ! c'eſt l'excez de mon ennuy, qui par ſon muët langage parle

parle contre la raiſon, I'ay failly, Madame, & ſi voudrois-ie pourtant auoir franchy ces erreurs : toutesfois il n'eſt pas permis de mourir pour exempter des infortunes, ce ſont les peines qui verdiſſent les lauriers ; que ſeroit-ce du bien, ſi le mal n'eſtoit au monde ? Arreſtez donc vos larmes ; & bien que ie ne donne point ceſſe à mes plaintes, il eſt defendu d'enſuiure le mal par exemple. Et quoy qu'vne meſme cauſe cauſe nos ennuis, en ce meſme ſubject, nous ſommes diſſemblables : car ie ſuis foible pour la conſtance des anciens, & voſtre vertu n'eſt pas ployable aux corps de la Fortune : ainſi vous auez des remedes pour voſtre mal, & moy ie n'ay que des merites pour entretenir ma playe. Mais quittons les fueilles pour venir aux branches, laiſſons les branches pour venir à l'arbre, & l'arbre meſme pour parler de la racine. Il eſt donc mort ce Cheualier ! & qui l'a tué ? ſon courage, & conſequemment l'honneur : heureux treſpas, que les plus grands enuient, mais il faudroit eſtre fils de Mars pour auoir ſon tombeau, & Mars meſme pour auoir ſa vaillan

roſes en ſes iours,& tant ſoit peu d'eſpines en ſes nuicts. Vous regrettez voſtre perte, il ſe reſiouyt de ſon gain: vous pleurez ſa mort, & il regrette voſtre vie: il a paſſé ce faſcheux deſtroit de la Nature,il voit de ſon port voſtre tourmente, qui vous fait craindre ce qu'il a euité. Donnez ceſſe à vos ennuis, ne penſez point à ſon tombeau,ſongés à voſtre ſepulture;il ne mourra plus,& vous deuez mourir, c'eſt l'auantage qu'il a ſur vous. Socrate ne s'eſtima iamais mal-heureux qu'en ſa vieilleſſe, croyant celuy-là fauory des Dieux, qui mouroit en ſon berçeau. I'ay tort de vous mettre en auant tant de raiſons pour vous conſoler, comme ſi vous deuiez eſtre affligé de voſtre perte, vous donnez vos larmes à la couſtume, & non à la neceſſité. C'eſt aſſez, & non iamais trop en vous ſeruant,

Monſieur, comme

Voſtre.



LETTRES A VN AMY, QVI AVROIT PERDV SA qualité, son office estant supprimé.

MONSIEVR,

L'amitié que ie vous ay tousiours portée, m'a fait viuement ressentir vostre malheur, & tellement qu'estant obligé à le plaindre, ie vous rends ce deuoir, pour vous tesmoigner le desplaisir qne i'en ay receu, qui m'est aussi cuisant que son subiect est grand. De tascher à vous consoler, ce seroit venir trop tard, puis que vous estes tousiours resolu en toutes vos actions outre que de si foibles effects n'alterent pas facilement les puissances de vostre esprit : car si vos merites vous ont donné des qualitez, vos merites les vous conseruent encores : & bien que vous n'en soyez qu'en partie le possesseur, vous n'en perdez pourtant que l'vsufruit : de sorte que si vous

tre le Ciel, c'eſt conjurer ſes foudres à noſtre ruine ; car comme il eſt iuſte, il ne fait rien ſans raiſon. De ſe plaindre contre la raiſon, c'eſt teſmoigner qu'on n'en a pas: à quoy donc ſe faut-il reſoudre ; de prendre patience, c'eſt le plus ſouuerain remede : mais le plus cuiſant à noſtre playe. De pleurer tout noſtre ſaoul, c'eſt vn ſoulagement à ce mal : mais auſſi vn moyen pour en produire vn autre. De quel coſté donc ſe tournera-t'on ? pour moy ie tiens, que vuider l'amertume de noſtre ame par le canal de nos yeux, & par les plaintes eſuanter noſtre ennuy, que c'eſt vn ſouuerain remede, attendant que le temps y mette ſa derniere main, pour l'entiere gueriſon. Ce n'eſt pas, Monſieur, que ie vueille authoriſer vos larmes, & vos ſouſpirs, ils ſeroient excuſables, & bien receuables pour voſtre ſoulagement s'ils eſtoient limitez: mais leur abondance condamne leur durée, à cauſe du dommage qu'elle vous peut apporter. C'eſt aſſés pleuré, la condition d'vn homme heureux, peut-eſtre qu'à ceſte meſme heure il ſe rit de vos larmes & de vos plaintes, comblé de

de toutes sortes de felicitez : sa vie le nous peut persuader, & sa mort faire croire. Trefue donc à ces plaintes, puis que la raison vous le commande, & que vostre seruiteur vous en prie.

LETTRE DE CONSOLATION D'VN SERVITEVR à vne grande Dame, sur la mort de son mary.

MADAME,

Ie ne sçay qui a plus perdu de vous ou de moy ; vous n'auez plus de mary, & ie n'ay plus de maistre. Pardonnez à mon cœur, s'il conteste auec le vostre l'excez de sa perte ; si elle vous est extreme, elle ne m'est pas moindre, & ie ne vous cederay iamais au ressentiment de sa douleur, que par discretion. Car la verité rend mon mal si sensible, qu'il faut que ie le taise pour le bien exprimer. Vous en pourrez pourtant iuger en vous iugeant vous mesme, ou plustost tirant de l'excez de vos peines, la consequence de mes maux : ainsi

vous cognoissãt mal-heureuse, vous m'aduoüerez miserable, puis qu'il semble que ce soit vne necessité, que vos ennuis soient mes tristesses. Or, que puis-ie pour vostre consolation, si ie suis defectueux, pour me consoler moy-mesme ? Mon ame affligée n'a que des mouuemens tous confus de sa passion : mon cœur ne souspire que du mal de son martyre, & mes yeux tout noyez de larmes ont oublié de voir le iour, aussi bien leur Soleil ne luit plus au monde : tellement que vous auez tout ce que ie vous sçaurois donner. Gardez donc inuiolablement vos ennuis, & ie conserueray eternellement mes tristesses, aussi bien leur subject est trop digne pour les oublier iamais,

Madame, de

Vostre.

AVTRE.

AVTRE LETTRE DE CONSOLATION A VNE MERE sur la mort de son fils.

MADAME,

Dés-lors que i'ay sceu la mort de Monsieur vostre fils ; i'ay creu qu'vn tel accident ne portoit iamais auec soy que la patience pour remede, & que toutesfois c'estoit vne consolation trop foible, pour charmer vostre ennuy en l'excez de sa force. Les raisons vous seruiront de loix, les loix de constance pour supporter le changement du temps, dont le cours aneantit toutes choses, & peu à peu s'aneantit luy-mesme. Tout ce qui à estre, presuppose la fin ; le monde a ses ans contez, le Soleil ses iours bornez, & la Lune ses nuicts limitées ; l'air se consume luy-mesme, l'eau se va abismant dans le creux de ses ondes, & le feu se brusle en ses mouuemens: tout tend à son centre, le centre à vne fin;

& ceste fin à vn rien, & si ce rien encore se pouuoit comprendre, il auroit sa decadence dans vn autre neant imaginaire. Iugez donc maintenant, Madame, ce que nous pouuons estre, puis que mesme ce qui nous fait estre, tẽd à n'estre plus: si tost que nous sommes nez, nous commençons à mourir: le premier iour de nostre vie, est le premier de nostre mort: sortant du berceau, le tombeau nous suit: nos iours esclairent à nos nuicts, & nos nuicts au decroissement de nostre aage: ainsi par des reuolutions essentiellement naturelles, tout aboutit dans les raisons de l'eternité. Que direz-vous. Madame, vostre fils est mort, est-ce vn prodige en nostre siecle, & vn miracle en nos ans, puis que les mois, les iours, les heures, les minutes, & les momens rendent si frequente, & si ordinaire ceste necessité mortelle, que nos yeux ne se paissent d'autre object, ny nostre cognoissance d'autre verité? Vous me direz, il n'a gueres vescu: non, mais assez, puis qu'il est mort. Les Indiens tenoient à grande estime, & comme fauoris de leurs Dieux, ceux qui mouroient ieunes, estans
priuez

priuez de l'incommodité de la vieilleſſe, qui eſt l'hyuer de toutes les ſaiſons. Et c'eſt ce qui fit dire à Socrate, qu'il voudroit renaiſtre, pourueu qu'il fuſt aſſeuré de mourir en ſortant du berceau, ſçachant qu'il n'eſt rien de plus doux en la vie de l'homme, que le laict de ſon enfance. Heureux donc celuy qui ne ſçait que c'eſt que du mal-heur, & qui meurt ſans cognoiſtre ceſte neceſſité de mourir. Les miſeres vous vieilliſſent plus que nos ans, auſſi nous accablent-elles plus que noſtre aage: le baſton qui ſupporte noſtre foibleſſe, ſuccombe ſous leurs efforts: ainſi leur force ne trouue point de reſiſtance, qu'en noſtre ruïne. Adieu, ie vous laiſſe la raiſon, puis qu'elle tempere les excez, & modere les choſes plus extremes: ie ſuis affligé moy-meſme de ne vous pouuoir aſſez conſoler.

LETTRE DE CONSOLATION A VNE DAME sur la mort de ſon frere, qui auroit eſté tué d'vn coup de canon.

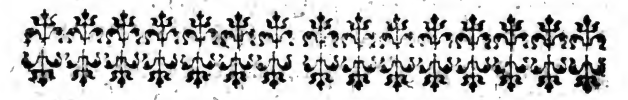
MADAME,

Si le reſſentiment que i'ay de la mort de Monſieur voſtre frere (comme ſon ſeruiteur) eſt ſi cuiſant, qu'il me faudroit emprunter vne autre langue pour le dire, auſſi bien qu'vn autre cœur pour le dignement ſouffrir, quel peut eſtre le voſtre, ſi la nature meſme n'en a de plus ſeueres ? Quand i'y penſe, ie me perds en mes pensées, & ſi c'eſt touſiours, ie ne me ſauueray donc iamais, non que ie n'aye franchy ſon ſort : car qui auroit ainſi enuie de viure apres vne ſi belle mort ? Mais que dy-ie ? eſt-ce ſoulager vn mal, que de le rendre ſans remede ? Ha ! c'eſt l'excez de mon ennuy, qui par ſon muët langage parle

parle contre la raiſon, I'ay failly, Madame, & ſi voudrois-ie pourtant auoir franchy ces erreurs : toutesfois il n'eſt pas permis de mourir pour exempter des infortunes, ce ſont les peines qui verdiſſent les lauriers ; que ſeroit-ce du bien, ſi le mal n'eſtoit au monde ? Arreſtez donc vos larmes ; & bien que ie ne donne point ceſſe à mes plaintes, il eſt defendu d'enſuiure le mal par exemple. Et quoy qu'vne meſme cauſe cauſe nos ennuis, en ce meſme ſubject, nous ſommes diſſemblables : car ie ſuis foible pour la conſtance des anciens, & voſtre vertu n'eſt pas ployable aux corps de la Fortune : ainſi vous auez des remedes pour voſtre mal, & moy ie n'ay que des merites pour entretenir ma playe. Mais quittons les fueilles pour venir aux branches, laiſſons les branches pour venir à l'arbre, & l'arbre meſme pour parler de la racine. Il eſt donc mort ce Cheualier ! & qui l'a tué ? ſon courage, & conſequemment l'honneur : heureux treſpas, que les plus grands enuient, mais il faudroit eſtre fils de Mars pour auoir ſon tombeau, & Mars meſme pour auoir ſa vaillan

vaillance : il faudroit estre fauory de Minerue pour auoir ses merites, & Minerue mesme pour auoir son sçauoir : sçauoir qui fait sçauoir à tout le monde qu'on a perdu tout ce qu'on peut perdre, & par consequent tout ce qu'on peut gaigner. Or laissons la perte generale pour parler de vostre particulier: vous auiez quatre freres, le plus ieune est mort, que dirons nous ? le Ciel l'a voulu : comment l'a-il eu ? les larmes subjectes à sa loy n'auoient point de tranchant pour son dommage : vn canon qui fait trembler la hardiesse, puis que le pouuoir mesme ne luy ose resister, l'a vaincu: sans le vaincre, car il s'est vaincu luy-mesme. Tant plus ie parle, tant plus ay-je subject de me taire, la tristesse ne demande pas des objects languissans, ny l'affliction des subjects pitoyables : qu'il vous suffise, Madame, qu'il est immortel & de nom & d'effect : que s'il ne vit plus, il ne mourra plus aussi, vos regrets offensent son honneur, vn bien ne doit iamais estre souspiré, il est heureux de son malheur, il reuit de sa mort, la terre n'estoit plus digne de sa gloire, ny sa gloire plus digne de nous : le Ciel,

Ciel, comme iuste, l'a voulu recompenser, l'vn s'est donné à l'autre : mais ie ne sçay qui a plus gaigné, ny qui a plus perdu maintenant de vous ou de moy, Madame, car s'il estoit frere, il estoit mon Seigneur, & moy part consequent son subject, & le vostre tres-humble.



LETTRES DE CONSOLATION A VN PERE sur la mort de son fils.

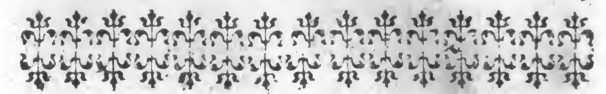
MONSIEVR,

Bien que vous ayez force raison de vous plaindre, si en auez vous beaucoup plus de vous consoler. Il n'est point de mal au monde, qui n'aye son remede. Monsieur vostre fils est mort, n'est-il pas heureux d'estre exempt de nos miseres ? que sert-il de fuyr ce qu'on ne peut euiter? Il a passé le plus doux de ses ans, ieune il estoit venu ieune, il s'en est allé, son printemps l'a veu mourir ; il n'a veu que des roses

roſes en ſes iours, & tant ſoit peu d'eſpines en ſes nuicts. Vous regrettez voſtre perte, il ſe reſiouyt de ſon gain : vous pleurez ſa mort, & il regrette voſtre vie : il a paſſé ce faſcheux deſtroit de la Nature, il voit de ſon port voſtre tourmente, qui vous fait craindre ce qu'il a euité. Donnez ceſſe à vos ennuis, ne penſez point à ſon tombeau, ſongés à voſtre ſepulture; il ne mourra plus, & vous deuez mourir, c'eſt l'auantage qu'il a ſur vous. Socrate ne s'eſtima iamais mal-heureux qu'en ſa vieilleſſe, croyant celuy-là fauory des Dieux, qui mouroit en ſon berçeau. I'ay tort de vous mettre en auant tant de raiſons pour vous conſoler, comme ſi vous deuiez eſtre affligé de voſtre perte, vous donnez vos larmes à la couſtume, & non à la neceſſité. C'eſt aſſez, & non iamais trop en vous ſeruant,

Monſieur, comme

Voſtre.



LETTRES A VN AMY, QVI AVROIT PERDV SA qualité, ſon office eſtant ſupprimé.

MONSIEVR,

L'amitié que ie vous ay touſiours portée, m'a fait viuement reſſentir voſtre malheur, & tellement qu'eſtant obligé à le plaindre, ie vous rends ce deuoir, pour vous teſmoigner le deſplaiſir qne i'en ay receu, qui m'eſt auſſi cuiſant que ſon ſubject eſt grand. De taſcher à vous conſoler, ce ſeroit venir trop tard, puis que vous eſtes touſiours reſolu en toutes vos actions outre que de ſi foibles effects n'alterent pas facilement les puiſſances de voſtre eſprit : car ſi vos merites vous ont donné des qualitez, vos merites les vous conſeruent encores : & bien que vous n'en ſoyez qu'en partie le poſſeſſeur, vous n'en perdez pourtant que l'vſufruit: de ſorte que ſi vous

LETTRE D'EXCVSE.

MONSIEVR,
Si les excuses legitimes exemptent le deuoir, ie suis absous de la promesse que ie vous ay faite, pour l'importance des affaires qui me sont suruenuës: ie regrette pourtant de ne vous auoir tenu ma parole, mais mon regret & ma volonté vous peuuent satisfaire. Ie me donneray ce bien au plustost de vous voir, & cest honneur de vous seruir.

Monsieur,

Puis que ie suis,

Vostre tres-humble seruiteur.

LETTRE D'VN AMY POVR LE DISSVADER DE quitter le monde.

MONSIEVR,

Ie viurois ſans reſſentiment, ſi ie portois patiemment le deſplaiſir d'vne abſence ſi chere comme la voſtre, & dont l'eternité ſont les limites. L'amitié que ie vous ay touſiours portée y contrarie, & ma propre inclination pour voſtre ſeruice, y repugne : de ſorte que toutes mes volontez enſemble s'oppoſent à voſtre deſſein. Ie me ſuis touſiours nourry auec vous, vos actions ont ſeruy d'exemple aux miennes : bref, i'ay pris telle habitude à ioüir de voſtre preſence, que ceſte couſtume s'eſtant conuertie en naturel, voſtre ſeparatiō intereſſeroit ma vie. Il ſemble toutesfois que ie prefere mon bien au voſtre, & que ſur de foibles conſiderations de mon contentement, ie m'oppoſe à voſtre

LETTRE D'EXCVSE.

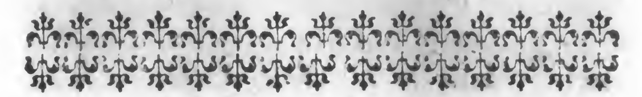
MONSIEVR,

Si les excuſes legitimes exemptent le deuoir, ie ſuis abſous de la promeſſe que ie vous ay faite, pour l'importance des affaires qui me ſont ſuruenuës: ie regrette pourtant de ne vous auoir tenu ma parole, mais mon regret & ma volonté vous peuuent ſatisfaire. Ie me donneray ce bien au pluſtoſt de vous voir, & ceſt honneur de vous ſeruir.

Monſieur,

Puis que ie ſuis,

Voſtre tres-humble ſeruiteur.



LETTRE D'VN AMY POVR LE DISSVADER DE quitter le monde.

MONSIEVR,

Ie viurois ſans reſſentiment, ſi ie portois patiemment le deſplaiſir d'vne abſence ſi chere comme la voſtre, & dont l'eternité ſont les limites. L'amitié que ie vous ay touſiours portée y contrarie, & ma propre inclination pour voſtre ſeruice, y repugne : de ſorte que toutes mes volontez enſemble s'oppoſent à voſtre deſſein. Ie me ſuis touſiours nourry auec vous, vos actions ont ſeruy d'exemple aux miennes : bref, i'ay pris telle habitude à ioüir de voſtre preſence, que ceſte couſtume s'eſtant conuertie en naturel, voſtre ſeparatiõ intereſſeroit ma vie. Il ſemble toutesfois que ie prefere mon bien au voſtre, & que ſur de foibles conſiderations de mon contentement, ie m'oppoſe à voſtre

LETTRE D'EXCVSE.

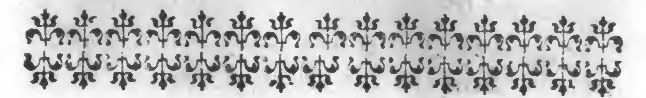
MONSIEVR,

Si les excuses legitimes exem-ptent le deuoir, ie suis absous de la pro-messe que ie vous ay faite, pour l'impor-tance des affaires qui me sont suruenuës ie regrette pourtant de ne vous auoir ten-ma parole, mais mon regret & ma vo-lonté vous peuuent satisfaire. Ie me do-neray ce bien au plustost de vous voir, cest honneur de vous seruir.

Monsieur,

Puis que ie suis,

Vostre tres-humble serui



LETTRE D'VN AMY POVR LE DISSVADER DE quitter le monde.

MONSIEVR,

Ie viurois ſans reſſentiment, ſi ie portois patiemment le deſplaiſir d'vne abſence ſi chere comme la voſtre, & dont l'eternité ſont les limites. L'amitié que ie vous ay touſiours portée y contrarie, & ma propre inclination pour voſtre ſeruice, y repugne : de ſorte que toutes mes volontez enſembles s'oppoſent à voſtre deſſein. Ie me ſuis touſiours nourry auec vous, vos actions ont ſeruy d'exemple aux miennes : bref, i'ay pris telle habitude à ioüir de voſtre preſence, que ceſte couſtume s'eſtant conuertie en naturel, voſtre ſeparatiō intereſſeroit ma vie. Il ſemble toutesfois que ie prefere mon bien au voſtre, & que ſur de foibles conſiderations de mon contentement, ie m'oppoſe à voſtre

LETTRE D'EXCVSE.

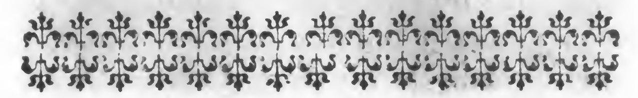
MONSIEVR,

Si les excuses legitimes exemptent le deuoir, ie suis absous de la promesse que ie vous ay faite, pour l'importance des affaires qui me sont suruenuës: ie regrette pourtant de ne vous auoir tenu ma parole, mais mon regret & ma volonté vous peuuent satisfaire. Ie me donneray ce bien au plustost de vous voir, & cest honneur de vous seruir.

Monsieur,

Puis que ie suis,

Vostre tres-humble seruiteur.



LETTRE D'VN AMY POVR LE DISSVADER DE quitter le monde.

MONSIEVR,

Ie viurois ſans reſſentiment, ſi ie portois patiemment le deſplaiſir d'vne abſence ſi chere comme la voſtre, & dont l'eternité ſont les limites. L'amitié que ie vous ay touſiours portée y contrarie, & ma propre inclination pour voſtre ſeruice, y repugne : de ſorte que toutes mes volontez enſemble s'oppoſent à voſtre deſſein. Ie me ſuis touſiours nourry auec vous, vos actions ont ſeruy d'exemple aux miennes : bref, i'ay pris telle habitude à ioüir de voſtre preſence, que ceſte couſtume s'eſtant conuertie en naturel, voſtre ſeparatiõ intereſſeroit ma vie. Il ſemble toutesfois que ie prefere mon bien au voſtre, & que ſur de foibles conſiderations de mon contentement, ie m'oppoſe à voſtre

roſes en ſes iours, & tant ſoit peu d'eſpines en ſes nuicts. Vous regrettez voſtre perte, il ſe reſiouyt de ſon gain : vous pleurez ſa mort, & il regrette voſtre vie : il a paſſé ce faſcheux deſtroit de la Nature, il voit de ſon port voſtre tourmente, qui vous fait craindre ce qu'il a euité. Donnez ceſſe à vos ennuis, ne penſez point à ſon tombeau, ſongés à voſtre ſepulture; il ne mourra plus, & vous deuez mourir, c'eſt l'auantage qu'il a ſur vous. Socrate ne s'eſtima iamais mal-heureux qu'en ſa vieilleſſe, croyant celuy-là fauory des Dieux, qui mouroit en ſon berçeau. I'ay tort de vous mettre en auant tant de raiſons pour vous conſoler, comme ſi vous deuiez eſtre affligé de voſtre perte, vous donnez vos larmes à la couſtume, & non à la neceſſité. C'eſt aſſez, & non iamais trop en vous ſeruant,

Monſieur, comme

Voſtre.

LETTRES A VN AMY, QVI AVROIT PERDV SA qualité, ſon office eſtant ſupprimé.

MONSIEVR,

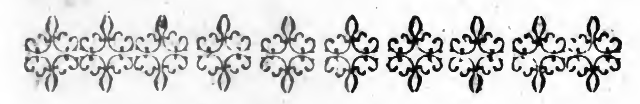
L'amitié que ie vous ay touſiours portée, m'a fait viuement reſſentir voſtre malheur, & tellement qu'eſtant obligé à le plaindre, ie vous rends ce deuoir, pour vous teſmoigner le deſplaiſir qne i'en ay receu, qui m'eſt auſſi cuiſant que ſon ſubject eſt grand. De taſcher à vous conſoler,ce ſeroit venir trop tard,puis que vous eſtes touſiours reſolu en toutes vos actions outre que de ſi foibles effects n'alterent pas facilement les puiſſances de voſtre eſprit : car ſi vos merites vous ont donné des qualitez , vos merites les vous conſeruent encores : & bien que vous n'en ſoyez qu'en partie le poſſeſſeur, vous n'en perdez pourtant que l'vſufruit:de ſorte que ſi vous

vous quittez vostre degré, ce ne sera pas au moins pour descendre, demeurant tousjours en vostre premier estre. Ceste raison vous doit donc consoler,

Monsieur,

Et ceste verité vous satisfaire pour ma consideration, que ie suis, & seray toute ma vie,

Vostre.



LETTRES D'VN AMY QVITTANT LE MONDE.

MONSIEVR,

L'amitié que ie vous ay tousiours portée, m'oblige de vous rendre ce dernier deuoir, pour vous asseurer que i'ay quitté le monde, auec regret d'auoir encore trop attendu, Mais ie suis trop heureux, n'en ayant plus ny l'esperance, ny le desir,

desir, puis que les effects en sont accomplis, dont ie rends vn million de graces au Ciel, & particulierement de ce que conseruant ma vie pour son seruice, ie la conserue pour mon salut. Ie commenceray donc à compter d'ores-en-auãt mes iours, puis que ie commence maintenant à viure, & ne beniray ma naissance que sous l'esperance de ma sepulture, comme contraire à mon berçeau. Cependant viuez content, & moy heureux. Ie vous laisse dans le monde, apres l'auoir laissé: nous auons vn mesme chemin à faire, ie prens le plus court; mais le plus fascheux, toutesfois la recompenee en adoucira la peine: il estoit necessaire de m'obliger moy-mesme, pour rendre ce deuoir à mon bien. Adieu mon cher amy, ne regrettez pas mon bien; car vos plaintes vous offenseroient vous-mesme, comme iniustes: que ie ne sois en vostre souuenir, & vous serez en mes prieres.

LETTRE D'EXCVSE.

MONSIEVR,

Si les excuses legitimes exemptent le deuoir, ie suis absous de la promesse que ie vous ay faite, pour l'importance des affaires qui me sont suruenuës: ie regrette pourtant de ne vous auoir tenu ma parole, mais mon regret & ma volonté vous peuuent satisfaire. Ie me donneray ce bien au plustost de vous voir, & cest honneur de vous seruir.

Monsieur,

Puis que ie suis,

Vostre tres-humble seruiteur.

LETTRE D'VN AMY POVR LE DISSVADER DE quitter le monde.

MONSIEVR,
Ie viurois sans ressentiment, si ie portois patiemment le desplaisir d'vne absence si chere comme la vostre, & dont l'eternité sont les limites. L'amitié que ie vous ay tousiours portée y contrarie, & ma propre inclination pour vostre seruice, y repugne : de sorte que toutes mes volontez ensemble s'opposent à vostre dessein. Ie me suis tousiours nourry auec vous, vos actions ont seruy d'exemple aux miennes : bref, i'ay pris telle habitude à ioüir de vostre presence, que ceste coustume s'estant conuertie en naturel, vostre separatiō interesseroit ma vie. Il semble toutesfois que ie prefere mon bien au vostre, & que sur de foibles considerations de mon contentement, ie m'oppose à vostre

ſalut, mais non: car ſi dans les plus poignã-tes eſpines naiſſent les roſes ſouëfues ; de meſme dans le plus fort des miſeres du monde, vous pouuez trouuer la tranquillité de voſtre eſprit, & des apprentiſſages du mal, former des leçons pour voſtre bien. Vn bon Capitaine ne recherche iamais de foibles victoires, pour auoir de ſimples couronnes, & ainſi apres auoir bien combatu & vaincu les appas & les charmes de la terre, voſtre triomphe ſera plus grand dans le Ciel. Changez donc voſtre reſolution, les effects en ſont trop importans, il faut mourir dans le monde; pour le contentement de celuy qui vous y a fait naiſtre (voſtre pere) de qui les iours ſemblent deſia dependre des voſtres ; de voſtre mere, dont vous eſtes l'eſperance, & l'appuy ; & enfin de tous vos amis & ſeruiteurs, dont mon affection conteſtera le premier rang.

LETTRES POVR SE PLAINDRE A VN Seigneur.

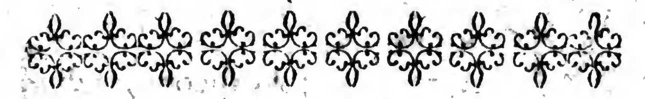
MONSIEVR,

Apres auoir beaucoup enduré ſans eſperance de remede, les plus fortes patiences s'affoibliſſent de vieilleſſe. I'en parle par raiſon, puis que par experience i'en ſuis vn irreprochable teſmoin. Ie vous diray donc que toutes les incommoditez qu'vne perſonne de ma condition peut ſouffrir, me ſont touſiours preſentes, & que ie n'ay d'autre conſolation en mon mal, que la croyance de ne pouuoir iamais eſtre plus miſerable. Iugez en quel eſtat ie ſuis, ie ne le puis dire, mais vous le pouuez penſer, & en ayant l'imagination, vous en aurez la pitié dans l'ame ? car c'eſt vne conſequence à voſtre bon naturel. Et ainſi pour vous obliger vous-meſme, vous me ferez du bien, ie

l'eſpere auec le deſir de n'en viure pas ingrat, & le deſire auec l'eſperance de n'en mourir pas voſtre obligé; mais bien,

Monſieur,

Voſtre.



AVTRE LETTRE A VN AMY, POVR LVY FAIRE ſçauoir la mort de ſa femme.

MONSIEVR,

Ie ne ſçay par quel bout commẽcet pour vous dire mon mal-heur: de l'exprimer auec des paroles, c'eſt le taire: de le monſtrer par effect, c'eſt ne le dire pas: car ſon excez excede mes penſées, & rien que mon ſeul ennuy ne le comprend. Iugez donc maintenant de quelle qualité eſt ma triſteſſe? mais ſi faut-il que vous ſçachiez pluſtoſt la cauſe, c'eſt la mort de ma femme

femme. Or pardonnez-moy (Monſieur) la parole me defaut, mes ſouſpirs m'interrompent, & mes larmes effacent ce que i'eſcris, comme ſi mes yeux eſtoient ſenſibles au rapport de ma miſere. Qu'il vous ſuffiſe donc que ie ſuis autant affectionné à voſtre ſeruice, comme ie ſuis affligé de mon mal. Ie ne vous ſçaurois dire d'auantage, pour exprimer la verité de l'vn & de l'autre.

LETTRE D'VN NOVVEAV MARIE' A SON Beau-frere.

MONSIEVR,

L'onneur de voſtre alliance m'eſt ſi cher, que ie m'eſtimeray iamais plus heureux, qu'alors que ie ne me iugeray capable de meriter. Ce devoir vous teſmoignera à quel intereſt i'ay voſtre conſideration, laquelle m'a donné tout à la fois, auec le deſir de vous cognoiſtre, la vo-

lonté de vous seruir. Ie n'ay point d'autre passion dans l'ame, ny d'autre ambition en mes desseins: c'est tout ce que i'espere, c'est tout ce que i'attends, mais auec tant d'impatience qu'il me reste de liberté (apres vne si douce seruitude) de viure fidelle, pour mourir constant,

Monsieur,

Le plus humble de vos seruiteurs.



LETTRE.

MONSIEVR,

L'honneur de vostre amitié m'oblige tellemẽt à quelque digne recognoissance, que ie suis tout plein de volonté pour vostre seruice, & tout plein de defaut pour vous le rendre. I'attendray donc le temps & l'occasion, afin que par vostre commãdement ie puisse signaler mon obeyssance, laquelle me fera tousiours paroistre

roiſtre en quel lieu que ie ſois pour celuy que ie ſuis,

Monſieur,

Qui eſt,

Voſtre.



AVTRE.

MONSIEVR,

Vous-vous plaiſez touſiours à obliger ceux qui vous ſont les plus redeuables ; i'en ſuis teſmoin, & voſtre courtoiſie l'experience : tellement que ie ſuis honteux d'eſtre touſiours voſtre obligé, ſans pouuoir ſeulement eſperer d'en recognoiſtre iamais la faueur : toutesfois ſi la paſſion que i'ay pour voſtre ſeruice vous peut ſatisfaire en mes defauts, aggreez-la ie vous ſupplie, puis qu'elle procede,

Monſieur, de

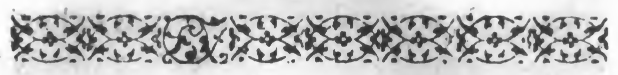
Voſtre.

LETTRE POVR SE PLAINDRE A VNE personne inferieure à soy.

MONSIEVR,

Le iugement que vous auez fait de mes actions, me fait croire que vous n'en auez pas beaucoup : puis que vous ne sçauez que c'est que de la raison, comment pouuez-vous cognoistre son contraire ? Il est aisé de vous tromper, si entre le bien & le mal vous ne faites point de difference. Pour moy ie vous pardonne, estant incapable de m'offenser. Vous ferez vostre deuoir, lors que vous cognoistrez celuy que vous estes obligé de me rẽdre, pour vous obliger vous-mesme.

LETTRE



LETTRE POVR SE plaindre de quelque offenſe.

MONSIEVR,

Vos paroles vous offenſent beaucoup,& vos effects encore d'auantage.I'ay pitié de tous les deux, l'vn nous fait paroiſtre volage, & l'autre temeraire, Ie croy que vous n'eſtes pas à vous en repentir: mais qui fait le mal, n'eſt pas abſous pour en eſtre marry, il faut qu'il en porte la penitence.Ie ne prends rien en jeu lors qu'on me pince. Si vous en doutez, voicy mon nom,qui cautionnera mes paroles.

Tel.

LETTRE D'VN SEIGNEVR DISGRATIÉ DE SON Prince, ſans ſubject.

MONSEIGNEVR,

Puis qu'apres tant de biens il me faut maintenant ſouffrir le mal de voſtre abſen

absence, i'y apporteray encore mes volontez, tousiours les vostres, & me blasmeray d'auoir failly, sans en sçauoir la cause, pour n'auoir point subject de me plaindre de vous, car ie suis tellement jaloux de vostre honneur, que i'ayme mieux estre estimé coulpable, ne l'estant pas, que vous iniuste. C'est mon inclination, MONSEIGNEVR, que i'ay tousiours nourrie de la verité de vos merites, & ie l'entretiendray encore de ce mesme aliment iusques au tombeau. Or si par mon obeyssance vous m'auiez esleué à quelque commencement de fortune, i'estois redeuable à vostre bonté, & si maintenant vous m'auez reduit en mon premier estre, c'est pour me faire cognoistre l'excez de vostre pouuoir : mais ceste cognoissance estoit inutile, puis que ie n'en ay iamais douté, & pourtant c'est l'interest de ma fortune, laquelle vous auez faicte en plusieurs années, & maintenant defaictes en vn moment, croyant peut-estre que c'estoit vn ouurage trop imparfait pour sortir de vostre main. Ie suis content de tous ces desplaisirs, i'en cheriray tousiours

iours la cause, & ne m'en plaindray iamais, que ie ne me plaigne de moy-mesme, puis que venant de vous, ils ne peuuent estre que dignement soufferts. Tout ce que ie regrette, c'est que ayant si long-temps vescu sous l'honneur de vostre seruice, le Ciel me priue de ce bien, sans mourir : car que me seruira maintenant ma vie ? Ie ne compteray plus mes iours : puis que ie ne vous obeyray plus, ie m'estimeray d'ores en-auant inutile au monde, n'estant plus propre à vous seruir, & borneray toutes mes ambitions d'vn seul tombeau, sans auoir iamais de plus forte passion que sa iouyssance. Lors que ie considere mon malheur en la perte de vos bonnes graces, la seule pensée m'afflige tellement, que pour trop endurer, les tourmens mesmes semblent auoir pitié de mes peines, car ils mesprisent de me gehenner, aussi est-ce vne perte signalée, perte dont le gain m'estoit si cher, que toutes les richesses du monde n'estoient qu'vn neant à mon estime. Adieu, MONSEIGNEVR, viuez content, & si tant est que par pitié ie daigne

estre

eſtre en voſtre memoire, ce ſeul biẽ adoucira encore mes miſeres, puis que ce ſouuenir ſera inſeparable de celuy de mes ſeruices & dont i'augmenteray touſiours, en deſcroiſſant le nombre par volontez, attendant voſtre grace, que ie n'oſe eſperer comme mal-heureux, ny demander comme coulpable, mais bien,

Monſeigneur, comme

Voſtre.

LETTRE DE CONSOLAtion à vne mere ſur la mort de ſa fille vnique.

MADAME,

Ne rejettez pas, s'il vous plaiſt, ce remede de conſolation, le croyant de meſme nature que les autres qu'on applique à voſtre playe : quoy que ſemblable, il eſt different. Car ie ne deſire pas, MADAME, tout à coup vous conſoler : au contraire, ie vous veux affliger d'auantage, ſi d'auantage ſe peut, vous ramentre

menteuant le ſubject de voſtre infortune. Il eſt vray, voſtre fille vnique eſt morte. Vnique veritablement, non en nombre ſeulement; mais en merite, & conſequemment toutes vos delices ſont enſeuelies dans ſon tombeau: quel excez de mal-heur! l'object de vos plus douces eſperances & de vos plus ardants deſirs s'eſt eclipsé de vos yeux, mais d'vne telle ſorte qu'il ne leur luira iamais plus: quelle infortune! En fin ſi la vie de voſtre vie, veu que depuis ſa mort vous mourrez ſans ceſſe, eſt eſteinte, & le flambeau ne s'en r'allumera iamais, quel accident deplorable! Il eſt vray, que refuſer des larmes & des ſouſpirs à ce mal-heur, c'eſt eſtre plus inhumain que l'inhumanité meſme, puis que la nature exige de nous auec raiſon ce iuſte deuoir. I'authoriſe donc tellement voſtre ennuy, MADAME, que ſi vous eſtiez moins triſte que vous n'eſtes, ie croirois moindre voſtre perte, & par ceſte croyance, iuſtement conceuë, vous & moy offenſerions la gloire du ſubject. Pleurez, pleurez donc MADAME: quoy qu'on die, les larmes ſont touſiours bienſean

seantes aux yeux d'vne mere affligée de la mort de sa fille, & encore d'vne telle fille, qui estoit doublement vnique, pour n'auoir point d'exemple. Mais apres tout, prenez garde, s'il vous plaist, MADAME, que le feu de l'amour ardant que vous portez à ceste defuncte, ne vous consume peu à peu en vous deceuant, s'aydant d'vn moyen contraire à sa nature, qui est celuy de ces larmes, dont l'abondance pourroit en fin menacer vostre vie du naufrage. Il est necessaire, & maintenant en vous important, que chaque vertu regne à son tour, vostre vertu de magnanimité de sçauoir plaindre raisonnablement ce qui est à plaindre, a ioüé, auec honneur, son personnage, c'est à ceste heure à vostre prudence à paroistre sur le theatre, & prenant en main le gouuernail & le timon du nauire de vostre vie, qui dés-long temps flote au gré des vents de vos souspirs, sur la mer orageuse de vos larmes, le faire surgir au port, où la raison vous attend.

AVTRE.



AVTRE LETTRES *DE* COMPLIMENT ET D'AMOVR, A LA MODE de la Cour.

LETTRES DE COMPLIMENT.

MONSIEVR,

Celle-cy apres tant d'autres vous asseurera encores de nouueau que ie suis vostre seruiteur. Ie suis ennemy des paroles, car ie ne vou-

drois iamais auoir que des effects pour vostre seruice, afin d'estre estimé vn de vos plus vtiles seruiteurs.

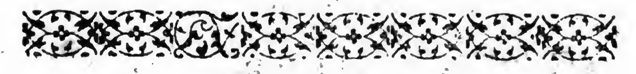
Tel.



AVTRE.

MONSIEVR,

Ie vous enuoye cest effect de ma souuenance pour vous visiter de ma part, & vous asseurer, que ie m'ennuye grandement en l'attente des occasions de vous seruir, bien que ie les recherche auec passion, ie vous prie de le croire, puis que c'est le meilleur de tous vos seruiteurs qui vous en asseure.



AVTRE.

MADAME,

Ie tiens à tel honneur la possession de vos bonnes graces, que ie ne m'estudie

ſtudie tous les iours qu'à la meriter pour me la rendre eternelle : mais ie ne ſçay comment faire pour y paruenir : car bien que ie vous honore, & que ie vous ayme par deſſus toutes les perſonnes du monde, ie ne fais en cela que mon deuoir, puis que voſtre merite m'y oblige. Il faut donc encore que ie vous ſerue, & qu'ainſi, de mes reſpects, & de mes affectiõs, & de mes ſeruices, i'en tire vne raiſon qui me ſeruira de tiltre pour conſeruer eternellement ceſte chere iouyſſance de vos bonnes graces, en la qualité de voſtre ſeruiteur.

AVTRE.

MONSIEVR,

Ce deuoir ne ſera qu'vne confirmation des proteſtations que ie vous ay faictes de viure fidelle, & mourir conſtãt, le plus humble, & plus fidelle de tous vos ſeruiteurs.

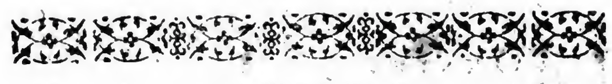
AVTRE.

MONSIEVR,

Ce tesmoignage de mon souuenir vous asseurera de ma part, que ie ne vous oublieray iamais, & qu'en quelque lieu où la Fortune me conduise, ie vous addresseray toutes mes pẽsées, particulierement les desirs d'estre honoré de vos commandemens, puis qu'à leur faueur mon obyssance me peut faire remaquer,

Monsieur,

Vostre.



AVTRE.

MONSIEVR,

Ie vous ay dit mille, & mille fois, que i'estois vostre seruiteur, ie suis las de vous le tesmoigner si long-temps par des paroles;

paroles;honorez moy donc,s'il vous plaist, de vos commandemeus,afin qu'en effect ie vous en asseure. C'est,

Monsieur,

Vostre seruiteur qui vous en prie.
Tel.

AVTRE.

MONSIEVR,

C'est trop attendu apres la Fortune; ie n'ay iamais peu eucore rencontrer l'occasion de vous seruir : il faut que par importunité vos commandemens me la donnent.Car ie vis en impatience de vous asseurer,

Monsieur,

Que ie mourray,

Vostre seruiteur.

AVTRE.

MONSIEVR,
Il eſt temps que ie trouue de l'employ pour l'obeyſſance que ie vous ay vouëe ; car le deſir que i'ay de vous ſeruir, me deſplaiſt, ne pouuant eſtre changé en effects par l'occaſion, qui ialouſe de mon bien, veut que ie porte touſiours inutilement la qualité de,

Monſieur,

Voſtre.

AVTRE.

MONSIEVR,
Ie ſuis honteux de vous auoir proteſté ſi ſouuent, que ie ſuis voſtre ſeruiteur, priué du moyen de vous le teſmoigner par mes ſeruices. Ie ne vous en donneray donc plus des aſſeurances de parole, il

il eſt temps de venir aux effects, commandez-moy donc, quand il vous plaira,

Monſieur,

Pour paroiſtre en effect,

Voſtre.

AVTRE.

MONSIEVR,

La paſſion que i'ay à voſtre ſeruice vous enuoye pour Meſſager celle-cy; qui vous aſſeurera de ma part en vn mot que ie ſuis à l'ordinaire tout voſtre, & qu'à toute heure vous pouuez diſpoſer de moy comme l'vn de vos valets,

Monſieur,

Comme eſtant,

Le plus fidelle & le plus obeyſſant de tous les voſtres.

LETTRES DE PRIERE.

MONSIEVR,

Ie ſomme voſtre courtoiſie, continuāt à m'obliger de plus en plus, à m'honorer de ceſte faueur, dont le ſouuenir eſtablira ſon ſejour en ma memoire iuſques à la ſatisfaction; car le nom que ie porte de voſtre ſeruiteur, n'aura iamais le ſurnom d'ingrat. Ie ſoubſigneray donc ceſte verité de mon tiltre ordinaire,

Voſtre ſeruiteur tres-humble.

AVTRE.

MONSIEVR,

Celle-cy vous fera deux prieres pour moy tout à la fois : l'vne de m'honorer de voſtre aſſiſtance en tel affaire, & l'autre ſera de vos commandemens, afin que

que par les effects de ceste derniere, ie puisse me reuancher des effects de la premiere. Vostre seruiteur attẽdra donc l'accomplissement & de l'vne & de l'autre,

Tel.



LETTRE DE REMERCIEMENT.

MONSIEVR,

Ie vous asseureray seulement par celle-cy, que mes effects vous remercieront à la premiere rencontre de quelque occasion, des faueurs que i'ay receuës de vostre courtoisie; car ie mesprise grandement la satisfaction des paroles, & quoy qu'elles soient eloquentes, si croy-ie pourtant que les effects disent encore mieux. Ie me tiens donc à cela, & ne vous payeray point d'autre monnoye,

Monsieur,

Vostre seruiteur qui vous asseure.

AVTRE.

MONSIEVR,
Puis qu'il faut que le remerciement se rapporte en quelque façon au bien-faict receu, ayant esté obligé par les effects; ie vous diray donc pour tous discours, que mes effects vous remercieront des faueurs dont vous m'auez honoré; & ce ne seront que des effects de seruices,

Monsieur, comme

Vostre tres-humble seruiteur.

LETTRES POVR RESPONDRE A CELLES DE remerciement.

MONSIEVR,
I'estime que vous ne pouuez mieux recognoistre les deuoirs que ie vous ay rendus, qu'en les effaçant de vostre souuenir, parce que desirant de vous en rẽdre de plus grande importance, & sans nombre, ces premiers, à regret, & qui sont si petits,

tits, occuperoient iniustement en vostre memoire la place des plus grands qui leur doiuent succeder, Ie vous prie d'auoir esgard à ces raisons, comme procedant,

Monsieur, de Vostre seruiteur.

AVTRE.

MONSIEVR,

Les remerciemens que vous m'auez faits touchant les deuoirs que ie vous ay rendus, m'ont tellement obligé, qu'il m'a fallu prendre la plume pour vous en remercier, si bien que vos actions de graces confirmeront l'authorité que i'ay de porter auec le nom de vostre seruiteur,

Monsieur,

Celuy de vostre obligé, Tel.

LETTRE POVR ESCRIRE A VN AMY MALADE.

MONSIEVR,

Celle-cy vous visitera de ma part, pour vous asseurer du regret que i'ay de

de vostre indispoſition : i'euſſe deſiré en eſtre le porteur, mais la neceſſité de ma preſence en ce lieu où ie ſuis, me ſeruira s'il vous plaiſt, d'excuſe, non pas toutesfois legitime, ſi vous me iugez encore plus neceſſaire aupres de vous : car vous ſçauez que vos commandemens ne trouueront iamais de l'exception en mon obeyſſance,

Monſieur, comme

Le plus fidelle de tous vos ſeruiteurs. Tel

AVTRE.

MONSIEVR,

Ie ne me ſçaurois dire eſtre ſain depuis les triſtes nouuelles de voſtre maladie. Ie vous prieray donc de joindre à l'intereſt que vous auez de recouurer voſtre ſanté, celuy de la mienne, puis que voſtre gueriſon eſt mon ſoulagement. C'eſt la priere,

Monſieur,

Voſtre.

LETTRES AMOVREVSES.

A LA PLVS PARFAITE DV MONDE.

NON, Ie ne vous appelle point autrement pour vous faire cognoistre parfaite, ma Belle, puis que c'est vostre nom propre: car les plus belles de ce temps ne font estime de leur beauté, si elle ne porte quelque marque de vostre ressemblance: moins encore les plus vertueuses de leur vertu, si la vostre, admirable, n'en a esté le modelle: & ce à cause que les plus sains iugemens pour paroistre tels l'ont iugé de la sorte, & la raison mesme authorisant ceste verité pour sa gloire, en a destruit à iamais sa doute. Viuez

uez donc seule semblable à vous-mesme, cher object de mon amour, & resoluez-vous, s'il vous plaist, de bonne heure à aymer quelqu'vn des plus accomplis de ce siecle par faueur, puis que vous n'en trouuerez iamais dans le monde qui le meritent : & si c'est quelque fidelle, ie me promets par dessus tous cet aduantage, puis que vous estes iuste, & moy le plus fidel Amant qui iamais ait esté.

SILVANDRE.

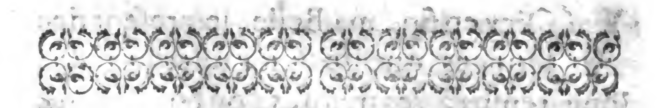
LETTRES AMOVREVSES.

LETTRES DE PRESENTATION DE SERVICES.

NE vous offencez point, s'il vous plaist ma Belle, si ie profane maintenant vos Autels pour l'offrande que ie vous fay de mes seruices, parce que ie n'ay peu trouuer en mes sousmissions vn present

qui fust plus respectueux. Ie sçay bien pourtant que c'est vne temerité de vous offrir si peu de chose : mais n'ayant rien en moy de plus digne, vous me iugerez pardonnable ; mesme si vous oubliez pour vn peu de temps les appas & les charmes qui accompagnent vostre beauté, les douceurs & les graces qui animent vos actions, & en fin toutes ces vertus qui vous rendent si parfaicte, & d'autãt que ne vous ressouuenant pas de toutes ces belles qualitez, qui vous font estimer sans exemple, vous serez sans doute plus libre à me pardonner l'offense que ie fais en m'offrant à vous, de vous offrir si peu de chose.

SILVANDRE.



AVTRE.

VOicy le premier hommage de ma seruitude que ie rends auiourd'huy à vos merites, belle & chaste Clorinde. Ie sçay

ſçay bien que c'eſt vne temerité de vous offrir vne choſe indigne de vous : mais ie ſçay bien auſſi que ma temerité ſeroit encore plus grande, ſi ie croyois vous en pouuoir offrir d'autres, puis que tout ce qui eſt en moy, & en tous les hommes du monde, quoy que ce ſoit, n'eſt rien pour eſtre digne de vous eſtre preſenté. Accuſez donc voſtre perfection du defaut de ceſte offrande, & ne la croyez point receuable qu'en procedant du plus fidel Amant qui ſouſpire au monde.

SILVANDRE.

AVTRE.

VOicy en fin, ma Belle, le preſent des ſeruices que le Ciel reſeruoit dés long-temps à vos merites, ou pour mieux dire, le ſeruiteur: le voicy de volonté proſterné à vos pieds, portant ſon cœur entre les mains pour l'offrir au voſtre, comme entierement voſtre.

AVTRE.

AVTRE.

APres estre venu icy au bruit de vostre renommée pour vous admirer, ie vous rends maintenant par hommage les effects de ceste admiration, qui sont les vœux de l'eternelle seruitude que i'ay voüée à vostre beauté vnique, & sans exemple, & moy pareillement : sans comparaison, en amour, & en fidelité Receuez donc, s'il vous plaist, ce tribut que i'authoriseray par le tiltre que ie porteray toute ma vie, de vostre esclaue.

SILVANDRE.

AVTRE.

VOicy vn blessé de vous beaux yeux, qui vous demande quelque sorte de remede pour sa playe, mais vn remede de soulagement, & non de guerison : car il

enuie ceste gloire, de pouuoir mourir de ceste blesseure, puis que vous l'auez causée, pourueu que vous permettiez que ce soit en qualité de vostre seruiteur.



AVTRE.

PVis qu'il faut necessairement dire son mal au Medecin, ie vous dis, belle Clorinde, comme à celle qui me peut guerir, que mon mal d'amour procede de vostre beauté, comme parfaictement aymable: c'est à vous maintenant à m'ordonner le remede, & s'il m'est permis de vous dire mon sentiment, ie tiens que l'honneur de vos bonnes graces m'est le plus souuerain.

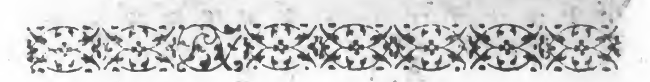
SILVANDRE.

AVTRE

AVTRE.

MAdamoiselle,
Les charmes de voſtre beauté m'ont tellement rauy à moy-meſme, que mon cœur eſt tout à vous, mon obeyſſance à vos commandemens, & toutes mes volontez aux voſtres, en fin ie n'ay rien de libre que la ſeule parole, pour me dire voſtre ſeruiteur,

Silvandre.



AVTRE.

PVis que la Nature vous a deſtinée pour ſeruir de glorieux Autel à receuoir les offrandes, & de reſpect, & de ſeruitude, ie vous offre la mienne, auec le pouuoir abſolu de diſpoſer de mes volontez à voſtre gré, comme eſtant, & de nom & de faict voſtre eſclaue.

AVTRE.

VOs beaux yeux, ma Belle, m'ont rauy le cœur auant que i'aye eu le moyen de vous l'offrir. Conseruez-le donc cherement dans le vostre, puis que ie suis tout vostre, par le vœu que i'en ay fait en qualité de vostre esclaue.

AVTRE.

IL est temps, ma Belle, que ie me confesse vaincu par les armes de vostre beauté vnique & sans exemple : aduoüez donc ma deffaite, tandis que ie publieray vostre triomphe auec les tiltres de ma seruitude.

SILVANDRE.

AVTRE.

AVTRE.

MADAMOISELLE,
Deſlors qu'auec voſtre Beauté i'eus la cognoiſſance de vos merites, ie reſſentis quelque ſecrette puiſſance, qui força doncement mes volontez à vous honorer, & mon cœur à ſouſpirer de voſtre amour. Puis donc que l'integrité de mes ſeruices eſt deſtinée pour vos commandemens, afin que i'aye l'honneur de vous obeyr, authoriſez, s'il vous plaiſt, de voſtre conſentement la qualité que ie porte, de

Voſtre ſeruiteur.

RESPONSES POVR LES DAMES AVX LETTRES d'offre de ſeruice.

MONSIEVR,
I'ay receu la voſtre, & beaucoup d'honneur tout enſemble, par l'aquelle i'ay

veu l'affection que vous dites auoir pour moy. La cognoissance & de vos merites, & de mes defauts, m'en defendent la croyance: de sorte que quoy que courtoisement vous ayez pris la qualité de mon seruiteur, ie ne laisseray pas de porter par deuoir,

Monsieur, celle de

Vostre seruante.

AVTRE.

MONSIEVR,

Si vostre amour n'a point d'autre fondement que celuy de ma beauté, ceste cause estant imaginaire, iugez à quelle consideration peut estre son effect. Si bien qu'exempt de passion, vostre seruitude est volontaire, & la mienne necessaire, procedant de vostre merite, qui m'oblige à porter la qualité,

Monsieur, de

Vostre seruante.

AVTRE.

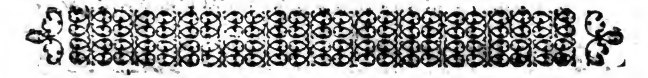
MONSIEVR,

Il vous est aisé de dire que vous m'aymez, mais il vous est tres-difficile de me le persuader. Vous auez beau faire, ie ne le croiray iamais que ie ne m'en iuge digne; & m'estant impossible de le meriter, ie n'en auray point la croyance, mais bien tousiours le desir,

Monsieur,

De viure & mourir,

Vostre seruante.



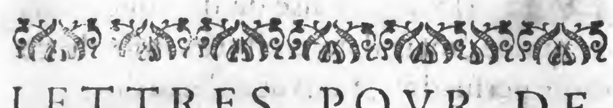
AVTRE.

MONSIEVR,

Ie tiens à tel honneur l'offre qu'il vous a pleu me faire de vostre seruice, que

ie ne la puis receuoir ſans vanité. Ie vous la rends donc, afin de vous obeyr, au lieu de vous commander en qualité, de

Voſtre ſeruante.



LETTRES POVR DEMANDER RESPONSE.

MADAMOISELLE,

Celle-cy vous demandera reſponſe de ſa compagne, qui l'a precedée, deſireux de ſçauoir l'arreſt ou de ma vie ou de ma mort. Prononcez-le hardiment, car de quelque façõ que ce ſoit, vous ne pourrez iamais m'empeſcher de mourir,

Voſtre ſeruiteur

AVTRE.

MADAMOISELLE,

Apres vous auoir faict ſçauoir ma volonté, i'attends auec impatience l'honneur

neur de la vostre : ne m'en deniez donc pas, s'il vous plaist, la faueur, mais au contraire aduoüant l'offre de ma seruitude que ie vous ay voüée, honorez-moy de vos commandemens, pour vous en pouuoir produire les effects de bonne heure. C'est vostre seruiteur, auec vostre permission, ma Belle, qui vous en prie & vous en conjure,

SILVANDRE.



AVTRE.

IE ne sçay, si vous auez receu, ma Belle, la lettre qui a precedé celle cy ; s'il est vray, comme il y a de l'apparence, i'en demande à vostre courtoisie la responses sinon, je vous reitere encore l'offre du seruice que i'ay voüé à vos merites, en qualité de vostre tres-humble seruiteur,

SILVANDRE.

AVTRE.

MADAMOISELLE,

Ie ne ſçay, ſi ie dois prendre à bonne augure voſtre ſilence, ou ſi i'en dois accuſer voſtre diſcretion, qui vous rend auare en mon endroit des faueurs de voſtre reſponſe: i'en feray le iugement à la premiere des voſtres, qui n'arriuera iamais que trop tard pour mon contentement, & conſequemment pour celuy de voſtre ſeruiteur tres-humble,

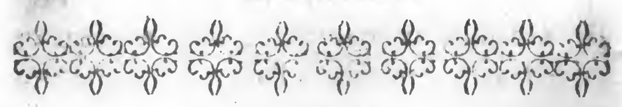
SILVANDRE.

LETTRE POVR DEMANDER RESPONSES, APRES auoir eſcrit pluſieurs fois.

IE ne ſçaurois plus viure de la ſorte, ma Belle, que de vous aymer tout à fait, & de n'eſtre point aymé du tout, il faut neceſſairement que par pitié, par amour, ou par

par raiſon, vous me diſiez naïfuement tout ce que vous auez dans l'ame, puis que veritablement ie vous ay dict tout ce que i'auois dans le cœur. De vous perſuader de nouueau que ie vous ayme, il ſeroit inutile, puis qu'à toute heure, en vous voyant dans voſtre miroir, vous pouuez admirer ces douces douceurs qui me fout ſouſpirer apres elles, ces traicts qui me bleſſent, ces attraits qui me tuent ; & enfin pour tout dire, voſtre vnique Beauté ſi parfaite au iugement de tout le monde, qu'il faut que ie vous confeſſe librement, que ſouuentesfois ie n'oſe pas l'admirer, crainte qu'en la voyant ſi parfaicte, ce ne me ſoit vne raiſon pour m'interdire le deſir de la poſſeder quelque iour: mais au moins, puis qu'il vous eſt impoſſible de receuoir de l'amour, parce que vous faites profeſſion d'en donner à tout le monde, laiſſez-vous toucher à la pitié, & ſouſpirez vne ſeule fois, de me faire ſouſpirer eternellement. Ie ne demande point d'autre recompenſe.

SILVANDRE.



RESPONSE A LA lettre precedente.

VOus voulez donc que ie vous parle librement, discret Siluandre? Ie vous diray auec ma franchise ordinaire, que si vostre affection est aussi ardante en vostre ame, comme elle paroist viue sur le papier, que veritablement vous aymez bien, mais quand pour authoriser ceste croyance, vous me renuoyez au miroir, c'est dans ce mesme miroir que ie voy le contraire, me faisant beaucoup differente de celle que vous dites: tellement que si vous estes aussi artificieux, ie ne diray pas peu veritable, au reste de vos discours qu'en ceux-là, ie n'ay pas beaucoup de raison d'adjouster foy en vos paroles, le temps sera le vray iuge de vos actions : cependant ie vous prie de croire que Diane a des particulieres inclinations à honorer & estimer le merite de Siluandre.

DIANE.



RESPONSE ENCORE A CETTE LETTRE.

C'Eſt donc à ce coup, belle & chaſte Diane, que vous m'auez parlé librement pour me donner congé, & auec de ſi douces paroles, que veritablement vn Hylas n'auroit point ſubject de s'en plaindre, mais vn Syluandre, de qui l'affection ne peut eſtre plus extreme, la fidelité plus grande, & la diſcretion plus reſpectueuſe; il a raiſon de ſe plaindre à vous, de vous-meſme, de ce que vous meſpriſez ſes ſeruices, auſſi bien que ſon amour. Car vous ſçauez bien qu'il ne recherche point d'autre merite que celuy d'eſtre aymé de vous, & cependant, douce inhumaine, vous ne luy donnez que des reſpects, comme s'il en auoit eu iamais mãque pour voſtre merité: & pour qui reſeruez-vous vos affections, peut-eſtre pour quelqu'autre qui en ſoit plus digne? & bien ie le veux, ne le pouuant

pouuant euiter, mais au moins auray-ie cet aduantage de vous auoir aymée, & honorée plus qu'il ne se peut; car apres vous auoir rendu toutes les affections d'vn cœur brusle d'amour, & tous les respects d'vn esprit humilié, i'adiousteray à tout cela la croyance de n'auoir rien faict, & la volonté de faire, s'il se pouuoit, cent mille fois d'auantage.

SILVANDRE.

LETTRES DE PLAINTES.

NE serez-vous iamais lassée, ma Belle, de me voir souffrir tant de maux? il faut que ie vous confesse, que depuis que ie vous ayme, ie hay toutes choses, fors que mes pensées, parce qu'elles s'adressent continuellement à vous. Et si vostre souuenir ne s'estoit rendu inseparable de ma memoire, ie m'oublierois tellement moy-mesme, que ie mourrois tous les iours du regret de viure, priué du doux obiect de vostre

voſtre ſouuenir. I'ay beau me diuertir en la recherche de quelque choſe aggreable, ie ne trouue iamais rien de beau, qu'apres que ie me ſuis imaginé, qu'il porte quelque marque de voſtre reſſemblance, mais le mal eſt que dedans le plaiſir de ceſte douce imagination, ie rencontre l'eſpine qui me bleſſe, parce qu'en me repreſentant voſtre beauté, ie me repreſente le traict qui m'a bleſſé, ſans eſpoir de gueriſon, iugez ſi mon tourmẽt n'eſt pas extreme, & apres ce iugement, prenez pitié de voſtre,

SILVANDRE,

AVTRE LETTRE DE PLAINTE.

NE verray-ie jamais la fin de mes peines? il ſemble ma Belle que plus ie vis, plus s'allongent mes iours, & qu'eſtant amoureux & mal-heureux, ie dois viure d'auan-

d'auantage : que feray-ie ? vos rigueurs me reduisent à ceste extremité, que ie m'ennuye de viure, souspirant d'amour apres ma mort, puis que c'est l'vnique remede de mes peines. Priué de la clarté de vos yeux les vrays Soleils de ma vie, le iour me desplaist : iugez, l'estant quasi tousiours, si les nuicts ne sont pas mes iours, & consequemment, & la tristesse, & l'ennuy, ma ioye. Ie ne desire point que le recit de mes maux vous donne de la pitié, malgré vous, la vie m'est ennuyeuse, & la mort souhaitable. Acheuez donc promptement de me tuer, puis que vos yeux ont desia commencé, que vostre cruauté ouure & ferme mon tombeau, apres m'y auoir enseuely, toute la grace que ie vous demande, c'est de ne m'en faire iamais, car ie ne me soucie pas de mourir malheureux, pourueu que ie meure fidelle.

PROTESTATION D'AMITIÉ.

NOn, ma Belle, ie ne me lasseray iamais de vous dire que ie vous ayme, &

& si fort, que les plus souueraines puissances de mon ame releuent de ceste passion. Ma raison mesme tousiours souueraine, assubjectie maintenant à ce deuoir, l'authorise, & aduouë comme iuste, qu'il est tres-iuste de vous aymer, comme parfaictement aymable. Au reste, il faut que ie vous dise que ie ne pense iamais à quelque chose que ce soit, que ie n'y trouue tousiours vostre interest, parce que mon esprit qui n'a point de plus aggreables Idées que celles de vostre beauté, explique à vostre aduantage toutes ses imaginations. Et quoy qu'elles semblent contrarier naturellement à vostre nature parfaicte, si argumente-il tousiours si bien, qu'il conclud à vostre gloire. Iugez de l'excez de mon amour, & que ce iugement vous oblige à vn amour reciproque, si vous desirez conseruer la mourante vie de vostre cher,

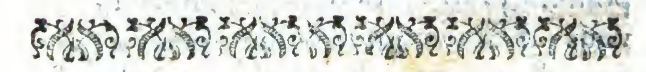
SILVANDRE,

AVTRE LETTRE DE PROTESTATION d'amour.

SI vous ſçauiez à quelle extremité voſtre amour m'a reduit, ma Belle, ie veux croire que le ſeul recit de mes malheurs vous rendroit ſenſible à mes peines. Sçachez donc que depuis le premier iour de voſtre cognoiſſance, voſtre rigueur, ou pour mieux dire voſtre cruauté, m'a faict eſprouuer tous les ſentimens des plus cuiſans deſplaiſirs qu'on puiſſe ſouffrir au monde: car durant les plus beaux iours, l'effort de ma paſſion me faict rechercher les ſolitudes les plus eſcarrées, pour auoir la liberté en ma ſeruitude de me plaindre & les nuicts, ſçachant que le ſommeil eſt le pere des ſonges, ie m'efforce à dormir pour pouuoir encore plus ſonger à vous, ſi plus ſe pouuoit; mais en vain, le ſommeil s'enfuit de mes paupieres, quoy que par leur

leur muët langage en se sillant & en se desillant elles l'appellent sans cesse, si bien que la nuict du repos m'est vn triste iour d'inquietude, priué de celuy de vos beaux yeux. Que deuiendray-ie enfin, ma Belle, si vous bannissez la pitié de nostre ame, & l'amour de vostre cœur, amoureux comme ie suis vn rocher en fermeté & en constance; car i'ay resolu au dommage de diminuer ma vie, d'accroistre mon amour iusques à ce que son feu, qui sans cesse brusle, m'ait tout à faict consommé, & tousiours en ceste qualité, de

Vostre.



LETTRES D'IRRESOLVTION A VNE Maistresse.

IE ne sçay à quoy me resoudre, ma Belle, vous aymant si fort sans estre aymé. De m'esloigner de vos yeux pour en euiter les blesseures, ce seroit inutilement, parce

qu'estant desia blessé, i'en porterois tousiours auec moy le traict qui m'a faict la playe,& de la sorte ie n'amoindrirois pas mon mal. De m'empescher de vous voir,& fuïr les occasions de vostre rencontre, quelle apparence, si ie ne suis iamais content qu'aupres de vous? De commander à mon cœur de ne vous aymer plus, ie l'ay desia faict, & il m'a respondu, ie ne sçay s'il cognoissoit que ce n'auoit esté qu'en riant, qu'il n'estoit plus temps, n'estãt plus libre, parce que l'object de vostre beauté estoit si aymable, qu'il necessitoit la puissance de ses affections à les rẽdre eternelles, & qu'ainsi autant qu'il respireroit pour moy en ce monde, il souspireroit pour vous: discours qui m'eussent porté à l'aymer d'auantage, si d'auantage ie l'eusse peu aymer,& le tout voyant qu'il vous aymoit. Prenez donc pitié de luy, ma Belle, prenant pitié de moy, & en ce labyrinthe d'irresolution qu'est-ce que ie deuiendray? Soyéz mon Ariadne,& ie vous seray vn autre plus fidelle Thesée, autrement ma vie, dont le seruice vous est destiné, seruira de proye au monstre du desespoir. C'est ma

Belle,

Belle, le plus fidelle de tous vos seruiteurs qui vous en conjure, mais plustost pour vostre interest que pour mon dommage, parce qu'en me perdant vous perdez la personne du monde qui vous honore & qui vous ayme le plus, & toutesfois auec beaucoup de raison, puis que vostre merite en est la chere cause.

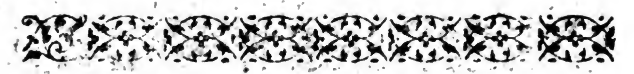


LETTRE D'VN AMAMT A SA MAISTEESSE sur son absence.

SEray-ie doncques tousiours priué des plus beaux iours de ma vie, l'estant de vos yeux, chere & tres-aymable Maistresse? Il m'est à voir qu'absent de vous, ie le suis de moy-mesme. Car si le contentement est la vie de nostre vie, & si ie ne suis content qu'aupres de vous; ie puis dire auec raison que vostre absence m'est vne mort, & qu'ainsi esloigné de vous, ie le suis de ma vie, comme le seul object qui l'anime. Reuenez donc promptement, ma Belle, res-

susciter vostre pauure amant decedé le funeste iour de vostre depart, & ne permettez pas qu'il demeure plus long-temps enseuely dans le tombeau & de ses ennuis, & de ses peines, crainte que leur mort ne le vous rende tout à faict mort.

SILVANDRE



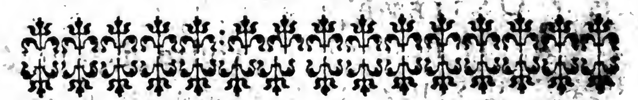
AVTRE LETTRE SVR L'ABSENCE.

IE vous puis dire veritablement, ma Belle, que si vostre presēce me blesse, vostre absence me tuë, & qu'ainsi vous aymant, i'ayme mieux estre tout couuert de playes en vostre presence, que souffrir la moindre mort de vostre esloignement. Reuenez donc, s'il vous plaist, non pas me blesser, car ie le suis desia, mais me guerir, puis que vous estes mon remede, si vous desirez non m'obliger, car ie vous suis tout acquis, mais soulager le plus fidelle de tous vos seruiteurs.

SILVANDRE.

AVTRE.

VOstre absence m'est du tout insupportable, ma Belle, celle cy vous en asseurera, en vous priant de venir de par deçà, ou de me commander de vous aller voir de par delà: car esloigné de vous, ie le suis de tous mes plaisirs, & sans l'entretien de vostre doux souuenir, ma langueur eust guery le mal de mon ennuy & de ma tristesse par le remede de la mort.



AVTRE.

NOn, ie ne puis plus viure, si ie ne iouys de la clarté de vos beaux yeux, seuls Soleils des iours de ma vie: qu'attendez-vous donc pour consoler vn pauure amant si fort affligé des ennuis que vostre absence luy cause, que tous les iours il meurt de regret de ne pouuoir pas mourir;

tourmenté du mal de ſon amour, qui ne luy donne repos ny nuict ny iour? Reuenez donc redonner la lumiere à ſes yeux touſiours moites de larmes de voſtre eſloignement, ſi vous deſirez cõſeruer la vie de celuy qui ne vit que pour mourir voſtre ſeruiteur.

SILVANDRE.

LETTRE DES DAMES POVR RESPONDRE.

MONSIEVR,

Ie ne ſçay point voſtre deſſein, mais ſi vous auez entrepris de me perſuader que mon abſence vous cauſe mille ſortes de deſplaiſirs, ſelon le teſmoignage de voſtre lettre, vous ne reüſſirez pas, parce que ie ſuis auec raiſon ſi fort indifferente aux perſonnes de voſtre ſorte, que bien loin de vous cauſer du deſplaiſir par mon eſloignement, ie ne croy pas ſeulemẽt meriter l'honneur de voſtre pensée, ſi ce n'eſt en qualité de

Voſtre ſeruante.

AVTRE RESPONSE FAVORABLE POVR vn Amant.

MONSIEVR,
Vous vous plaignez de mon absence,& moy de la vostre. Vous voudriez iouyr de ma presence, mais vostre discretion vous le defend, & moy du bon-heur de vous voir mais mon impuissance s'y oppose, tellement que vos plaintes doiuent estre moindres, puis qu'elles sont esgalement partagées, mais non pas au moins la qualité que ie prens, de vostre seruante.

AVTRE MOINS FAVORABLE.

MONSIEVR,
Ie ne puis donner que des remedes feints à vn tourment imaginaire, com-

me le vostre : car mon absence est trop differente pour vous causer de l'ennuy. Ie cognois mes defauts & vos merites, & de ceste cognoissance ie tire la raison de me croire plustost vostre seruante que vostre Maistresse.



LETTRES PLAINTIVES D'VN AMANT A SA Maistresse.

SErez-vous tousiours insensible à mes peines, sourde à mes cris, inexorable à mes vœux, & cruelle à mon amour ? Le temps qui change toutes choses, ne changera-il point ceste humeur seuere & rigoureuse, qui vous porte à me tourmenter sans cesse ? Au moins ne me refusez point ce qu'on accorde aux plus coulpables, qui est de leur dire le mal qu'ils ont commis : car si ie vous ay offensé, ie veux reparer de ma vie vostre interest. Dites-moy donc ma faute, si c'est celle de vous honorer trop imparfaictement, elle m'est commu

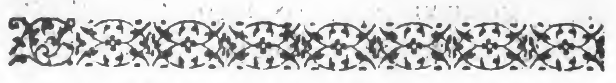
commune auec tout le monde, parce qu'il est impoſſible de trouuer dans l'humilité des reſpects digne de voſtre merite : ſi celle de vous aymer auec le meſme defaut, tout cela eſt excuſable conſiderant voſtre perfection. C'eſt dequoy ie me iuge coulpable, tant ſeulement. Or voſtre raiſon me doit la grace de ces crimes, puis que vous eſtes iuſte, & moy impuiſſant de faire mieux en cela. Qu'ay ie faict d'auantage, ma Belle ? ie défie voſtre beau iugement de me iuger coulpable d'autre choſe. Moderez donc vn peu vos rigueurs, eſtant plus douce & moins ſeuere, & prolongez les iours de celuy dont vous pouuez diſposer abſolument de la vie, ſi tant eſt que le ſeruice vous en ſoit aggreable : car dés à ceſte heure ie vous en confirme le pouuoir que ie vous en ay donné en la qualité de voſtre ſeruiteur tres-humble.



AVTRE LETTRE.

VOus auez beau chercher, ma Belle, mon pareil en amour & en fidelité, vous

vous reuiendrez sans doute au regret de m'auoir mesprisé, & à ceste repentance de m'auoir creu menteur, alors que ie vous disois comme ie vous dis encore, que ie meurs d'amour pour vous. Ie sçay bien que vostre vertu vous en peut faire trouuer de plus grands en merite, mais non pas en affection, ny en obeyssance : car au peril de ma vie, ie contesteray tousiours à qui que ce soit le premier rang parmy vos plus affectionnez, vos plus obeyssans, vos plus fidelles.



LETTRE DE REMONSTRANCE A SA Maistresse.

NOn, ne vous estonnez pas, ma Belle, si ie ne puis souffrir vn riual en mon Amour : comme vous estes sans exemple, ie veux estre sans compagnon, & particulierement lors qu'il y va de l'interest de vostre seruice ; parce que sans vanité, ie vous tesmoigneray plus d'obeyssance moy

ſeul que tous les homme vnis enſemble: l'eſſay deſpendra à toute heure des vos commandemens; en l'execution deſquels ie vous rendray les effects de ces paroles,

Voſtre obeyſſant ſeruiteur,

SILVANDRE.

PLAINTE D'VN AMANT CONSTANT A SA Maiſtreſſe volage.

IE vous le diſois bien, ma Belle, que d'aymable vous deuiendriez à la fin amante,& que voſtre liberté eſtoit vn trop glorieux ſeruage pour eſtre exempte de l'Empire d'Amour. Cet enfant qui vous rendoit ſi ſouuent triomphante, vous faict voir maintenant vaincuë par les armes du merite d'vn nouuel amant: ie me reſioüys en mon eſclauage de voſtre captiuité. De vous demander maintenant quelque remede pour mon mal,ce ſeroit hors de propos

pos & d'apparence, puis que bien loin de me guerir, vous ne vous ſçauriez maintenant guerir vous meſme. Vous voila donc de Geoliere priſonniere, & de Maiſtreſſe ſeruante, quoy que ie ſois touſiours voſtre ſeruiteur malgré tous vos deſdains, ayant faict vœu d'eſtre auſſi conſtant que vous eſtes volage.



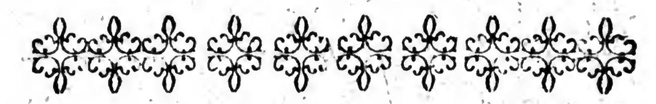
AVTRE LETTRE PLAINTIVE D'VN Amant.

OV trouueray-ie en fin du repos, ma Belle, parmy tant d'inquietudes amoureuſes, qui trauaillent mon eſprit, de nuict, & de iour? Ie cours par tout paſſionné d'amour comme vne biche bleſſée portant la fleſche dans le ſein, pour trouuer le dictame de ma playe, mais en vain mon mal eſt de telle nature qu'il n'eſt point de remede en la nature pour ſa gueriſon. Que feray-ie donc, ſi l'eſperance du ſoulagement m'eſt interdicte? Où iray-ie, ſi le Soleil

leil se leue auec moy par tout où ie me couche miserable ? & enfin que deuiendray-ie, si la mort mesme, qui est le refuge des plus mal-heureux, est sourde aux cris de mes plaintes. Helas ! ne me sera-il pas permis de mourir, puis qu'il m'est deffẽdu de viure, si ce n'est d'vne sorte de vie, pire mille fois que la mort ? On tient que l'esperance meurt apres nous: si est-ce qu'il y a long-temps qu'elle est morte en moy, n'ayant point d'autre esperance que celle de pouuoir enseuelir dans mon tombeau toutes mes peines. Ie ne somme point vostre pitié à leur sentiment, ie suis content de ne l'estre iamais malgré vous. Toute la grace que ie vous demande, c'est de me croire digne de vos bonnes graces apres ma mort, & de donner à son souuenir quelque larme en reuãche des souspirs que vous auez faict jetter au vent durant ma vie. Adieu.

SILVANDRE.

AVTRE.



AVTRE LETTRE.

IL n'eſt pas beſoin de vous dire que ie vous ayme, puis que toutes mes actions ne vous teſmoignent iamais autre choſe. Trefues donc des paroles, ie veux que mes effects parlent pour vous dire qu'en effect ie ſeray toute ma vie.

LETTRE.

I'Ay tant d'inclination à vous aymer, & tant de paſſion a vous ſeruir, que ie n'ay iamais de plus cheres pensées, ny de plus fortes volontez dans l'ame: auſſi ſuis-ie nay & deſtiné pour vous obeyr, puis que le ſeul honneur de vos commandemens limite toutes mes eſperances: vſez donc ſouuent de mes ſeruices, ſi vous deſirez obliger de nouueau celuy qui vous eſt entierement acquis en qualité,

Madame, de

Voſtre.

LETTRE A VNE DAMOISELLE SVR SON inconstance.

LOrs que ie croyois que la constance mesme vous deuoit imiter pour ne changer iamais, le temps ne se pouuant priuer d'vn si bel hommage que le vostre, vous a doucement forcée à suiure ses loix naturelles à vostre sexe : ainsi vous auez creu, qu'apres m'auoir aymé, il me falloit hayr, & que le mal me seroit incogneu, si ce bien duroit sans cesse, I'aduoüe vostre rigueur, mais pourtant ie me plains de sa cause : car comme imaginaire elle ne pouuoit produire des effects veritables, & si est-il vray que i'endure, mais pour l'amour de vous, & consequemment pour la plus parfaicte du monde.

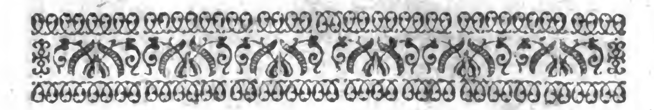
LETTRE.

SI la perfection n'est au monde que pour vous faire admirer, si l'Amour n'est amour que pour vous faire aymer, si les sacrifices ne sont recogneus en terre que pour vous faire adorer, qui vous peut voir sans admiration, qui vous peut admirer sans amour, & qui vous peut aymer sans vous adorer, doit estre sans yeux, sans cœur, & sans ame. Car si mes yeux vous admirent, le deuoir le veut, si mon cœur vous ayme, la raison le commande, & si mon ame vous adore, le Ciel le permet, de sorte que ces trois necessitez formans vn deuoir en moy, ie vous le presente,

Madamoiselle,

Mais c'est sous le tiltre de

Vostre.



LETTRE DE RECOGNOISSANCE estant aymé.

TAiray-ie vn bien si excessif d'estre aymé de vous, ma Belle, où le publieray-ie pour le rendre plus grand? Non, mon silence l'honorera d'auantage, mais toutesfois mes paroles le rendront plus glorieux: car en le disant i'eterniseray ma memoire. Ie veux donc que ma bouche soit incessamment ouuerte pour son adueu, mon esprit espris en ses pensées, & mon ame extasiée au seul obiect de son idée, & ainsi benissant ma naissance pour le bon-heur de la vostre, que vostre mort soit mon tombeau, & cependant tout mon honneur & toute ma gloire ceste qualité de

Vostre seruiteur.



LETTRE SVR LA RIGVEVR.

SI l'amour & la cruauté ſont deux choſes contraires, voſtre amour doit eſtre feint, puis que voſtre rigueur eſt veritable. Ceſſez donc de me faire ſouffrir, & ie croiray que vous m'aymez : car l'amour & la cruauté ſont deux choſes trop contraires, pour perſiſter enſemble. Conſiderez ces raiſons, & vous changerez d'humeur, tandis que ie viuray touſiours conſtant en ceſte qualité de

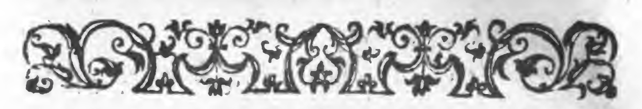
Voſtre.



AVTRE.

VOus voir ſans admiration, c'eſt vne impuiſſance, vous admirer & vous aymer, c'eſt vne neceſſité, mais vous aymer & endurer, c'eſt vne conſequence: car vous auez tant de merite, qu'à peine peut-on

peut-on desirer, mais non pas esperer l'honneur de vos bonnes graces. Iugez donc qui vous peut dignement seruir : il est encore à naistre, mais fidellement i'y engageray ma vie, toutesfois auec vostre permission: car ie suis tout vostre.



LETTRE D'VN CAVALIER A SA DAME.

MEspriser ceux qui vous honorent, desdaigner ceux qui vous ayment, ne faire nul estat de ceux qui vous sont si fidellement acquis, sont-ce des actions dignes d'vne belle ame comme la vostre? Où sont ces paroles qui m'honoroient, par esperance des effects de vostre souuenir? Ha! c'est trop de rigueur! aduoüez-le pour vostre repentir, & pour rendre content celuy qui ne le peut estre absent de vous,

Madamoiselle,

Comme.

LETTRE D'VNE DAME SVR L'INCONSTANCE de son seruiteur.

MONSIEVR,

On accuse tousiours nostre sexe d'inconstance, & si pourtant i'en reçoy maintenant la Loy de vous, vous dis-ie, de qui les sermens rendoient vn tesmoignage si fort de vostre fidelité, que ie n'osois en douter, crainte de m'offencer moy-mesme, & toutesfois le vent a emporté vos paroles, mais non pas vostre amour: car vous n'en auez iamais eu, tellement que si ie me blasme maintenant de vous auoir creu, ie me loueray aussi de vous imiter, mais tousiours auec ce regret, de ne vous auoir seruy d'exemple, car il estoit raisonnable que ie vous precedasse, comme vostre Maistresse,

Monsieur,

Mais à present,

Vostre seruante.

LETTRE.

MADAMOISELLE,

Il ſe cognoiſt bien que vous n'auez point d'amour, puis que vous auez des yeux pour cognoiſtre mes defauts, car l'amour eſt aueugle, & vous le deuez eſtre auſſi pour mes merites : qu'il vous ſuffiſe que ie vous ayme, & que ie vous adore, mais comme la plus belle, & la plus parfaicte du monde, l'amour ſe doit recognoiſtre par l'amour.



AVTRE.

PVis que vos merites cauſent mon tourment, ie ne m'en plaindray iamais, tant plus vous aurez de regret, tant plus auray-ie de conſtance, vos deſdains ne produirōt que des reſpects, vos glaces des feux, & toutes vos humeurs altieres des ſouſ-

missions & des reuerences, car i'ay faict vœu d'estre malgré le temps & son inconstance,

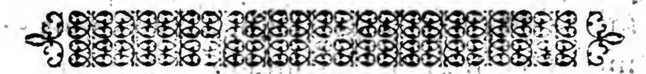
Le plus humble de vos seruiteurs.

LETTRE DE PROTESTATION D'AMOVR & de respect.

N'Auoir rien qu'vne ame pour vous adorer, qu'vn cœur pour vous aymer, & qu'vne seule vie pour vostre seruice, n'auez-vous pas sujet de vous plaindre, vous de qui les beautez ont tant de charmes, & les merites tant d'appas, que les plus esclaues detestent ce nom de liberté, pour pouuoir mourir sous le ioug de vostre douce seruitude? Si on parle de miracles, vous en estes l'exemple : si on discourt des merueilles, vous en estes la comparaison : en fin vous estes si parfaicte, que l'art & la nature sont en dispute à qui d'entr'eux vous a faicte. De me dire maintenant

tenant voſtre ſeruiteur, c'eſt vne qualité trop releuée, de me dire voſtre eſclaue, c'eſt encore ve tiltre trop glorieux. Voicy donc mon ſurnom, ma Belle, donnez-moy tel nom qu'il vous plaira.

Voſtre.



LETTRE D'VN AMANT A SA MAISTRESSE malade.

SI les plus belles enuient vos beautez, & les plus parfaicts vos merites; tout eſt donc eſpris de vos charmes, le mal meſme s'eſt rendu captif ſous la puiſſance de vos appas, de ſorte que s'il vous bleſſe maintenant, ce n'eſt que des bleſſeures que vous luy auez faictes: il s'eſt donné à vous, car vous le poſſedez, croyant qu'en voſtre iouyſſance il changeroit ſon nom, puis que vous eſtes par amour le ſouuerain bien du monde, ainſi il eſt pardonnable, & en ſa ruſe, & en ſon amour, & bien

qu'il vous soit rigoureux, ce n'est qu'à vostre rigueur qu'il en veut, faictes vœu de n'estre plus cruelle, & il s'adoucira, autrement vous courriez danger de vostre vie. Toutesfois la consideration de destruire tant de merueilles en vous destruisant arrestera son dessein. N'apprehendez donc pas, Belle, l'amour est plus puissant que la mort, puis que souuent il doit seruir à nous mesmes, si bien qu'il aura soin de vostre vie, comme du tranchant des armes, qui le rendent à toute heure victorieux & triomphant de la liberté des hommes, i'en puis parler par experience,

Ma belle,

Comme estant,

Vostre esclaue.



LETTRE.

SI l'amour mesme; cet Aueugle, est espris de vos beautez; que dois-ie faire auec mes yeux, qui me font admirer en vous

vous tant de merueilles. De me dire amant, c'est trop peu pour exprimer mon amour: de me nommer passionné, ce sont encore des paroles trop foibles, pour l'affection que ie vous porte ; croyez donc, s'il vous plaist, qu'à l'esgal de ce que vous estes parfaicte, ie suis affectionné à vostre seruice.

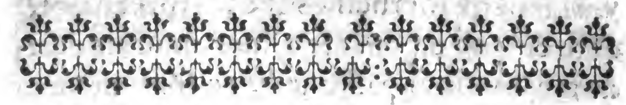


AVTRE.

AYmer sans estre aymé, c'est viure sans esperance, & consequemment mourir, puisque l'espoir est le plus doux aliment de la vie : auez-vous donc resolu mon trespas, & desdaignant tousiours mes seruices, les oublier par recompense? C'est trop de rigueur pour auoir trop de Beauté, vous l'aduoüerez vn iour mais trop tard pour vostre recompence, car ie ne seray plus, & par consequant,

Madamoiselle,

Le plus humble de tous vos seruiteurs.



AVTRE.

ME defendre de vous aymer, ne vouloir pas que ie vous honore, à quoy pensez-vous, ma Belle, il faudroit que ie changeasse de cœur pour changer de Maistresse, car i'ay faict veu d'estre tant que ie seray,

Vostre seruiteur.

AVTRE.

IL est bien aisé d'estre amãt, mais mal-aisé d'estre fidelle : chacun peut aymer, mais non pas endurer. Or la constance presuppose les peines, pour moy ie souffre beaucoup, mais trop peu pour vos merites; ie voudrois auoir mille vies, pour la consequence d'autant de morts, pour vostre seruice, toutesfois ie n'ay qu'vn tombeau, qu'vn cœur, & qu'vne ame, vne ame pour vous

vous adorer, vn cœur pour vous aymer, & vn tombeau pour enseuelir mon corps, apres s'estre enuieilly sous l'honneur de vos commandemens.

LETTRE AMOVREVSE D'VN AMANT A SA Maistresse, offensée iniustement contre luy.

IE ne sçay, si ie me dois plaindre de vostre premiere cognoissance, puis qu'elle me reduit maintenāt à ceste extremité, de regretter ma vie passée, & souhaitter ma mort; il est vray, le bien que i'ay receu de vous ne se peut compendre, mais aussi le mal que vous me voulez faire souffrir ne se peut endurer. De sorte que si vous auez resolu de me hayr à l'esgal de ce que vous m'auez aymé, il faut que ie change de cœur, comme vous changez d'ame, & consequemment de nouuelle vie: aussi bien croy-ie qu'ennuyé de mes iours, vous auez complotté auec mon mal-heur, ma ruïne? s'il est vray, ie n'en blasme que l'arti-

fice,

fice,& non pas le dessein, puis qu'il procede de vous. Ne tardez donc point vostre vengeance ; punissez-moy bien tost, pour vous en repentir de bonne heure,afin qu'il me reste encor ce bien,apres tant de maux, de vous pouuoir pardonner vn iour, ou plustost de vous crier moy-mesme mercy, apres auoir souffert ma penitẽce. Ie ne veux point me iustifier deuant vous,encoreque ie n'aye point failly,i'ayme mieux le croire que vous cõtredire,& ainsi me punir moy-mesme, sans sçauoir pourquoy, i'ay tousiours preueu par le discours des choses du monde, que nos contentemens periroient quelque iour:mais ie n'ay iamais creu qne vous forçassiez le temps à suiure vostre inconstance,ny à receuoir la loy de vous,puis qu'il la donne à tout le monde : toutesfois ie ne m'en dois pas estonner, celles de vostre sexe n'ont rien de plus naturel que le changement, ny de plus contraire que la fermeté:viuez donc contente de mes desplaisirs, ie ne diray iamais que vous estes cruelle, ou si ie m'en plains,ce sera du seul regret de me pouuoir plaindre : car ma vie me desplaist,puis que ma mort vous agrée,

&

& ie suis tellement accoustumé à desirer vos volõtez, que ie n'ay point d'autre pouuoir sur moy-mesme que de vous obeyr. De sorte que si vous auez resolu de me perdre, ie n'auray iamais le dessein de me sauuer. Le tombeau me sera trop doux, si vostre commandemẽt m'en prescrit la iouyssance, souuenez-vous seulemẽt apres m'a-uoir puny, que ie suis innocent, & que vous m'auez plustost faict souspirer d'amour que de repentance, de vous auoir offensée: c'est combatre auec trop de raison, ce que ie ne puis euiter, vous auez desia bruslé mon cœur ; mon corps sera bien tost reduit en cendres, quoy que i'espere, ie n'attendray donc que la mort, ie receuray son offrande de vostre part, en eschange de mon sacrifice, dont le sang lauera la faute que vous auez faicte, d'auoir creu que i'ay failly. Adieu, si vous auez de l'amour pour vous, aymez ce qui en procede (ces cheres reliques) & si à cause que ie suis leur pere, vous desdaignez d'estre leur mere, ayez plus de pitié que d'amour, faictes par grace, ce que vous feriez par deuoir, si vous m'estiez fidelle.

LETTRE

LETTRE A VNE DAMOISELLE SVR SON inconſtance.

PVis que vos ſermens vous ont renduë parjure, & vos promeſſes infidelle, ie vous rends voſtre foy, encore que vous n'en ayez que faire, puis qu'elle ne vous ſert qu'à deceuoir ceux qui ſe fient à vous, I'auois touſiours preueu vos humeurs volages, qui croiſſent & decroiſſent ſelon le temps, mais autant amoureux que fidelle, ie ne pouuois euiter ce mal neceſſaire à mon bien, car puis que vous deuiez vn iour changer, il vaux mieux que ce ſoit trop toſt que trop tard, pour s'exempter de repentance. Ie ne ſçay pourtant comment ie me pourray empeſcher de vous aymer, car mon cœur eſt tellement accouſtumé de ſouſpirer pour vous, qu'il m'eſt impoſſible de luy faire oublier cet exercice, ſeul il reſte contre moy-meſme, tellement que pour le refroidir, il faut que ie luy

luy represente vos glaces, autrement il me brusleroit de ses feux. Adieu, ma main se lasse d'escrire, mon cœur de vous aymer, mon ame de vous adorer, ma langue de vous loüer, & moy enfin de vous seruir, n'estant plus vostre fidelle.

LETTRE D'VN AMANT DESESPERÉ DES BONNES graces de sa Maistresse iniustement offensée contre luy.

MADAMOISELLE,

Que vous sert il de me faire ressentir vos espines, puis que i'ay cueilly vostre fleur? pourquoy deshonorez-vous de parole celuy qui a vostre honneur en effect, & blasmez sans cause celuy qui ne vous peut louër qu'iniustement? moderez vostre rigueur, puis qu'elle vous offense plustost qu'elle ne me blesse: ie vous ay mille & mille fois protesté que ie n'auois point failly selon vostre opinion, ce que m'a esté inutile l'ayant creu autrement.

Il me suffit pour ma satisfaction que i'en sçache la verité,& que ie me sois essayé en toutes les façons du monde à la vous faire cognoistre,mais inutilement. Adieu donc, Belle, mais trop cruelle,si vous me laissez triomphant du plus digne subject du monde, ie vous laisse vaincuë du plus fidel Amant.



LETTRE.

PVis que i'ayme tout ce qui est en vous, ie cheris aussi tout ce qui en procede, bien que ce ne soit que des rigueurs & des cruautez:ie m'estõne toutesfois, qu'estant si belle vous soyez si cruelle:cognoissez mon mal,& vous cognoistrez vostre rigueur trop extreme pour vn excez d'amour,mais quoy,vous ne sçauriez estre autre que vous-mesmes : non plus que moy, celuy que ie suis,qui est

Vostre fidelle seruiteur.

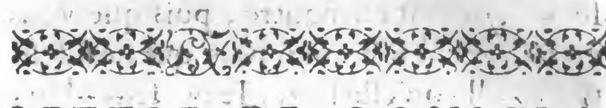
LETTRE POVR VNE DAME QVI SEROIT prisonniere du commandement de son Prince, amoureux d'elle.

MONSEIGNEVR,

L'innocent ne doit iamais apprehender les supplices, & quoy que sa nature le porte à ce sentiment, il doit corriger ce defaut du corps par la perfection de son ame, faisant paroistre sa vertu au rencontre de ce mal-heur. Ie n'ay point sillé mes paupieres à l'aspect de mon infortune. Car i'ay tousiours creu que mon cœur seroit honoré de son ressentiment, comme iniuste: & semble que la verité vueille emprunter l'vsage du discours pour le dire elle mesme, & la raison quoy que puissante, vne nouuelle force pour le persuader à tout le monde : mais pourquoy persuader? personne n'en doute, MONSEIGNEVR, que vous seul : & sur ceste doute, vous auez commandé de me prẽdre, peut-estre est-ce en reuanche de l'honneur que i'ay

eu autrefois de vous auoir pris : au moins ie me ſouuiens, qu'en vous prenant ie vous donnay mon cœur pour priſon : de demander maintenant le voſtre en reuanche, mes defauts m'en defendent le deſir, & mon mal-heur m'en oſte l'eſperance. Que deuiendray-ie donc ? ce qu'il vous plaira pour mon contentemeut, car ie n'ay point d'autre regret que celuy de n'auoir eſté pluſtoſt en priſon que vous en euſſiez eu la pensée, pour euiter le plaiſir que vous auez eu, ſans doute, de commander qu'on me miſt en priſon, vous reſouuenant que i'ay eſté autrefois voſtre Geoliere. Or ie ſuis contente de mourir, pourueu que voſtre bouche Royale prenne la peine de s'ouurir, pour faire ouurir mon tombeau, en prononçant l'arreſt de ma mort, que ie croiray vtile, ſi vous la precipitez ; auſſi bien eſt-il raiſonnable, qu'eſtant née pour voſtre contentement, ie meure pour voſtre ſatisfaction ; & qu'ainſi ie vous rende le premier & dernier ſouſpir de ma vie, pour vn teſmoignage de l'amour que i'ay eu pour vous ; ſans conter le nombre ſans nombre de ceux que voſtre merite

rite me faict iecter au vent : ie dis au vent puis que vous en auez desia perdu la souuenance; oubliant pour iamais, iadis vostre amante, & vostre aymée : & ores vostre malheureuse seruante & subjecte.



LETTRE DE CONSOLATION A VNE MAISTRESSE sur la mort de son seruiteur.

MADAMOISELLE,

Ie croy que si vous auez esté des dernieres à apprendre les tristes nouuelles de la mort de vostre seruiteur, que vous serez des premieres, & voire mesme l'vnique qui en celebrerez dans vostre ame, par vostre tristesse, plus long-temps que tous ses amys ensemble, le funeste souuenir : ce n'est point que la raison de son merite vous y oblige, parce que ie sçay tres-bien que toute sorte de merite perd son estime en vostre presence, estant parfaicte comme vous estes, ny mesme la pitié, quoy qu'elle vous soit naturelle, auec toutes les

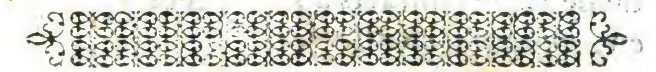
autres vertus : mais seulement, & son amour & sa fidelité, comme toutes deux esgalement incomparables; encore croy-ie que tout cela ne vous y oblige pas, car bien que son amour fust extreme, elle ne pouuoit estre autre, puis que vous en estiez l'obiect : non plus que sa fidelité, quelle qu'elle fust. Ie ne sçay donc pas en verité, qui vous peut porter à pleurer son trespas, si ce n'est la bonté de vos inclinations, estant, quoy qu'on dise, aussi douce que belle, & consequemment pitoyable. De comdamner vos larmes, ie pleurerois de regret d'en auoir eu seulement la pensée, mais vous me permettrez de croire que vous resouuenant des feux, qui procedans de vos yeux, ont aydé peu à peu à consommer sa vie, vous les faictes maintenant pleurer de repentance. Or quel chastiment imposerez-vous à vostre beauté, s'il n'est rien en vous qui n'ait esté complice de mille & mille peines qu'en vous aymant il a souffertes ? il vous faudroit preparer vn naufrage dans la mer de vos larmes, si l'Amour n'auoit encore besoin de vostre vie en faueur de ses Autels,
puis

puis que vous en estes la seule idole, où tous les mortels d'ores-en-auãt presenteront en hommage les vœux de leur seruitude. Et moy particulierement ayant succedé au merite de l'amour & de la fidelité de vostre deffunct seruiteur, ie ne vous veux point donner les asseurances de parole, en ceste sorte d'entreprises les effects sont tousiours mes cautions. Essuyez donc vos larmes, arrestez vos souspirs, ie vous somme à ce deuoir, de la part de la raison, sçachant que ses commandemens vous sont inuiolables. Adieu, lors que i'ay mis la main à la plume, i'auois faict dessein de vous consoler, mais me ramenteuant à coup la force de vostre iugement au rencontre de toute sorte d'accidens, i'ay chãgé de dessein; pour vous asseurer de l'amour & de la fidellté que ie vous ay vouée, en qualité de seruiteur tres-humble.

LETTRE D'VN SERVITEVR, QVI ESCRIT à sa Maistresse par son commandement.

IL faut que ie vous confesse que i'auois resolu de ne vous escrire point, tant que i'aurois le moyen de vous parler, & i'en tirois la raison de vostre merite : car estant doüée d'vn esprit le plus beau qui anima iamais corps, i'apprehendois vostre censure, ne vous pouuant faire voir de mes lettres, qu'en vous faisant voir mes deffauts. Mais pourtant, ma Belle, vostre commandement a passé par dessus toutes ces apprehensions, puis que i'ay consideré que i'auois faict vœu de vous estre obeyssant, & non pas de ne vous escrire point, & qu'ainsi i'estois plus obligé à contester vostre humeur, qu'à suiure mon dessein. Voicy donc vne de mes lettres, ou plustost vn subiect à practiquer ce que naturelle-ment

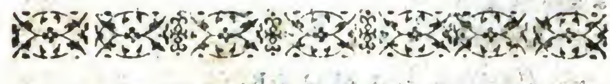
ment vous ſçauez pour corriger les deffauts d'autruy. Ne liſez donc point ie vous ſupplie, que la plume à la main, ſi vous voulez eſtre en la plus belle action, en laquelle la raiſon vous puiſſe voir, parce que voſtre vertu de charité me doit ceſte correction, ie l'eſpere, non ſeulement d'elle, mais encore de la cognoiſſance que ie ſçay que vous auez du ſeruice & de l'affection que ie vous ay voüée en qualité de voſtre eſclaue.



AVTRE LETTRE D'AMOVR.

SI vous ne me commandez, ma Belle, de ne vous eſcrire point, comme il vous a pleu me commander le contraire, ie vous importuneray à toute heure de mes lettres : mais pour vous prier de m'eſtre plus douce ou plus cruelle encore, ſi plus ſe peut, afin que ie ſuccombe ſous le faix des peines que ie ſouffre en vous aymant. Ie vous iure que ie regretteray

point ma mort, si vostre rigueur la cause, puis que i'ay faict serment d'adorer tout ce qui procede de vous. Disposez donc à vostre gré de ma vie, ie vous promets de signer de mon sang tous les arrests que vous prononcerez contre elle sans les lire mesme, tant ie me suis resigné à vostre volonté, qui sera tousiours mon obeyssance sans exception. Ie baise mille & mille fois, auec vostre permission, vos belles mains, qui m'ont garotté ; & si c'est trop de hardiesse, ie me sousmets à vostre cẽsure pour en receuoir le chastiment.



AVTRE LETTRE.

EN effect, ma belle, i'ay quelque subject de me plaindre de vostre rigueur, prenant plaisir comme vous faictes à me tourmenter nuict & iour, sans auoir commis autre offense que celle de vous aymer: & en celle vous estes complice de mon erreur, parce que l'object de vostre beauté assubiectit tellement les puissances de mes affe

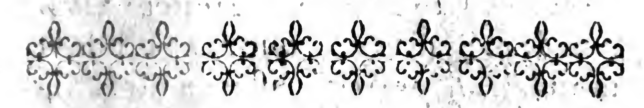
affections, que quelque resistance qu'on luy sceust faire, on ne peut que retarder, & non euiter sa desfaicte. Il me semble donc que vous estes iniuste de me faire souffrir pour vne faute que vous m'obligez à commettre. Ie dis qu'il me semble, d'autant que vous croyant parfaicte, & vous adorāt comme telle, le iugement que ie feroy de vos defauts, seroit vn arrest d'authorité des miens. Ne laissez pas pourtāt, s'ils vous plaist, de destruire tous ces tesmoins d'apparence, qui vous veulent conuaincre de cruauté, mon amour vous en prie, le seruice que ie vous ay voüé, vous le persuade, & toutes mes inclinations ensemble, que ie nourris, & que i'esleue pour vostre respect, vous en conjurent.

AVTRE.

MOn ame est ceste Clytie, ma Belle, qui a tousiours le visage tourné vers vostre belle face, comme son vnique Soleil. Ie veux dire que ce que ie vous suis, m'oblige à n'auoir iamais d'autres

tres mouuemens que ceux que vos sentimens me donneront. Et quelque passion qui vous anime, soit de ioye, cõme maintenant de tristesse, ie me laisseray emporter à l'effort de sa violence. Ie suis donc maintenant triste, ma Belle, parce que vous l'estes : & quoy que ie n'aye iamais veu ny cogneu le subiect de vostre affliction, si en regretteray ie la perte, voyant que vous en souspirez. Et ce qui me console en toutes les actions dont vous estes l'exemple, c'est que quoy que ie face pour vous imiter, ie ne puis iamais mal faire, puis que comme parfaicte vous ne pouuez iamais faillir. Pleurez donc, ou riez, ma Belle, ie suis en tout temps disposé à l'vn & à l'autre, vostre plaisir sera mon contentement, vostre tristesse mõ ennuy, vostre mal-heur, mon infortune ; & enfin vostre mort, mon trespas ; & s'il se peut encore, vostre sepulture, mon tombeau : car ie suis tellement vostre, que ie ne sçaurois seulement permettre que le temps d'vn clin d'œil priuast mon esprit de vostre pensée, si fort elle m'est chere. Ie vous souhaitte le bon soir ne pouuant vous le donner.

AVTRE.



AVTRE LETTRE.

EN fin ceste belle main, la Geoliere de ma liberté, ceste main miraculeuse, dont les merueilles sont les ouurages, ceste main qu'on ne peut admirer sans deuenir aueugle d'amour, mais d'vn amour passionné, mais d'vne passion tout à faict extreme. Ceste main de laquelle, & l'art & la Nature se seruent par necessité pour faire tout ce qu'ils font de beau, a pris la peine de m'escrire, & m'escrire encore que mon seruice vous estoit aggreable: ie iure par sa perfection que i'erigeray vn temple de recognoissance à la gloire de ceste faueur, où sans cesse ie sacrifieray des regrets? de n'y pouuoir satisfaire, non pas dignement, car il est impossible, mais à l'esgal de ce que ie puis: i'en reitere le serment, pour le rendre plus inuiolable, & parce que toutes ces protestations procedent de mon deuoir, estant iuste de faire d'auantage, si plus on pouuoit, en action de

de graces d'vn tel bien. Ie reïtere encor tout de mesme le vœu que i'ay faict de viure fidelle, & mourir constant vostre seruiteur. Voila le plus de mon pouuoir, & le moins de ce que ie vous dois. Parfaicte, agreez ce defaut, puis que vous en estes la cause, considerant que tout ce qui est de prix & d'estime, perd sa valeur alors qu'il vous est offert, s'il ne porte sur le visage l'adueu de son indignité. Adieu, ma Belle, ie crains de faire arrester trop long-temps vos beaux yeux sur ce papier, & de priuer vostre esprit de l'entretien de quelque belle pensée.

AVTRE.

IL faut que ie vous die, ma Belle, le regret du transport de ioye, où le rauissement de vos charmes ont esleué mon ame; ce sont des sentimens de plaisir qu'on ne peut exprimer par la parole, ny assez reuerer par le silence, veu que l'imagination mesme ne sçauroit conceuoir tant seulement

mesme la moindre partie de leur douceur. Ce fut hier au soir, où ie vous admiray, en ceste assemblée que vous estiés, mais si Belle, que si la perfection vous eust cõtemplée auec mes yeux : ou la raison auec les siens, la derniere eust obligée l'autre à croire que vous estiez sa sœur. Et quoy que de sa nature elle ne puisse point souffrir de comparaison qu'auec elle mesme, si est-elle forcée de se seruir du miroir de vostre face, pour voir la sienne, puis que ses traicts sont vos attraicts, & vos appas ses charmes: Ie ne vous flatte point, ma Belle, bien que ie suis passionné d'amour, si suis-ie exempt de toute sorte de passion en mes paroles. Car ie ne vous dis pas seulement ce que ie pense, & ce que ie croy, mais encore ce que ie ressens. De sorte qu'outre le tesmoignage de mes pensées, de ma croyance, ie vous dõne encores ceux de mes sentimens, qui sont hors de toute reproche. Mais pourquoy prẽds-ie le plaisir à vous desplaire, en vous loüant? ne sçay-ie pas bien que vous haysséz les loüanges autant que les vices, parce que l'humilité, maistresse de vos autres vertus, ne vous

vous permet pas d'entrer en la cognoiſſance de vous-meſme, crainte que les traicts de vos beautez ne vous bleſſent à mort, comme iadis vn autre Narciſſe, & qu'idolatre de vous-meſme, & vous ne ſoyez tout enſemble, & l'autel, & le ſacrifice? Que dis-ie? voſtre iugement, que tous les meilleurs de ce ſiecle eſtiment eſtre ſans pareil, vous empeſchera d'entrer dans le labyrinthe de l'amour de vous-meſme: & quand bien il ne le feroit pas, il a en ſon pouuoir ce filet d'Ariadne, que la Nature luy a donné pour luy en faire trouuer la ſortie. Trefues de ces veritez, pour publier celle-cy, que ie ſuis & ſeray toute ma vie le plus humble, le plus fidelle, & le plus obeyſſant de tous vos ſeruiteurs: & ie defie vos commandemens à me rendre pariure.

AVTRE.

NOn, ie ne ſçaurois plus viure ſeparé de vous, il faut neceſſairement que ie vous voye touſiours, ou que ie meure ſans

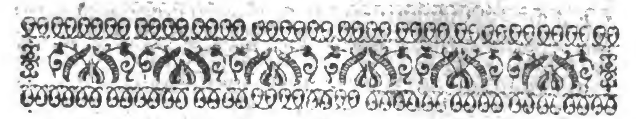
ſans ceſſe,puis que de voſtre ſeule preſence procedent tous mes contentemens,& de voſtre abſence tous mes ennuis. I'ay beau me reſoudre par deſſein à la patience, ie change de volonté à toute heure,& ne ſuis contant qu'en ce ſeul poinct de mourir voſtre ſeruiteur. Ie veux que le temps change, & rechange toutes choſes, ma fidelité donnera de l'exception aux reigles generales de ſa viciſſitude,& ie me deſplais grandement, que les effects ne ſoient mes paroles : car ie ne ſeray iamais ſatisfaict, qu'alors que par la rencontre de quelque occaſion ie pourray deſtruire le doute & le ſoupçon que ma condition mortelle vous peut donner de mon inconſtance. Ne parlez donc iamais à moy, s'il vous plaiſt, ma Belle, que pour me commander, afin que comme ie ſuis en tous temps diſposé à vous obeir,ie vous obeïſſe ſans ceſſe, trouuant de l'employ pour mes ſeruices, que ie vous offrirois encore,s'ils ne vous eſtoient acquis, comme eſtant entierement

Voſtre,

AVTRE.

NOn, ma Belle, ie ne ſuis, ny ne ſeray iamais content que aupres de vous? ie deſie hardiment tous les plaiſirs du monde vnis enſemble, de me contenter hors de voſtre preſence: car où que ie ſois eſloigné de vous, ie languis de telle ſorte, que ie m'ennuye de viure, & ſans doute ſi ie vous auois rendu autant de ſeruice, que i'en ay de deſirs, ie ne regretterois point ma mort, puis que vous en ſerez la cauſe. Tout ce que ie vous demande, c'eſt de me traiter plus doucement, ou plus ſeuerement encore que vous ne faictes, ſi plus ſe peut, afin que l'eſperance me ſoulage, ou que le deſeſpoir m'accable, la vie & la mort m'eſt indifferente, voſtre plaiſir eſt ma volonté, & pour ces nouuelles aſſeurances, ie vous fais encores des nouuelles proteſtations du vœu que i'en ay faict, & le tout en qualité, de

Voſtre eſclaue & ſubject.



AVTRE.

LEs douceurs de voſtre entretien ont tellement charmé mon ame, que ſes puiſſances qui eſtoient deſia aſſubjectiés par l'amour ſous voſtre Empire, le ſont encores par voſtre eloquence ſous ce meſme Empire. Tellement que ſi voſtre beauté m'a rauy, voſtre bien dire m'a charmé, & de la ſorte ſi ie pouuois eſtre deux fois voſtre, vous auez dequoy m'acquerir doublement. Mais il n'eſt point neceſſaire, ma Belle, car meſmes quand il me prendroit enuie de briſer les chaiſnes de ma ſeruitude, mon ame y reſiſteroit, & mon cœur s'armeroit pour la defenſe, ce qui vous doit obliger à croire que ie n'ay point de part ſur moy-meſme, que celle qui vous plaiſt m'y donner. Iugez maintenant par la conſequence, de quelle façon ie vous ſuis acquis.

AVTRE.

IE n'en puis plus, ma Belle, à peine aye eu la force de prendre la plume pour vous escrire ces mots, qui sont autant de iustes plaintes des tourmens que vostre rigueur me faict souffrir. I'ay la fiévre continuë depuis huict iours, mais son mal, quoy que cuisant, m'est insensible : celuy seul que vous me causez, m'est insupportable, tellement que l'vn tyrannise mon corps, & l'autre mon ame, & si pas vn d'eux encores ne me faict mourir, d'où procede vn troisiesme mal, beaucoup plus cuisant que les autres deux : car ma vie me desplaist depuis que ie sçay que vos rigueurs la veulent destruire : continuez, ma Belle, ie souspireray plustost apres ma mort, qu'apres vostre pitié, sans toutesfois vous accuser de mon trespas, bien que vous le causiez. Ie me souuiens du vœu que i'ay faict, de cherir, en vous adorant,

rant, tout ce qui procedera de vous, & ie le confirme encor pour le rendre plus inuiolable, auec ceste protestation d'embrasser auec le mesme cœur que ie vous ayme, & auec la mesme ame que ie vous adore, vos volontez pour les changer dés l'instant en effects par mõ obeyssance; que ie vous iure encore estre la plus parfaicte, que iamais commandement ait rencontré: Adieu, il faut necessairement qu'apres auoir contenté ma main en vous escriuant, ie contente mes yeux en leur permettant de pleurer, comme aussi à mon cœur de souspirer. Voila à quoy ie m'exerce, ma Belle, pour satisfaire à vostre rigueur, puis qu'elle ne se peut repaistre d'autre aliment que de celuy de mes souspirs, & de mes larmes. Ie ne sçay point si l'accez de ma fievre continuë me quittera : mais au moins sçay-ie bien que celuy de ma fievre d'amour ne m'abandonnera point iusques au tombeau.

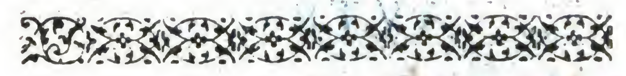
AVTRE.

IE vous le disois bien, ma Belle, que vos appas & vos charmes estoient dangereux au rencontre d'vne ame libre comme la miene. Ie l'ay preueu deslors que ie vous ay veuë, ou plustost admirée, sãs iamais l'auoir peu euiter; que feray-ie donc maintenant? il faut que ie me resolue de viure à vostre gré; puis que ie suis à vous. Ouurez-moy donc s'il vous plaist, vostre cœur, afin que le mien viue selon vos loix. Faictes-moy sçauoir vos volontez, & ie vous feray cognoistre mon obeyssance, en la qualité qu'auec toute humilité ie prends de vostre seruiteur.

AVTRE.

IE ne l'eusse iamais dict, ma Belle, que vous m'eussiez blessé de loin, aussi bien que de prés, la seule experience me l'a faict croire:

croire que feray-ie donc? tant plus ie vous fuis, crainte de vos blessures, & d'autant plus me sens-ie blessé, Prenez pitié de moy, ma Belle, & contentez-vous de ma seruitude, puis que vos merites vous asseurent; qu'elle sera eternelle : ma vie ne demande point d'autre aliment que celuy de vos bonnes graces, & s'il est indigne de moy, donnez le par faueur, ou par pitié: de quelque façon que ce soit, ie vous en remercieray sans cesse auec les paroles de benedictions, & de loüanges.



AVTRE.

IL est necessaire, ma Belle, que ie m'esloigne de vous, pour quelque temps: mais il est plus important encore de vous contenter en cela, comme en toute autre chose. Faictes-moy donc sçauoir vostre volonté, car ie ne partiray iamais, que vostre commandement ne me donne congé, ie vous le jure, auec ce regret toutesfois de vous faire des sermens pour si

peu de chose. Car le vœu de ma fidelité comprend en soy toutes les asseurances que ie vous pourrois donner d'ores-en-auant, de n'entreprendre iamais rien que ce qu'il vous plaira, puis que tout mon interest gist à vous obeïr, en la qualité que courtoisement vous permetez que ie porte de

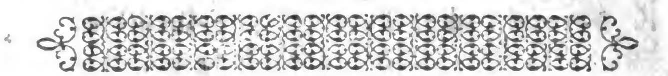
Vostre seruiteur.

AVTRE.

VOus apprehendez, ma Belle, que ie sois inconstant, & moy, ie crains que vous soyez volage: que ferons-nous donc pour destruire nostre commune doute? le seul remede que i'y trouue, c'est faire tous deux à l'enuy l'vn de l'autre, à qui s'entre-donnera plus des asseurances sans reproche, d'vne fidelité eternelle, & d'vn amour reciproque de mesme nature. Celles que ie vous puis offrir dependent de vos commandemens, car quelque chose qu'ils me demandent pour preuue de mon amour

&

& de ma constance, i'obligeray mon obeissance à le leur accorder. Pour vous, faictes ce qu'il vous plaira, la Raison sera tousiours nostre Iuge. Adieu ie vous baise les mains, de regret de ne pouuoir pas baiser vostre belle bouche.



AVTRE.

PArdonnez à ma ialousie, ma Belle puis qu'elle procede de mon amour. Il m'est impossible d'auoir de compagnie en mes entreprinses, car comme il faudroit que ie changeasse de cœur pour changer de Maistresse, de mesme il faudroit que ie changeasse de courage pour souffrir de Riual en mes amours. Ne vous offensez point, s'il vous plaist, ma Belle, ie sçay bien que vous meritez d'estre seruie d'vn nombre sans nombre de Caualiers, mais la croyance que i'ay que pas vn de tous ensemble ne vous sçauroit seruir si fidellement que moy, me faict resoudre à ne permettre point que les offrandes de leurs

seruices profanent vos Autels. Conside-rez ces raisons, puis qu'elles procedent de l'interest de vostre gloire, & tenez pour asseuré, que comme vous estes l'vnique en beauté, ie le suis aussi en amour, & en fidelité. Et quoy que le temps change toutes choses, ie veux que durant le cours de sa vicissitude, il vous donne des asseu-rances du dessein que i'ay faict de ne chan-ger iamais. La jalousie est fille legitime de l'Amour. Si la cause donc vous de-plaist, i'en destruiray pour vostre con-tentement les effects, en me destruisant moy mesme. Adieu, ie vous souhaitte le bon iour, parce que ie ne vous le puis pas donner.



AVTRE.

POurquoy ne voulez-vous pas, ma Bel-le, que ie vous escriue? est-ce parce que mes lettres sont autant de plaintes; donnez cesse à vostre rigueur, & i'en donneray à mes cris: mais me tourmenter sans cesse; &

& me defendre d'en faire resonner les souspirs à vos oreilles ; c'est vne nouuelle rigueur, plus cruelle que vostre rigueur ordinaire. Retractez donc vostre Arrest, puis que la raison le veut, autrement vous serez iniuste ; & quelle apparence de joindre ce vice à vos vertus ? ne vous suffit-il pas d'estre impitoyable ? vous me direz que c'est aussi vne iniustice ; ouy, mais elle est pardonnable à vostre beauté: mais celle de me defendre de me plaindre, c'est vn vouloir à plaisir contre la raison, puis qu'il n'est rien de plus juste ny de plus raisonnable. Defendez-moy dōc, s'il vous plaist, d'obeyr à vos defenses, & commandez-moy de violer ce commandement que vous m'auez faict de ne vous escrire plus, ie vous en conjure par vostre rigueur, qui vous est si chere & si recommandable. Adieu, ie vous promets que celle-cy sera la derniere, si par la premiere des vostres vous ne me promettez de ne m'estre plus cruelle.

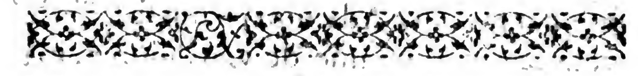
AVTRE.

AVTRE.

VOus voulez que ie ne vous ayme point, ma Belle, auec ceste raison pour m'y obliger, que i'ay faict vœu de vous obeïr sans exception, en toutes choses : ie vous le confesse, mais toutes les raisons du monde ne me sçauroient obliger à faire l'impossible. Alors que ie vous iuray de vouloir tout ce que vous sçauriez desirer, i'ay tousiours creu que vous ne voudriez point que ce qui seroit faisable. Or pour ne vous aymer point, il faudroit m'arracher le cœur du sein, encor croy-ie que hors de mon corps il souspireroit, s'il vous voyoit, tant il vous ayme. Commandez-moy donc plustost de mourir ; & ie vous obeïray : mais ne croyez pas pourtant que mon amour meure auec ma vie, car le feu des affections que ie vous ay voüées couuera eternellement sous mes cendres. Ie ne puis pas aussi croire que ce soit tout à bon que vous me commandez

de

de ne vous aymer point, si ce n'est auec ce dessein de prendre ma desobeïssance pour vne obeissance parfaicte, & esprouuer par la resistance que ie fais à vos volontez, la sincerité de celle que ie conserue, & pour vostre seruice, & pour vostre amour que ie rendray eternelle, s'il est quelque chose d'eternel dans le monde.



AVTRE.

PVis que vos sermens vous ont rendué parjure, & vos promesses infidelle, ie vous rends vostre foy, encore que vous n'en auez que faire, puis qu'elle ne vous sert qu'à deceuoir ceux qui se fient de vous : i'auois tousiours preueu vos humeurs volages, qui croissent & decroissent selon le temps : mais autant amoureux que fidelle, ie ne pouuois euiter ce mal necessaire à mon bien : car puis que vous deuiez vn iour changer, il vaut mieux que ce soit trop tost que trop tard, pour s'exempter de repentance. Ie ne sçay pourtant, comment

mét ie me pourray empescher de vous aymer: car mon cœur est tellemét accoustumé de souspirer pour vous, qu'il m'est impossible de luy faire oublier cet exercice, plus ie l'efforce, plus il contrarie; seul il resiste contre moy-mesme, tellement que pour le rafroidir, il faut que ie luy represente vos glaces, autrement ie me bruslerois par ses feux. Adieu, ma main se lasse de vous escrire, mon ame de vous adorer, ma langue de vous loüer, & moy enfin de vous seruir, n'estant plus vostre fidelle.

AVTRE.

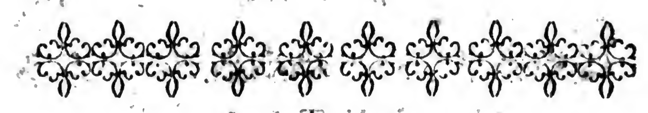
IE n'ose parler, ma Belle, & si ie ne puis me taire, car si l'amour est aueugle, il n'est pas muët: puis qu'il est permis de vous aymer il est bien permis de le dire. Ie vous ayme donc, auec toute sorte de passion, si ce bien vous est vn mal, & si ma passion vous offense, ce papier blanc rougira de ma honte, puis qu'il porte escrit sur sa face mon nom, qui est le plus affectionné de tous vos seruiteurs.

AVTRE.

AVTRE.

QVels remerciemẽs, & quelles actions de graces vous rendray-ie en recognoissance de la faueur dont il vous a pleu m'honorer ? Plus ie pense à ce bien faict, & plus me trouue-ie impuissant pour paruenir à la moindre satisfaction. Receuez donc, s'il vous plaist, le defaut de mes discours, & celuy de mon pouuoir, pour recognoissance ; auec ceste confession, que ie vous en suis si redeuable, que quand mesme dés à ceste heure ie commencerois à vous seruir vtilement, & que mes seruices seroient eternels, ils ne seroient pourtant iamais proportionnez à vos courtoisies, dont le souuenir a desia tellement estably son sejour en ma memoire, qu'il ne mourra qu'auec moy ? vous asseurant que ie feray profession de me faire remarquer en tous les lieux du monde, le plus obligé de tous vos seruiteurs, & le plus indigne, puis que par vn excez de faueur, i'en porte la qualité.

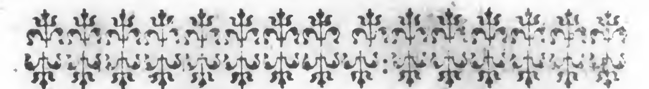
AVTRE.



AVTRE.

VOus apprehendez, ma Belle, que ie ne vous ayme point, & vous me faictes ressentir les effects de ceste apprehension, en ne faisant pas cas de moy. Vous auez en cela preueu ma plainte: pour affoiblir sa raison, car iugeant que vous estiez coulpable de ce dont vous m'accusez, vous m'auez voulu demander ce que vous me deuez. Accordons nous, ma Belle, rendez-moy le reciproque des affections que ie vous ay vouées. Et parce que mes merites ne vont point au pair auec les vostres, aymez-moy donc, s'ils vous plaist, autant qu'il se doit. Ie suis asseuré au moins, que si on doit recompenser l'amour par l'amour, quelque affection que vous ayez pour moy, vous me deurez tousiours du reste. Donnez donc cesse à vos apprehensions; car ie suis plus à vous qu'à moy-mesme.

AVTRE.



AVTRE.

NOn, ie n'eusse iamais creu, ma Belle, qu'apres tant & tant de sermens qui engageoient vostre cœur à mon amour, sur la caution de vostre foy, vous eussiez esté parjure, en changeant d'amant ; au moins si vous preniez la peine de me dire le mal, que i'ay commis, m'accordant ceste grace, auec les plus coulpables, i'en souffrirois plus constammenr la douleur; mais me priuer tout à coup de l'houneur de vos bonnes graces, sans m'en vouloir dire le suject, c'est adjouster au desplaisir de vous perdre, vn beaucoup plus cuisant encore, ne sçachant pas pourquoy. Accordez-moy donc ceste faueur, ma Belle, en ma disgrace, de m'en declarer la cause,& ie vous promets, que quand bien elle seroit imaginée, ou absoluë,procedant de vostre humeur, ie la croyray iuste, & me plaindray plustost de mon mal-heur, que de vous. Ie vous en conjure par la cha-

ſteté, qui vous eſt ſi naturelle.& ſi recommandable. Ie ne deſire point d'autre recompenſe de mes ſeruices ; au contraire ie croiray eſtre plus que ſatisfaict de voſtre meſpris. Donnez cela, ma Belle, ou à l'amour que ie vous ay voüée, ou à la haine que vous auez conceuë contre moy, que ce ſoit ou par faueur,ou par pitié,ie ne laiſſeray pas pourtant de vous en eſtre par raiſon redeuable, ſi toutesfois l'obligation que ie vous ay,ſe peut accroiſtre, puis que ie ſuis & ſeray eternellement

Voſtre.



AVTRE.

IE m'eſtonne, ma Belle, que apres tant, & tant de teſmoignages de ma fidelité, & de mon amour, vous en doutiez encores. Ce n'eſt pas que ie me laſſe de vous en donner à toute heure. Commandez-moy ſeulement, ie vous feray voir auec eſtonnement, qui n'eſt point de difficulté

ny

ny de danger que ie ne franchisse pour vostre seruice. Pourquoy doncques douter de mon amour ? Est-ce parce que la pluspart des hommes sont volages ? ie suis homme, mais non pas de ce nombre. Outre que, quand bien il me prendroit enuie de changer, vostre beauté a assez de charmes pour me faire changer la pensée de mon changement, en celle d'vne resolution inesbranlable de vous estre eternellement fidelle. C'est aux beautez vulgaires que ces doutes & ces soupçons sont pardonnables : mais à vous, dont les chaisnes des merites assubiectissent tellement les ames, qu'elles ne peuuent rencontrer leur franchise qu'en perdant la vie, il n'est point d'apparence que vous en ayez seulement la pensée. Cognoissez-vous donc bien, ma Belle, & vous cognoistrez vostre erreur. Car comme il est impossible de vous voir sans vous aymer, de mesme est-il impossible apres vous auoir veuë, de recouurer la liberté que vos appas rauissent à ceux qui admirent la douceur : ie suis croyable, puis que ie le ressens. Reuenons à vostre plainte pour vous faire raison

Vous doutez donc encore de mon amour, & de ma fidelité ? tout ce que ie vous puis dire, c'est que ie vous donne autant de terme qu'il vous plaira, pour penser aux moyens qui vous seront les plus propres pour en demander & acquerir des preuues exemptes de reproche. Mon obeyssance vous satisfera; & ie vous en asseure de sa part.



AVTRE.

IL faut que ie vous confesse, ma Belle, que ie reçois vn grand contentement à vous aymer, mais aussi il faut que ie vous die, que ie ressens en cet amour des cuisans desplaisirs. Car si d'vn costé l'esperance de vous posseder quelque iour me satisfaict, de l'autre l'apprehension de vous perdre me tourmente. Et comme le bien de vostre iouyssance me peut arriuer, de mesme aussi le mal de vostre perte me peut faire mourir par vostre mort. Tellement, ma Belle, que ie ne me croiray iamais en re-

pos,

pos, iusques à ce que ie repose mes inquietudes sur vostre giron ; & que tous deux esclaues sous vn mesme lien, nous souspirions également, non apres nostre liberté, mais apres la durée de nostre douce seruitude. Pardon, ma Belle : si ie vous entretiens auec des discours de ma passion, c'est vn coup de mon amour, s'il vous blesse, ce ne sera qu'apres qu'il m'a blessé : mais la blesseure n'est pas mortelle, puis qu'à toute heure vous vous pouuez guerir en me guerissant. I'en attendray auec toutes les impatiences du monde la faueur, & d'ores-en-auant ie ne souspireray qu'apres l'esperance d'vn tel bien. Adieu, aymez-moy, car ie ne vous haïray iamais.



AVTRE.

VOus estes en peine de sçauoir ce que ie fais durant vostre absence : ie vous diray donc que mon cœur souspire sans cesse ; que mes yeux pleurent tousiours, & que mon ame viuement attainte des

blesseures de vostre amour, vous adore auec les pensées dans mon imagination, où vous estes naïfuement representée. Et bien que ce ne soit qu'vn portraict d'idée, si en ressens-ie les appas, & les charmes, auec la mesme douleur que si i'estois auprés de vous. Voila mon exercice, ma Belle, s'il vous est aggreable, ie le continueray, puis que ma vie & ma mort sont entre vos mains, auec ce pouuoir absolu d'en disposer à vostre gré, à quoy ie me suis resolu dés l'heure que ie me voüay à vostre seruice. Adieu, ie prends la hardiesse de baiser vos mains, de ioye de ce qu'elles m'ont si estroictement lié.

LETTRE DE DESESPOIR, D'VNE MAISTRESSE deceuë, à son Amant infidelle.

LIsez hardiment ceste lettre, comme la derniere que ma main vous escrira, c'est vne plainte de vostre infidelité, mais inutile,

inutile, puis qu'auant que ces cris resonnent à vos oreilles, celle qui l'a iustement conceuë, plus tristement dictée, & pitoyablement escrite, sera dans le tombeau. Vous m'auez donc promis vostre retour pour me le faire plustost attendre, qu'esperer. Ie ne l'attendray plus aussi, & l'espereray encore moins, crainte de me deceuoir moy-mesme, comme vous m'auez deceuë. Cet heureux iour qui me deuoit faire iouyr de vostre presence, a ramené sa nuict, & à ceste nuict ont succedé mille autres iours, ou plustost mille autres nuicts, puis que le seul Soleil de vos yeux esclaire ma miserable vie. Vous fistes bien en partant de me dire adieu, puis que ie ne vous verray plus, & faictes encores mieux de m'accoustumer par vostre long retour à souffrir vostre absence, puis qu'elle doit estre eternelle. Ne vous hastez donc pas de venir, le plustost sera trop tard pour me trouuer en vie vous auez emporté mon cœur, que voulez-vous que ie face de mon ame? si vous estiez ma moitié, ie ne puis plus viure à demy: si mon tout, ie ne suis plus rien. Or pour ne trouuer rien de

moy, vous pouuez venir à toute heure, car vous m'auez tellement esgarée dans le labyrinthe de mon iufamie, que lors que ie me cherche moy-mesme, en moy-mesme ie ne me trouue pas ; aussi ne suis-ie plus celle que i'estois, mon nom a perdu son renom par ma faute, ie m'appelle miserable, c'est le nom que vostre infidelité m'a imposée. Helas ! que vous ay-ie faict? que trop de bien ; est-ce vn excez qui me doiue causer son contraire ? mes courtoisies attirent-elles vos rigueurs, mon amour vostre cruauté, mes faueurs vos desdains, & ma constance vostre perfidie ? à quoy pouuez-vous penser durant mon absence ? si c'est à moy, c'est pour vous resoudre sans doute, à n'y penser plus, ou pour souspirer du regret d'y auoir tant pensé. Ie voudrois bien sçauoir, alors qu'on s'enqueste de moy, qu'est-ce que vous respondrez, peut-estre que vous ne m'auez iamais veuë (que n'est-il vray ?) ou que vous ne me cognoissez point, helas ! pour m'auoir trop cogneuë me mescognoistrez-vous à ceste heure ? encores que vos sermens soient parjures, ils seront veritables pour

vostre

voſtre ruïne ; vous pouuez fuyr ma preſence, mais non pas euiter le chaſtiment de voſtre faute, car qui faict le mal, eſt ſubject à la peine. Reuenez donc à moy, pour reuenir à vous, non pas pour m'apprendre à ſouſpirer, veu que mon cœur ne faict iamais d'autre exercice, ny pour donner des larmes à mes yeux, puis qu'ils font profeſſion d'en preſter à tout le monde, mais bien pour euiter le chaſtiment de voſtre crime. Quand ie penſe à vos perfides careſſes, alors que vos baiſers attiroient mon ame ſur mes levres, & que vos ſouſpirs (à la faueur du vent de leur douce haleine) le faiſoient r'entrer dans mon corps. Ie meurs de regret de n'auoir pas peû mourir en ces doux plaiſirs, puis que leur priuation maintenant me produit vn nombre ſans nombre de morts, beaucoup plus cruelles que la mort meſme. Mais quoy? il me faut reſoudre à ce que ie ne puis euiter, mon malheur eſt plus fort que vos conſtances : il faut, il faut que ie meure ; que ne ſuis-ie donc deſia, où mon deſir m'appelle, & où mon eſperance m'attend ? Le iour me deſplaiſt ; la vie m'eſt

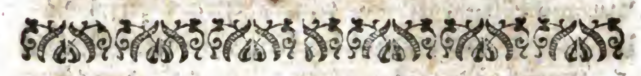
ennuyeuſe,& accablée ſous le faix de mon infortune, ie ne ſouſpire qu'apres le tombeau: car puis que ie ſuis la principale complice de mon offenſe, i'en veux prendre la vengeance contre moy-meſme, & pour peine d'auoir creu à vos volõtez, n'en auoir iamais d'autre que celle de ma perte Pour vous auoir aymé, hayr tout ce qui eſt aymable; pour vous auoir eſtimé, ne faire plus cas de moy: & enfin pour vous auoir contenté, gouſter auant ma mort tous les plus cuiſans deſplaiſirs qu'on ſçauroit reſſentir durãt la vie. Adieu, ma main ſe laſſe d'eſcrire, impatiente en l'attente du remede qui doit guerir tous mes maux; le cœur me faut, mon eſprit ſe trouble, mõ ame s'eſuanoüit, toutes ſes puiſſances affoiblies ne me preſtent point leur force que pour combatre en faueur de la mort, ce peu de vie qui me reſte, afin qu'elle triomphe de ſes deſpoüilles. C'eſt l'vnique moyen de vaincre mon malheur, que de me desfaire de la ſorte, puis que le tõbeau enſeueliſſant mõ corps, enſeuelira ma miſere, auec tous les maux qui la cauſẽt. Adieu encores; mais pour iamais; tout me defaut, par le defaut de ma vie.

AVTRE.

AVTRE LETTRE D'AMOVR.

VOus me demandez, ma Belle, des tesmoignages de l'affection que ie vous ay voüée : quels plus grands vous en puisie donner, que ceux d'auoir incessamment vostre nom à la bouche ? Ne penser iamais qu'à vous, & ne souspirer que pour vous mesme ; ne me plaire qu'à vous contenter, & auec tous les soins du monde en rechercher les occasions, & les attendre auec impatience, que sçauriez-vous desirer d'auantage ? pensez-y. Ie defie vostre bel esprit à conceuoir des moyens capables de destruire la doute que vous auez de mon affection, mais c'est à dessein de vous pouuoir contenter par la rencontre de quelque preuue digne de vous, comme en estant la cause. Commandez-moy donc hardiment tout ce qu'il vous plaira, quand ce seroit de mourir, ie iure par ma vie que ie la sacrifieray à toute heure pour vostre contentement & pour vostre seruice

seruice. Ce ne sont point des discours de compliment,ny des termes de ma passion: mais biẽ des veritez espuisées du plus profond de mon ame,& causées des sentimens que i'ay à faire beaucoup plus que ie ne dis encore, si plus se pouuoit. Ie vous laisse la liberté d'en tirer des preuues, quand il vous plaira,tandis que ie conserueray cherement la necessité que vostre merite m'a imposée de vous obeyr en qualité de vostre esclaue.



LETTRE DE CONSOLATION A VN SEIGNEVR sur la mort de sa femme.

MONSIEVR,

Ie ne sçaurois soulager vostre ennuy qu'auec des souspirs; ny consoler vostre tristesse qu'auec des larmes, puis quoi vostre mal n'a point d'autre remede que les plaintes,ny d'autre consolation que les regrets. Supportez toutesfois auec constance ce changement mortel: car vous l'estes

l'estes encore, vous ressouuenant que ceste necessité de mourir, est commune à vn chacun, & infaillible à tout le monde. Ainsi vous deuez considerer, que le Ciel vous ayant donné vn si cher bien que vostre espouse, que tant plus il estoit excessif, tant moindre deuoit estre sa durée, puis que c'est la nature des choses rares de ne frequenter pas long-temps icy bas : & que si elle estoit née pour vous, elle y deuoit aussi mourir pour elle. Or si maintenant elle vous a deuancé, c'est que comme passionnée en vostre amour, elle vous a voulu monstrer le chemin, pour le vous rendre plus doux, en suiuant ses traces. Si vos oreilles n'estoient occupées au son de vos plaintes, vous entendriez par l'imagination ces paroles qu'elle vous diroit: Cessez vos larmes, mon cher espoux, car elles sont iniustes, leur cause estant sans raison : vous souspirez ma mort, & ie plains vostre vie ; vous pleurez mon depart, & ie regrette vostre demeure : enfin vous enuiez que le Ciel me possede, & ie suis jalouse de vous voir en terre : ne vous plaignez pas de mon bien, il est si grand qu'à peine le

pouuez

pouuez vous esperer, vos ennuis sont ennemis de ma gloire : si pour les necessitez du monde, vous portez le dueil pour mon corps, portez aussi interieurement dans le sein la ioye pour mon ame, puis qu'elle est bien-heureuse. De tels discours, MONSIEVR, adouciroit-elle vostre tristesse. Essuyez donc vos larmes, pour disposer d'ores-en-auant vos yeux à la contemplation du lieu où elle demeure, & ainsi mourant tousiours d'enuie de ne mourir assez tost pour l'aller voir au Ciel, que ce soit le seul regret qui cause vos angoisses, car tant plus prolongerez-vous vos iours, & tant plus aurez-vous de chemin à faire. Ie finiray la presente, auec ceste priere de finir aussi vos regrets: toutesfois le temps le fera, puis qu'il change toutes choses, mais non pas au moins ma qualite,

Monsieur, de

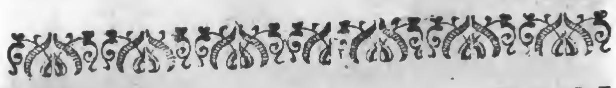
Vostre.

AVTRE.

AVTRE LETTRE D'VN PERE, QVITTANT LE monde, à ſon fils.

MOn fils, ſi le Ciel vous a oſté la mere, la terre vous rauit maintenant voſtre pere, mais auec de ſi douces armes, que ma perte vous eſt vn gain, puis qu'en vous perdant ie me ſauue. Ie quitte donc le monde, auant qu'il me delaiſſe, mais trop tard, & ie ne viuray pas aſſez pour m'en repentir, mais au moins mes volontez ſatisferont à ce defaut, & ces prieres que ie vous fais, à mon deuoir, que touſiours mes actions paſſées ſoient le meſpris de voſtre ſouuenance, que vous ne ſongiez iamais à mes erreurs, mais ſans ceſſe à ma repentance, & que vous n'imitiez pas mon peché, mais pluſtoſt que vous ſuiuiez le chemin de ma grace. Voila le bien que ie vous deſire. Or faictes qu'en la poſſedant ie ne vous ſouhaitte plus rien, afin

afin que ie ſois indigne d'vn tel fils, & vous plus digne d'vn autre pere : pere, lequel apres vous auoir mis au monde, s'en oſte luy-meſme. Il y eſt né, mais il n'y veut pas mourir: il y a eu ſon berceau, mais il n'y aura pas ſa ſepulture : vn cloiſtre bornera la clarté de ſes iours, où viuant il mourra, & où mourant il viura : mais auec de ſi douces morts, & de ſi charmantes vies, qu'il faudroit que le ſilence parlaſt pour le pouuoir dire. Adieu donc, mon cher fils, ie vous laiſſe orphelin, car ſi voſtre mere eſt dans le toubeau, voſtre pere n'eſt plus au monde.



AVTRE LETTRE D'VN SEIGNEVR QVI QVITTE le monde, à vne de ſes filles Religieuſe.

MA fille puis que toute ſorte de contentement preſuppoſe par vne loy eſſentiellement naturelle, la neceſſité de ſa fin, i'ay creu que le berçeau de ma naiſ-

ſance

ſance aboutiſſoit dãs le tombeau,& qu'ainſi, ſur le couchant de mes iours, ie deuois apprehender mes nuicts. De ſorte, que apres auoir couru toutes les extremitez de ma vie, ie me ſuis touſiours retrouué ſur le poinct de ma ruïne, tout penchant dans le tombeau; auſſi digne du treſpas; que de la mort eternelle, ſi bien que mon malheur m'a faict ſi parfaictement recognoiſtre le monde, que ie l'ay enfin meſcogneu & quitté: mais c'eſt apres que vous l'auez delaiſſé, vous volontairement, & moy auec contrainte: car trop tard de neceſſité m'y obligeoit. Ainſi vous m'auez monſtré le chemin, au lieu que ie vous deuois ſeruir d'exemple, & il ſemble que comme i'ay eſté voſtre pere, vous ayez eſté ma mere, m'ayant appris ce que ie vous deuois enſeigner. O heureux apprentiſſage! & plus heureux encores le pere qui vous a faict naiſtre en terre pour le ſeruice du Ciel, & benit ſoit le Ciel, qui par le merite de la fille a rendu le pere penitent, pere que le Soleil n'auoit iamais veu que miſerable, mais maintenant content, n'eſtant plus au monde, ny vous auſſi. Or

ſouſpirons donc nous deux enſemble nos offenſes, mon ame le demande à voſtre cœur, & mes yeux des larmes aux voſtres, afin que leur innocence me rende abſous: c'eſt trop de paroles pour ſi peu d'effect. Adieu, ie vous dis adieu pour eſtre tout a Dieu.

LETTRE D'VN SEIGNEVR QVI QVITTEROIT LE monde, eſcriuant à ſa Maiſtreſſe.

PVis que pour eſtre plus libre ie me rends eſclaue dans vne ſolitude, ie quitte le monde, mais c'eſt en vous laiſſāt, vous jadis la plus chere idée de mes penſées, mais à preſent le plus triſte object de mes plaiſirs : car ie n'ay plus d'amour pour voſtre beauté, ie n'ay que du reſpect pour vos merites, puis qu'il me ſera touſiours permis d'honorer ſecrettement, ce que publiquement la gloire meſme reuere. Viuez donc contente, & moy heureux: vous dans

dans le monde, moy dans vn Cloiſtre, & ſi reſpirant vous ſouſpirez à ma ſouuenance, que ce ne ſoit pas au moins pour me plaindre: car vos regrets vous offenſeroiẽt vous meſme, procedans d'vne cauſe iniuſte. S'il eſt neceſſaire que ie vous laiſſe, il eſt iuſte que vous le ſouffriez, & tant plus voſtre reſſentiment ſera ſenſible, & plus voſtre conſentement ſera glorieux. Contentez-vous donc d'auoir moiſſonné mes ſeruices, & moy de les auoir ſi cherement rendus au plus digne ſujet du monde; ſans vous en laiſſer autre mal que la ſouuenance, ny à moy autre bien que l'oubly. Et ne blaſmez point mon changement, puis qu'il ne procede que de conſtance: car ſi i'eſtois Amant, ie ſuis amoureux, non pas d'vne creature, mais d'vn Createur, non pas d'vn eſtre mortel, mais d'vne eſſence immortelle, non pas d'vne idole, mais d'vn Dieu, ſujet trop digne pour n'eſtre enuié, trop glorieux pour n'eſtre admiré, trop admirable pour n'eſtre deſiré, & trop dedeſirable pour n'en eſtre eſpris au ſeul obiect de ſon ombre, & dont i'embraſſe maintenant le corps dans les

douces espines de ma solitude : mais c'est trop. Adieu chere Angelique, ie vous laisse, mais tousiours pour vn miracle au monde ; ie vous quitte, mais pour vne merueille en terre. & pour vne esperance au Ciel de vous posseder vn iour, puis que vostre nom le rend naturellement successeur de vos despoüilles.



LETTRE DE CONSOLATION A VN AMY SVR la mort de sa femme.

MOn cher amy, i'ay appris les tristes nouuelles de la mort de ta femme, & tu peux iuger le desplaisir que i'en ay, par celuy que tu en souffres, puis que nostre commune amitié partage esgalement à nos cœurs, & nos biens & nos maux, comme estroictement vnis ensemble. Tellement qu'autant que tu feras durer tes plaintes, ie prolongeray mes regrets, tenant à gloire de sçauoir bien souspirer tes malheurs:

malheurs:& ainsi ne pouuant iamais trouuer de soulagement qu'en ta consolation, tu me permettras de te consoler, pour me consoler moy-mesme. Sçache donc, mon cher amy, que ie ne veux point rauir le prix de ta perte, pour en moderer le ressentiment par son mespris: au contraire, ie veux dire que pour auoir trop perdu, tu peux hardiment defier le malheur & la fortune, de te faire perdre d'auantage. Mais ce n'est pas te consoler, pardonne moy, d'autant que de l'excez de ta perte, tu peux tirer vn extreme gain, t'affligeant de ce que tu es affligé que la volonté de Dieu soit accomplie contre ton desir : car de la sorte, pleurant de ce que tu pleures, tu iustifieras ton ennuy, & en ceste iustification tu trouueras le dictame de ta playe. Tu me diras qu'vne affliction de la qualité de la tienne nous maistrise de la sorte, qu'elle ne nous permet que d'agreer nos desplaisirs pour en eterniser la durée, & qu'ainsi nous ne sommes libres qu'à souspirer nos maux ; ie le confesse, mais il faut que tu aduoües aussi que tu ne peux estre triste sans penser continuellement au sujet de ta

tristesse, qui est la mort de ta femme. Or ayant ceste mort pour raison de tes pleurs, ceste mesme raison les te doit essuyer : car ta femme est morte, parce qu'elle n'estoit pas immortelle, & si tu te plains de ce qu'elle n'a gueres vescu, ses merites rendoient sa vie de la nature des choses rares, qui n'habitent pas long-temps icy bas: elle estoit trop parfaicte pour viure autant que les autres, parce que les choses belles sont les moins durables : & tu ne peux auoir du regret de ce qu'elle n'est plus, que tu n'en ayes aussi de ce qu'elle a esté, puis que sa vie portoit en soy la consequence de sa mort. Que diras tu maintenant pour authoriser ton ennuy? que tu l'aymois grandement comme tout à faict aymable? tu peux continuer cet amour en l'augmentant, puis qu'elle est beaucoup plus haut esleuée en merite, qu'elle n'estoit pas : car changeant de demeure, elle a changé de condition, & le dernier instant de sa vie a produit le premier de son immortalité; & si tu te plains de son absence, considere que le nef de ta vie vogue sans cesse sur ceste mer du monde, pour

pour aborder aux riues de ſon port, & que tu meurs continuellement, iuſques à ce que tu ſois tout à faict mort comme elle: Le temps ourdit la trame de nos iours, mais auec tant de viſteſſe, que quelque haſte que tu ayes de le reuoir, tu n'auras le loiſir pour te preparer, & le pluſtoſt ſera trop tard, ſi tu ne commences de bonne heure. Pardonne moy, ſi ie parle ſi librement, l'affection que ie t'ay voüée m'y oblige: repreſente ces raiſons à ta raiſon, & tu te trouueras inſenſiblement conſolé. Adieu, fay que la patience ſoit le fil de ta conduite dans ce labyrinthe de detreſſe, où ton mal-heur t'a faict entrer, ſi tu en veux ſortir librement: car le remede de la conſtance eſt l'vnique & le plus ſouuerain pour ton mal.

LETTRE DE CONSOLATION A VN PERE SVR LA mort de ſon fils.

MONSIEVR,

L'affection que ie vous ay voüée

m'a faict mettre la main à la plume, pour m'affliger auec vous de vostre infortune, plustost que de vous consoler. Car veritablement, quoy que vostre mal soit frequent & ordinaire; si me trouue-ie si confus à vous donner, bien loin du remede, quelque sorte de soulagemeut, qu'au lieu de vous apporter quelque consolation, ie l'attendrois de vous. Toutesfois en vous consolant ou m'efforçant de le faire, ie me consoleray moy-mesme, puis qu'vn mesme traict d'infortune nous a rendu tous deux mal-heureux. Monsieur vostre fils est mort; sa naissance vous auoit faict preuoir cet accident? car sa vie presupposoit son trespas: mais il n'a gueres vescu; non, si vous contez par le nombre de ses iours, mais par celuy de ses glorieuses actions, il ne pouuoit viure d'auantage. Qui vit bien, vit longuement, & il vaut beaucoup mieux mourir jeune, & sage que vieux: parce que mourant de la sorte, on emporte auec soy la gloire d'auoir deuancé les saisons de la vieillesse, & possedé par aduance toutes les prerogatiues de prudence qui sont deuës à cet aage venerable,

rable. Si bien que Monsieur vostre fils ayant ioüy de tous ces aduantages en ses jeunes ans, il n'estoit pas necessaire, pour vostre satisfaction, qu'il vieillist d'auantage, puis que son merite le faisoit desia remarquer tout chenu. Son trespas pourtãt vous est insupportable, me direz-vous, priué pour iamais de sa presence. A cela ie vous respondray, que le contentement de sa vie, sans reproche, & non sans admiration, estoit trop extreme pour durer long-temps. Qu'il vous suffise que de la mesme sorte que vous l'auez faict, la nature l'a defait, sans vous rauir toutesfois la gloire de l'ouurage. De cent hommes de vostre condition, il n'en est pas peut-estre vn de vostre fortune: car vostre malheur bien consideré ne s'appellera pas de la sorte, que de ceux qui en ont receu quelque attainte; & ceux-là sont excusables à cause de leur passion. Si bon que l'arbre soit, on ne peut rien iuger de ses fruicts qu'en leur maturité, & toutesfois ceste maxime se trouue fausse, puis que du fruict de vostre arbre, auant qu'il eust attaint sa maturité, non seulement on a faict

des iugemens de ſon excellence : mais encores par le teſmoignage du gouſt, qui eſt vn teſmoin ſans reproche, on a publié ſa bonté auec admiration : dequoy donc vous pouuez-vous plaindre ? Le Ciel ne le vous pouuoit donner ſi parfaict, ſans l'obliger à vne mort precipitée, veu meſmement que la nature des choſes plus parfaictes, eſt de n'habiter pas long-temps en ces lieux, & la raiſon en eſt tres-belle. C'eſt que tout ce que ce terroir du monde produit icy bas, eſtant ſubiect à vne alteration & viciſſitude, les merueilles qui y naiſſent, ſuiuront de meſme neceſſairement le cours de ceſte decadence, ſi le Ciel, qui eſt le premier precipice, ne les en rauiſſoit de bonne heure pour conſeruer leur perfection. Comme il a faict fort à propos en vous rauiſſant Monſieur voſtre fils, pour le rauir du monde, ou pour mieux dire de ceſte terre corrompuë, qui menaçoit ſa vie de quelque alteration. Ce qui vous doit faire changer la nature de vos larmes, & vous arreſter de vous eſtre attriſté pour vn ſujet digne de reſiouyſſance. Et ſi toutes ces raiſons ne ſont pas de

de vostre goust, ne les rejectez pas pourtant, mais reseruez en l'entretien pour vne autre fois, & iusques à ce que le temps vous ait osté ceste humeur bilieuse d'ennuy, qui rend depraué vostre goust. Ie dis le temps, parce que c'est vn si bon Medecin, qu'il guerit tous les maux de vostre sorte. Et vous auez beau mespriser son remede, il operera insensiblement en vous, malgré vous, & vous guerira sans y penser, quelque resistance que vous y apportiez au contraire. Ie vous en asseure par experience. Et si vous me voulez mettre en auant qu'vn chacun a ses passions toutes differentes de celles des autres, & que les vns ayment beaucoup plus, & les autres moins, ie vous accorde bien tout cela, mais il faut tousiours venir au poinct, qui est, que nous alterant tous les iours sans cesse par vne decadence affectée inseparablement à nostre nature: tout ce qui est en nous, soit par accident, ou autrement, se change, & comme partie se laisse emporter au monument de son tout. Ie sçay bien pourtant que vous me direz ce que vous auez dict aux autres, que quand vous

vous viuriez vn siecle, vous ne feriez que mourir de regret de ne pouuoir pas mourir, vous ennuyant au monde, depuis le depart, & de vostre appuy, & de vostre consolation. Tous ces discours procedent de la passion de vostre tristesse. On en a veu d'autres flotter à la mercy de la mer de leurs larmes, & au gré du vent de leurs souspirs, sans rame de raison, ny timon de constance, & à deux doigts du naufrage: si ont-ils pourtant abordé au port ordinaire de la patience, où tous les nauires d'vne vie affligée moüillent leur anchre apres la tourmente & l'orage des infortunes & des malheurs. Esloignez-vous en autant qu'il vous plaira, opiniastrez-vous à la fuitte de cet havre, en vous en reculant, vous vous en approcherez, si le desespoir ne vous possede, ce que ie ne croiray iamais: car la Fortune ne vous a pas esleué si haut, sans qu'elle ne vous ait faict ressentir parmy ses douceurs quelque amertune: à quoy vostre courage, que pour attaquer, & pour se defendre, & particulierement de ses coups? Outre que vostre iugement vieilly dans les trauer-

ſes de ceſte vie, vous doit rēdre toute ſorte d'accidens ſupportable, par la preuoyance que vous pouuez auoir eu de leur arriuée. Trefues donc de conſolation, tout ce que i ay dict, ce n'eſt que pour vous faire ramenteuoir ce que vous en ſçauiez ſur ce ſujet, & que voſtre memoire confuſe ne vous en pouuoit pas repreſenter les eſpeces à cauſe de l'excez de voſtre ennuy. Voila mes excuſes, & voicy mes acciennes proteſtations, c'eſt que parmy le grand nombre de ceux que voſtre merite peut auoir acquis pour ſeruiteurs & amys, il n'en eſt point dans le monde de pareil en affection ny en fidelité que moy. Ie vous prie de le croire, Monſieur, & le croyant, prendre en bonne part ce deuoir que ie vous rends, non comme vne conſolation, car vous eſtes exempt de ceſte neceſſité, mais comme vn foible teſmoignage, à quel intereſt m'eſt voſtre conſideration, & de quelle ſorte ie compatis à voſtre douleur. Les amys ont cela de propre, que la fortune ne peut attaquer l'vn ſans combattre l'autre: & comme ſa victoire eſt plus grande en leur deffaicte, auſſi leur conſolation

lation eſt plus forte, ayant dequoy ſe ſoulager par leur reciproque affection l'vn l'autre. Appuyez-vous donc à demy ſur moy en voſtre foibleſſe, Monſieur, laiſſez-moy la liberté de me plaindre à mon tour, de voſtre mal-heur, mes larmes ſoulageront les voſtres, ſi vous me laiſſez iuſtement de la part de voſtre ennuy, comme eſtant au vray la moitié de vous meſme en affection, en qualité que ie porte,

Monſieur, de

Voſtre ſeruiteur.



AVTRE LETTRE DE CONSOLATION A VN Amant ſur la mort de ſa Maiſtreſſe.

MONSIEVR,

Ne vous eſtonnez pas, s'il vous plaiſt, tout à coup, de ce que i'ay mis la main

main à la plume pour vous consoler : ie sçay trop bien que la nature de vostre mal est de ne souffrir point de remede, autre que celuy que le temps luy peut donner, I'aduoüe que vostre perte, pour estre trop grande, vous oste l'apprehension de mourir d'ores en-auant en mesme dommage, & quoy que la fortune soit vostre ennemie, vous pouuez hardiment deffier & son courroux, & sa colere, à vous rendre plus mal-heureux que vous estes, ie ne veux point vous flatter en vostre douleur, car ie la croy si cuisante, que tous les maux ensemble ne peuuent exprimer que son mal, si faut-il pourtant que ie m'efforce, non pas à vous guerir : parce qu'il me seroit impossible, mais à vous soulager par le remede de la raisõ, puis qu'il est aggreable à vostre iugement. Il est trop vray, la mort vous a rauy vostre Maistresse (ou plustost vne moitié de vous mesme) qui maistrisoit l'autre absolument, & c'est vn malheur tout à faict grand : si croy-ie toutesfois celuy-là plus grand encore, de vous rendre inconsolable; & vous irritant contre vostre vie, la donner en proye à la douleur,

leur. Vos souspirs iectez au vent, souspirent leur inutilité, & vos larmes vainement espanduës en pleurent de regret, car la mort inexorable se repaist de nos ennuys, & se rit de nos plaintes, asseurée qu'on ne nous peut faire raison de sa cruauté que contre la raison, puis qu'elle mesme l'authorise par les loix de la necessité de mourir, naturellement inuiolables. Vous me direz que l'object, & de vos respects, & de vos affections estant dans le tombeau vous ne pouuez d'ores-en-auant souspirer qu'apres la sepulture, & que vostre tristesse plus forte que vostre raison, vous emporte malgré vous. Prenez garde à vostre nonchalance, & au plaisir insensible que vous auez en vos ennuys à cause de leur iniustice: il est tres-aisé cognoissant le defaut de vos armes, de vous rendre inuincible à toutes ces attaques, par vn nouueau renfort d'vne nouuelle force, que vous pouuez emprunter de la constance; car en toutes nos actions il faut tousiours considerer le but où elles tendent, pour cognoistre le merite ou le defaut. Vous pleurez & souspirez de la mort de vostre

chere

chere Maiſtreſſe, l'action en eſt loüable, pourueu qu'elle ſoit limitée; mais comme ſon excez paſſe de bien loin le but qu'elle deuoit auoir, de iuſte, elle ſe rend iniuſte, & ſon blaſme tourne à voſtre dommage, puis que comme inſtrument vous la faictes agir : qu'eſperez vous de vos continuelles plaintes ? Le Ciel ne peut pas violer ſes decrets, puis qu'ils ſont inuiolables. Ce que vous aymez vniquement eſt mort, ne vous en eſtonnez point, puis que vous meſme de voſtre naiſſance mourez ſans ceſſe & ſans interualle, ſuiuez ſon chemin, ie me doute bien que tout voſtre regret procede de ne la pouuoir pas atteindre : mais c'eſt voſtre faute, car ſi vous eſtiez bien preparé à ce voyage, vous pourriez partir à toute heure. Diſpoſez vous donc, & pour vn commencement, pleurez d'auoir tant pleuré : & ſouſpirant apres vos ſouſpirs, plaignez-vous de vos plaintes, ou pluſtoſt de leur excez. Cet heureux commencement vous permettra vne heureuſe fin, c'eſt de la part de voſtre ſeruiteur.

AVTRE LETTRE DE CONSOLATION A VN de ses amys sur la mort de son frere.

MONSIEVR,

Il me semble que ce deuoir deuãce le temps & la saison de vous estre rendu, ie veux dire, que ce foible remede de consolation que ie vous presente, ne peut estre à propos appliqué sur vostre playe, à cause de la force de son venin. Toutesfois, puis que le bien ne change iamais de nature, estant tousiours bien, ce remede, comme tel, s'il ne vous apporte point de soulagement, pour le moins ne vous apportera-il point de dõmage. Agreez-en donc l'offre que ie vous en fais de la part de ceste saincte amitié que i'ay voüée à vos merites. Monsieur vostre frere est mort: qu'en pouuez-vous dire, Monsieur, puis que chaque iour de sa vie nous menaçoit

naçoit de la nuict de son trespas ? sa condition ne vous preschoit autre chose, & si son printemps a abouty tout à coup à vn hyuer, c'est vn coup de son destin, qui pour estre ineuitable en adoucit la plainte : car vous sçauez tres bien, que la trame de nostre vie est ourdie au gré du souuerain Autheur de la vie, & que chaque sorte de vie a sa sorte de peloton, l'vn plus gros que l'autre, & rien que le temps ne les rend differens. Or qu'est-ce que le temps, dictes moy s'il vous plaist ? quelle satisfaction aurez-vous ayant atteint le dernier de tous les aages d'auoir tant vescu ? vous regretterez sans doute vos ans par la perte de leurs iours, & leurs iours par l'apprehension de la nuict du trespas, qui les doit succeder, en laquelle il faudra rendre compte, mais vn exact compte, non seulement de tous vos ans passez, mais encore, ce qui est considerable, de tous les momens des heures qui les ont faict escouler, si bien, que qui a plus vescu, se trouue plus redeuable, & moins dequoy pour payer ses debtes. Vous me direz, que la vie d'vn homme de bien, est exempte de reproche,

portant auec soy sa caution, & que de la sorte, d'autãt plus longue est sa durée, d'autant plus est grand son merite, & c'est pourquoy la vie de Monsieur vostre frere, pleine de ver[illegible], & consequemment d'admiration, est regretable, pour auoir esté precipitée dans le tombeau au milieu de sa carriere. Ie vous confesse que le printemps de son âge promettoit vn doux Esté, vne belle Autonne, & vn aggreable Hyuer: mais ne voit-on pas de plus belles fleurs d'esperance espanoüyes le matin, & flétries le soir? Nos vertus sont tousiours assiegées de vices, & de les rendre fortes à leur resistance, il est faisable; mais inuincibles, il est tres-difficile, sinon impossible. Car nostre condition a vn mal de foiblesse. qui la faict chopper souuent. Ie ne vous nie point l'apparence qu'il y auoit que Monsieur vostre frere n'emportast auec luy dans la sepulture les vertueuses inclinations qu'il auoit espousées dés le berceau, mais l'apparance ne concluant point, on n'en peut donner qu'vn tesmoignage d'indice inseparable de la doute, on en voit tous les iours d'aussi parfaicts que luy

luy, contracter vne estroicte amitié auec le vice, tout à coup, & alterant leurs premieres inclinations, s'abandonner auec excez à toute sorte d'excez, d'où sans vne grace particuliere ils ne se retirent iamais. Ce n'est pas, Monsieur que ie me vueille seruir de la consequence contre feu Monsieur vostre frere : la nature de son merite estoit trop constante pour estre subjecte à tous ces changemens : qu'il vous suffise seulement de considerer qu'il estoit possible, & par ainsi à craindre. Presupposons-en donc le mal-heureux accident. Et dictes moy la verité, si vous n'eussiez pas plus regretté sa vie que sa mort, le voyant tous les iours au trauers du crystal de vos larmes mourir d'vne mort d'infamie plus cruelle mille fois que la mort mesme. Et vous-vous plaindrez maintenant de ce que le Souuerain, que nous adorons, vous a osté toutes ces apprehensions en vous-en ostant la cause; quelle raison en vos plaintes? ne vaut-il pas mieux qu'il soit mort couronné, que s'il viuoit encore en hazard de perdre ses couronnes? Pourquoy ditiez-vous qu'on donne les

ſurnoms de Grand à Alexandre, & celuy de mal-heureux à Pompée, quoy qu'en effect ils fuſsẽt tous deux eſgalement grands, & en courage & en vaillance: c'eſt que l'vn mourut triomphant au milieu de ſa carriere, & l'autre vaincu au bout. Iugez maintenant ſi vous ne prefereriez pas la fortune de l'vn à celle de l'autre. Or Monſieur voſtre frere eſt ce grand Alexandre, puis que comme luy il eſt mort au milieu de ſa carriere, non coūronné des lauriers de ſes genereux exploicts; mais bien des palmes de ſes vertueuſes actions, & toutesfois plus heureux encore; car apres auoir, non comme luy, vaincu & ſubjugué tous les peuples de la terre, mais par vne plus grande victoire tous les vices enſemble, il ne s'eſt pas encor comme luy vainement occupé à faire foſſoyer la terre, pour rechercher vn autre monde, mais mettant luy-meſme la main à l'œuure par le loüable trauail de ſes veilles, il a, non vainement cherché vne autre terre, mais heureuſement trouué le Ciel, où il eſt à ceſte heure iouyſſant des felicitez qui nous ſont promiſes. Ie vous donne ceſte cōſola-

tion

tion comme vne ordonnance de Medecin, appliquez-la à vostre playe, si vous en desirez la guerison.

AVTRE LETTRE DE CONSOLATION A VN amy sur quelque notable perte des biens de la fortune.

MONSIEVR,

Il faut que ie vous confesse que les tristes nouuelles de vostre infortune m'ont estonné de la sorte que i'ay eu de la peine à me r'auoir de cet estonnemẽt pour en ressentir la douleur. Ie ne vous flatteray point en vostre mal, ie le tiens extreme au possible, & croy que la nature, quoy qu'abondante en toute sorte de remede, s'en treuuera defectueuse pour vostre guerison. Il est donc important voyant que ceste terre où vous auez faict vne perte, est du tout impuissante pour la reparer,

de monter plus haut, & implorer le ſecours du Ciel à voſtre ſoulagement comme l'vnique & le ſouuerain Medecin pour ceſte ſorte de maladie. Et ie vous conſeille de vous ſeruir pour eſchelle de ceſte conſideration, que tout ce qui ſubſiſte ça-bas, de quelque nature que ce ſoit, porte auec ſoy la neceſſité de ſa viciſſitude: Que le temps meſme, qui change tout, s'altere luy-meſme, & ſe deſtruit peu à peu, en deſtruiſant toutes choſes: Que les mal-heurs ſont les fruicts de la terre, auſſi bien que les chardons & les eſpines: & que les miſeres ſont nos meres nourrices, ou pluſtoſt nos maraſtres, comme eſpouſes des mauuais iours de noſtre vie, auſquels les infortunes diſpoſent ſouuerainement d'elle: Qu'en ceſte mer orageuſe du monde, il eſt impoſſible de trouuer vn port d'abry pour les tempeſtes, voire meſme à peine pour les naufrages, ſi la preuoyance ne nous ſert de timon: Que de plus, nos teſtes ne ſeruent icy-bas que de but & de blanc aux foudres du Ciel, pour y deſcocher les traicts de la vengeance de nos crimes. Et nous auons beau fuyr, & nous cacher,
il

il nous attaque quand il veut, & nous defaict quand il luy plaist, & d'en murmurer, c'est attirer apres soy ruïne sur ruïne pour nous accabler tout à faict. Nous somme nez en ce monde pour estre le ioüet de ses desirs, la trame de nos vies est en ses mains, il l'ourdit à son gré, & ses volontez comme souuerainement absoluës, obligent tellement les nostres à l'obeyssance, qu'il faut necessairement plier le col sous le ioug, & pour en adoucir la seuerité, en estimer la seruitude autant agreable que glorieuse. D'abondant, qu'estre homme & mal-heureux c'est vne consequence inseparble de nostre nature, comme paistrie & detrempée dans le fiel des miseres de ce monde. Ie veux que tous les Astres benins, tous ensemble presidẽt contre le possible, à la naissance de quelque homme, & que la communication de leur douce influẽce luy soit vn preseruatif contre le mal des infortunes, si faut-il pourtant que s'il vit, il en ressente les amertumes, & les diuers changemens & vicissitudes de sa condition, car par maxime infaillible, il faut que celuy qui est placé & col-

loqué dans la roüe de la Fortune, se tourne necessairement auec elle, & par ainsi du sommet des grandeurs, il descend quelquesfois iusques au dernier degré de la bassesse. Que rië n'est stable que ceste seule instabilité, qui est comme la fortune à la maniere inseparable de toutes choses. Que les plus mal-heureux sont ceux qui goustent le moins du fiel des infortunes, puis que selõ les maximes ordinaires du temps, vne vie de roses produit vne mort d'espines; car d'vne extremité on ne peut paruenir à vne autre sans passer par vn milieu; ie veux dire, que des delices de ce monde, on ne peut pas passer à celles du Ciel, sans espurer la corruption de nostre nature dans vn alambic de peines imposées à nos crimes. Tellement que pour conclurre toutes ces considerations, ie vous estime au vray heureux en vos infortunes, puis que de bonne heure Dieu vous espure comme l'or dans la coupelle de vos afflictions : pour vous faire passer bien tost, non des delices de ce monde, car vous en auez fort peu gousté, à celles du Ciel, mais bien des peines, & des malheurs passagers,
aux

aux felicitez eternelles. Vous ſçauez que le chemin des rõces, & d'eſpines, eſt celuy de la vertu. Pourquoy donc vous eſtonnez-vous de ce qu'eſtant vertueux comme vous eſtes, vous marchez dans des chemins raboteux, & pleins de ronces ? Tout le monde n'a pas la grace d'en auoir la volonté, & en ayant la volonté d'en rencontrer heureuſement le moyen d'exercer la vertu en la ſuiuant, iuſques à ce qu'elle nous ait couronné, non pas de ces vaines couronnes de lauriers, & de palmes qui releuent du temps, ſe fletriſſant par ſon inconſtance, mais bien des couronnes d'vne gloire, dans l'eternité limite de ſa durée. Ie le dis donc encore, ie vous eſtime heureux, d'eſtre ſi mal heureux, ſçachant que les tourmens & les peines ont eſté les esbats & les plaiſirs de noſtre Sauueur, & que toſt ou tard il faut porter ſa Croix pour entrer au Ciel, puis que c'en eſt la clef. Et ſi tant eſt que voſtre mauuais demon renouuellant la cuiſure des playes de voſtre infortune vous porte à murmurer contre le Ciel, ſommez voſtre memoire au ſouuenir de ſes foudres, & humiliãt voſtre cœur,

cœur, baiſſez la teſte pour plier le col ſous le joug de ſes loix, comme auſſi iuſtes que ſouueraines. Et pour vous payer de raiſon, & vous obliger à faire ceſſer tout à coup vos plaintes; mettez-vous à genoux deuant vn Cruxifix, puis conſiderant attentiuement auec les yeux de l'eſprit, l'inegalité de vos tourmens à ceux que noſtre Sauueur a ſoufferts, ſans doute vous n'aurez iamais enuie de vous plaindre, c'eſt le conſeil que vous donne

Voſtre bon amy & ſeruiteur.

LETTRE PARTICVLIERE DE L'AVTHEVR à Clorinde.

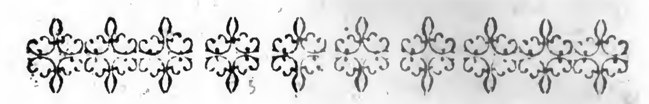
VOus dictes que vous m'aymez, belle & chaſte Clorinde, mais comment voulez-vous que ie le croye, s'il n'eſt point dans le monde deux ſujets plus ineſgaux que vous & moy ? car ſoit qu'en particulier ie conſidere vos vertus, ou en general tous vos merites, de quelque coſté que ie me

me tourne, ie vous admire si parfaicte, que le Ciel mesme ne peut aduantager vostre condition, qu'en la rendant eternellement durable. Et ie suis tellement plein de deffauts, que hors la perfection de l'amour & de l'obeyssance que ie vous ay voüée, ie n'ay rien en moy digne de vous, encore doute-ie, si ceste obeyssance & cet amour sont considerables, puis que ie suis en necessité de les vous rendre par la raison de l'obiect de vostre merite, qui anime & esmeut à son gré toutes les puissances de mon ame. Si bien que comme la Nature a donné à l'aymant vne chaisne de proprieté d'attirer à soy le fer, de mesme puis-ie dire, que non la nature, mais son Souuerain vous a dõné vne certaine chaisne d'appas, & de charmes qui ont ceste proprieté & vertu d'assubiectir les ames les plus libres. C'est pourquoy ie ne puis pas iustement esperer de recompense de mon amour, puis qu'apres vous auoir veuë, & consequemment admirée auec estonnement, il m'estoit impossible de ne vous aymer point. Or de me persuader maintenant que vous me voulez du bien, si i'ar-

gumente

gumente là dessus, ie ne puis que conclurre au contraire, parce que i'ay autant de parties hayssables, que vous en auez d'aymables & d'aymées Pardonnez-moy dōc, s'il vous plaist, belle & chaste Clorinde, de ce que ie n'adjouste point de foy à vos paroles, qui me veulent asseurer que vous m'aymez, puis que la consideration de ce que vous estes, & de ce que ie suis, m'en deffend, non seulement la croyance, mais la pensée pour n'estre coulpable d'vn excez de vanité, qui seroit excusable, s'il procedoit d'vn autre sujet; mais de vous, qu'vn chacun admire, & que tout le monde ensemble reuere; de vous, dis-ie, qui ne pouuez souffrir de comparaison qu'auec vous mesme, ce seroit vn crime qui ne meriteroit point de grace. I'en croiray pourtant ce qu'il vous plaira: mais quelque croyance que i'en aye, i'en douteray tousiours, sçachant bien que le plus seuere iugement ne me condamnera iamais sur vos plaintes, pourueu qu'auant que me condamner, il entende les raisons de ma doute, aussi iustement conceuë, que vous estes iustement parfaicte.

SILVANDRE.



RESPONCE DE CLORINDE A CESTE LETTRE precedente.

DIctes donc ce qu'il vous plaira pour n'estre point obligé de croire que ie vous ayme ; si est-il vray pourtant. Que ie sois à vostre estime la plus parfaicte du monde, & vous le plus imparfaict: tous ces discours de vanité pour moy, & d'humilité pour vous, ne m'empescheront iamais de vous vouloir du bien. Ie me cognois, & ne vous mescognois pas, d'où ie tire la raison de l'affection que ie vous porte. Argumentez maintenant tant qu'il vous plaira sur ceste verité, vous ne pouuez conclurre qu'à ce qui en est ; n'en tirez pas pourtant de consequences à mon desauantage, car la mesme puissance qui m'a commandé de prendre la plume pour vous escrire que ie vous voulois du bien, me defendroit de le vous tesmoigner chastement.

ment, ſi la moindre de vos pensées m'offenſoit, outre que quand bien elle ne le feroit pas, ie me ſuis conſeruée en ma ſeruitude ce priuilege de puiſſance, d'en rompre les chaiſnes quand il me plaira. Viuez donc auec voſtre diſcretion ordinaire, ſi vous deſirez que ie conſerue ce deſſein de vous honorer ſur toutes les perſonnes du monde, & meſme de vous aymer autant qu'il m'eſt permis par la ſeule raiſon de vos merites, qui m'obligent à porter pluſtoſt la qualité de voſtre ſeruante que celle de voſtre Maiſtreſſe.

CLORINDE.



SECONDE LETTRE A CLORINDE.

NOn, ie ne croiray iamais, belle & chaſte Clorinde, que vous me vouliez du bien, qu'alors que vous ne me cauſerez plus du mal. Tant que vous aurez de cruauté, vous n'aurez point d'amour, parce que

que ce ſont deux contraires, qui ne perſi-
ſtent pas enſemble. Caſſez donc voſtre ri-
gueur, ſi vous deſirez me faire voir voſtre
affection, ou diſpenſez moy de croire que
vous m'aymés. Car tous les teſmoignages
que vous me donnez de voſtre bien vueil-
lance, conſiſtent en paroles, & les aſſeu-
rances de voſtre cruauté en effects, telle-
ment que ſelon mes ſentimens ie ſuis obli-
gé de vous eſtimer pluſtoſt cruelle qu'a-
mante, & ie ne changeray iamais de cre-
yance ſi vous ne changez d'humeur. Voila
ce que i'ay dans l'ame; faictes-moy de meſ-
me cognoiſtre ce que vous auez dans le
cœur, & m'honorez de quelqu'vn de vos
commandemens, afin que ie ne porte pas
touſiours inutilement la qualité de voſtre
tres-humble.

SILVANDRE.

RESPONBE A CESTE
LETTRE.

SI vous ne ſouffrez point d'autre mal
que celuy que ie vous cauſeray, vous

ne ressentirez iamais de douleur : ie me plains donc de vos plaintes, & vous accuse auec raison, de ce que vous m'accusez iniustement : car quoy que la croyance que vous auez que ie vous cause du mal, soit imaginée, elle produit en moy vn mal veritable, souffrant du regret de vous faire souffrir seulement en imagination : paroles, qui procedans du plus profond de mon ame, doiuent obliger la vostre à croire que ie vous veux du bien, & que ces surnoms de cruelle & de rigoureuse que vous me donnez, sont tout à faict contraires à mes inclinations, & au vœu que i'ay faict en faueur de vostre merite, non seulement de vous honorer autant qu'il se peut, mais encor de vous aymer autant qu'il se doit, selon les loix d'vne libre discretion : si vous en doutez, vous douterez de la verité, & de mon affection que ie rendray eternelle, si vous m'honorez d'vne reciproque.

CLORINDE.

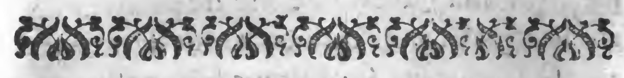
LETTRE

LETTRE TROISIESME.

SI vous desirez sçauoir l'estat de ma vie, ie vous diray, belle & chaste Clorinde, que ma vie est vne vie de pensées, & de souspirs, puis que continuellement ie pense à vous en souspirant sans cesse: car comme en ces glorieuses pensées ie me represente vos perfections, ie ne puis m'empescher de souspirer d'apprehension, de ne posseder iamais absolument l'honneur de vos bonnes graces, tellement que l'apprehension de ce mal, quoy qu'il soit encore à venir, me faict souffrir par aduance mille sortes de peines. Voila comme ie vis, ou plustost comme ie meurs, puis que ma vie agitée de l'orage de ceste crainte est vne veritable mort. I'ose esperer maintenant de vostre douceur, qui puis que vous auez voulu ouyr le recit de mes peines, vous en aurez pitié, ie vous en conjurer par le nombre sans nombre de vos vertus, ne desirant autre chose pour mon soulas

gement que la permiſſion de vous aymer en vous ſeruant toute ma vie, accompagnée de ceſte aſſeurance, qu'apres auoir cueilly les eſpines, i'en cueilliray vn iour les roſes dans le iardin de noſtre mariage.

SILVANDRE.

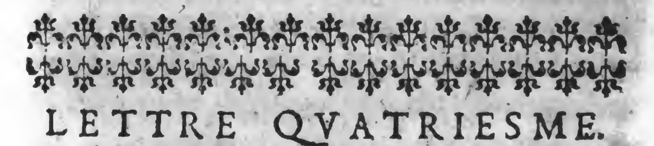


RESPONSE A CESTE LETTRE.

I'Aduoüe que vos plaintes ſont iuſtes; ſi n'y puis-ie ſatisfaire auec raiſon: car puis que voſtre mal procede de l'apprehenſion de l'aduenir, & que la diſpoſition de ce temps-là n'eſt point en mon pouuoir, mon impuiſſance me doit ſeruir d'excuſe, & à vous de remede, y adiouſtant voſtre conſtance ordinaire à ſupporter patiemment tout ce qui en arriuera, vous aſſeurant au moins, que ſi ce ſont les mal-heurs, vous n'en reſſentirez que la moitié, puis que par aduance i'engage mon cœur à la ſouffrance de l'autre. Ie vous diray pourtant pour

donner quelque relaſche à vos inquietudes, que le Ciel tant ſeulement, comme tout-puiſſant, peut altererles inclinations que i'ay à vous vouloir du bien: mais excepté ſa puiſſance, ie défie hardiment celles du temps, & de la fortune, non ſeulement à alterer tant ſoit peu ces cheres inclinatiõs, mais encores à faire en ſorte que mon eſprit s'occupe vn ſeul moment en ces pensées, tant ie me ſens reſoluë à vous eſtre eternellement fidelle, pourueu que vous me ſeruiez touſiours d'exemple.

CLORINDE.



LETTRE QVATRIESME.

IE vous enuoye l'ombre du corps que vous poſſederez, belle & chaſte Clorinde, par le preſent que ie vous fais de mon pourtraict. Prenez garde que de quelque coſté que vous le regardiez, il vous admirera, repreſentant particulierement en cela l'action de ſon original: car ne vous pou-

uant voir des yeux du corps, ie vous admire sans cesse de ceux de la pensée. Traictez plus doucement ceste figure que vous n'auez faict son object, son silence vous asseurera de sa discretion, tellement que vous luy pouuez departir les faueurs que ie n'oserois esperer, luy faisant baiser & rebaiser mille & mille fois ceste belle bouche, d'où sortent les parolles qui me sçauent si bien charmer, & luy donnant place parmy les lys & les roses de vostre beau sein qu'il ne m'est permis de toucher que de la veuë. I'auray quelque consolation, esperant que puis que vous prenez plaisir à caresser mon ombre, vous prendrez encore plus de plaisir à en caresser le corps, dont vous estes l'ame. Vous le traicterez comme il vous plaira: mais ie vous diray que le le plus doux aliment que vous luy sçauriez donner, c'est celuy de vos amoureux regards, en faueur de celuy qu'il vous represente, qui est

Vostre fidelle

SILVANDRE.



RESPONSE A CESTE LETTRE.

IE vous enuoye mon pourtraict pour present, en reuanche du vostre. Ie ne sçay point s'il vous regardera, comme le vostre me regarde, de tous costez: si vous puis-ie asseurer, que celle mesme qui vous represente, vous regarde souuentesfois, non seulement des yeux de la pensée, mais encore de ceux du cœur: le traictement que vous luy ferez, sera celuy-là mesme que ie rendray au vostre. Ie vous en fay present à dessein: car puis que vous croyez que mes yeux vous consomment peu à peu, pour vous reduire en cendres, & que de la sorte vous ne me pouuez voir qu'en souffrant mille peines, ie vous ay voulu soulager, vous faisant voir mes yeux sans feux, & ma beauté imaginaire, sans charmes, afin que vous ne soyez pas incommodé en la regardant, selon vostre opinion. Vous me direz que ce n'est que son ombre, il faut

aussi la tenir à l'ombre, crainte du chaud; puis que mes yeux vous bruslent, contentez-vous de les voir en peinture.

LETTRE CINQVIESME.

VOus voulez que ie vous escriue souuent, belle & chaste Clorinde: mais que vous escriray-ie? si c'est que vous estes parfaictemẽt belle, & esgalemẽt vertueuse, c'est vne verité cogneuë & aduoüée de tout le monde. Si que ie vous ayme autant qu'il se peut, vous n'en doutez pas, & quand cela seroit, ie voudrois vous en donner de plus fortes asseurances que celles de mes lettres. Quoy donc? ie ne puis vous escrire, si ce n'est que ie n'ay rien à vous escrire que ce que ie vous ay desia escrit, sçauoir est, que comme vous estes en merites hors d'exemple, ie suis de mesme en fidelité, & en amour hors de toute sorte de comparaison. Et quoy que le temps altere toutes choses par sa vicissitude, la constance que ie vous ay iurée, donnera

donnera de l'exception à ses reigles. Ce ne sont pas seulement des paroles, des pensées, des vœux, & des esperances, mais bien des volontez, des resolutions & des protestations, accompagnées d'vn serment irreuocable, que ie confirme encore sous la caution de la foy de vostre

SILVANDRE.



RESPONSE A CESTE LETTRE.

IE desire receuoir de vos lettres, c'est pour receuoir de vos nouuelles. Tout ce que vous me sçauriez escrire, ne me contentera iamais à l'esgal des asseurances de vostre santé, pour la conseruation de laquelle i'ay tousiours mille vœux en reserue. Ie ne desire donc point que vous m'entreteniez sur le sujet de mes loüanges, mais plustost sur celuy de vos merites, quoy qu'ils me soient assez cegneus, & si celuy-là vous desaggrée, comme l'autre

me desplaist, ne m'escriuez iamais que de nouuelles intentions, pour me donner de nouuelles asseurances que vous ne changerez iamais, car sur le fondement de vostre fidelité est bastie l'affectiō que ie vous porte, que i'appelleray bien-vueillance, puis que tout mon amour se termine à vous vouloir du bien, mais de telle sorte qu'entre tous mes sentimens, celuy de vostre consideration m'est le plus sensible; & entre toutes mes inclinations, celle que i'ay à vous honorer par dessus toutes les personnes du monde la plus chere.

CLORINDE.

LETTRE SIXIESME.

Est-il possible, belle & chaste Clorinde, que vous doutiez encore de mon affection, & qu'au moindre rapport de mes ennemis vous me soupçonniez d'infidelité? A ce que ie voy, ou plustost à ce que ie ressens, vous prenez plaisir à me blesser

de diuerse façon : car non contente des peines que ie souffre en vous aymant, vous recherchez tous les iours de nouueaux moyens pour me faire ressentir des nouuelles rigueurs : au moins en me punissant que ne me dictes vous le mal que i'ay cõmis, afin que coulpable ie preuienne vostre vengeance, en me chastiant moy-mesme ? & si innocent, dictes seulement que c'est vostre humeur, de m'affliger, ie ne m'en plaindray iamais : au contraire, au plus fort de mes douleurs i'en loüeray la cause : & m'estimeray heureux d'estre digne de vostre rigueur ; ne pouuant l'estre de vostre amour: mais sans auoir failly, me traicter comme coulpable, & sur vne preuue pleine de reproches, puis qu'elle procede de mes ennemis, m'imposer vne peine veritable, pour vn crime imaginaire, ie ne sçay qu'en croire, rigoureuse Clorinde. De me plaindre du mal que vous me faictes souffrir i'offenserois vostre iugement, puis qu'il a iugé que ie le meritois. De ne m'en plaindre pas aussi, ie ne sçaurois viure: car outre que la plainte soulage, sa iustice m'en faict esperer la guerison. Permettez

mettez moy donc, s'il vous plaist, de vous dire non pour excuse ny pour reparation, estant innocent de tout ce qu'on me sçauroit imputer, que bien loin de vous offenser en la moindre chose que ce soit, ie m'offenserois de la seule doute que ie pourrois auoir que quelqu'vn y pensast, & que la plus grande offense que i'aye iamais receuë, & que ie pourrois receuoir, est celle qu'on m'a faict de vous auoir asseuré, que i'en ay eu le dessein contre vous, puis que l'honneur de vostre interest m'est mille fois plus cher que celuy de ma vie, ne pouuant estre, si ie ne suis vostre seruiteur,

SILVANDRE.

RESPONSE A CESTE LETTRE.

SI ie doute de vostre fidelité, ce n'est pas sans raison, vos actions, plustost que vos ennemis, m'en ont donné des preuues exemptes de reproche. Tellement que

que si ie vous fais ressentir les traicts de ma rigueur, decochez par mon indignation, ce n'est qu'apres que vostre inconstance les a aiguisez & preparez pour vous en blesser. Ie ne vous dis point le mal que vous auez commis, parce que vous ne l'auez peu commettre sans le sçauoir, & l'ignorance que vous en feignez, vous rend encore plus coulpable. Au reste vous pouuez bien iuger vous-mesmes qu'ayant quelque sorte d'affection pour vous, vostre offense m'a doublement offensée, puis qu'auant que vous en imposer la peine, ie l'ay soufferte, & la souffre encore, non de regret de la vous voir souffrir, mais de ce que vous la meritez. Vous auriez donc mieux faict de confesser vostre faute, pour en obtenir la grace, que de vous plaindre du chastiment, parce qu'estant iuste, vos plaintes se plaignent plustost de ce qu'il est trop doux, que trop seuere. I'eusse desiré seulement pour ma satisfaction, que mes yeux n'eussent pas esté tesmoins de vostre offense: car quelques autres tesmoins, que i'eusse eu pour vous conuaincre, les bonnes impressions que vous m'auez données

de

de vostre fidelité, m'eussent tousiours faict conclurre à vostre innocence. Ce n'est pas pourtant que vostre repentir ne soit receuable, les souspirs de vostre cœur ont iadis tellement pleu au mien, qu'à leur souuenance il souspire encores apres eux. Vous pouuez bien iuger maintenant que ie ne desire pas vous perdre, mais vous en deuez tirer la raison de vostre merite, puis qu'il authorise tout ce que ie fais pour vous conseruer, non en qualité de Maistresse, mais plustost de seruante.

CLORINDE.

RESPONSE PAR L'AVTHEVR A CESTE responce.

LETTRE SEPTIESME.

ENcore bien que mes paroles, mes actions & mes pensées soient exemptes de reproche deuant les plus seueres iugemens; si confesse-ie auoir commis le crime

crime dont vous m'accusez, & tiens la peine que vous m'auez imposée pour iuste, afin qu'on ne vous accuse pas de ce que vous m'auez accusé aymant mieux qu'on m'estime coulpable, que vous iniuste. Outre, que puis que vous le voulez, & pour ne vous contredire point, ie me repens de m'estre dit innocent, & d'auoir faict le possible en ma iustification. Ie suis donc coulpable, ma Belle, de tout ce qu'il vous plaist; si vous diray-ie pourtant, que ie souspireray plustost d'amour, que de regret de vous auoir offensée. Mais ie ne prens pas garde, qu'en ne me voulant pas iustifier, ie me iustifie tousiours: ie desaduoüe, ma Belle Clorinde, tout ce que i'ay dict en faueur de mon innocence. Considerez moy donc comme vn criminel, prosterné à vos pieds, les larmes aux yeux, les souspirs au cœur, & ceste confession à la bouche, que i'ay failly, & que i'implore vostre grace par le merite du regret que i'ay de ceste faute. Ie vous prie de me considerer en cet estat, puis que de volonté ie m'y suis sousmis, & m'y sousmets encore, attendant l'honneur de vostre pardon.

SILVANDRE.

AVTRE LETTRE.

SI à l'eſgal de ce qu'on ayme, on endure en l'abſence du ſujet aymé, vous pouuez croire, belle & chaſte Clorinde, que ie ſouffre durant voſtre abſence tout ce qui ſe peut conceuoir de rigoureux dans les tourmens: car comme mon amour eſt tout faict extreme, ma peine l'eſt auſſi. Ie ne ſçaurois dire pourtant de quelle nature eſt mon mal, parce que le remede que ie croy le plus propre à le guerir, luy eſt le plus contraire, & l'experience du reſſentiment que i'en ay, faict que ie n'en doute point. A la douleur que ie ſouffre maintenant en voſtre ſeparatiõ, n'aduoüerez-vous pas vous-meſme qu'il n'eſt point d'autre remede que celuy de voſtre preſence qui la puiſſe ſoulager? Et pourtant ie reſſens, que ceſte meſme preſence, au lieu de me guerir, me rend beaucoup plus malade: tellement, ma Belle, que ie ne ſçay

que

que desirer pour mon soulagement : priué de vos yeux ie suis en tenebres, & deuant eux ie suis tout en feu : priué de leur clarté ; ie ne souspire qu'apres leur lumiere, & en estant esclairé, mon cœur ne souspire qu'apres leur esloignement, crainte d'estre reduit en cendres. Que feray-ie donc à mon mal, s'il n'est rien de plus contraire que son remede ? C'est en cela, ma Belle, que vous deuez croire que ie suis grandement mal-heureux, puis qu'au plus fort de mes inquietudes, il ne m'est pas permis non seulement d'esperer, mais de desirer mon repos : ce qui vous doit porter à la pitié de mes peines, considerant que leur nature est de ne pouuoir point trouuer du soulagement. Vous me direz donc dequoy ie me plains, si mon mal est sans remede, & qu'est ce que ie vous demande, si vous estes impuissante à le guerir ? Ie vous respondray, ma Belle, que ie ne me plains aussi que du regret que mes plaintes soient inutiles : & ne vous demande qu'vne seule larme de pitié, pour cent mille que i'en respans tous les iours ; & vn seul souspir, pour vn nombre sans

nombre, que ie iecte au vent à toute heure. Voila où i'en suis reduit, ma Belle : ie laisse maintenant à vostre esprit, comme tres-parfaict, le moyen de trouuer par ses pensées, celuy qui est le plus propre à mon soulagement, si tant est que vous ayez dessein de m'estre fauorable en ces disgraces, où l'amour, le malheur & la fortune ont reduit vostre fidelle,

SILVANDRE.



RESPONSE A CESTE LETTRE.

ENcores bien que vostre mal soit imaginaire, discret Siluandre, si en auray-ie quelque sorte de pitié, puis que vous le voulez ; & que pour vostre soulagement vous ne demandez point d'autre remede. Ie hasterois mon retour, si ie croyois que ma presence peust charmer vostre douleur, mais selon vostre tesmoignage, qui est exempt de reproche en vostre propre

pre cause)ma veuë l'augmente, & mon absence la nourrit. Tellement que ie ne sçay quel remede donner à vostre mal, si tous les remedes que ie croy luy estre les plus fauorables, luy sont les plus contraires. Tout ce qui me contente en tous vos desplaisirs, c'est de sçauoir que vous ne pouuez pas vous plaindre que ie les cause, puis que selon les loix d'vne chaste affection, ie me porte autant qu'il m'est possible à tous content. Et ce qui m'a obligée de quitter la ville, est la plainte continuelle que vous faisiez du mal que ma presence vous causoit. Il vous suffira donc de cognoistre que mon humeur, mon inclination & ma volonté, toutes trois ne sont portées qu'à vouloir du bien, & qu'autant que mon deuoir ne le permettra, ie rechercheray toutes sortes d'occasions & de moyens pour vous tesmoigner que ie vous estime grandement par l'estime que ie fais de vostre merite, qui m'oblige à porter la qualité de vostre seruante plustost que celle de vostre Maistresse.

Clorinde.

AVTRE LETTRE

IE ſerois trop preſomptueux, belle & chaſte Clorinde, ſi par aucun de mes ſeruices, de quelque importance qu'il peuſt eſtre, i'eſtimois vous pouuoir obliger; puis que ie vous ſuis entierement acquis par vn droict de merite, authorisé de toutes les raiſons du monde. Tellement que tous les deuoirs du reſpect & de ſeruice, que ie vous ſçaurois iamais offrir, porteront pluſtoſt le tiltre de ſatisfaction à vne partie de ce que ie vous dois, que de recompenſe. Car depuis le iour que ie me donnay à vous, ie me reſolus de viure en ceſte croyance, que le plus digne loyer que ie ſçaurois receuoir de mes ſeruices, ſeroit l'honneur que i'aurois à le vous rendre. Et comme la vertu cherchant ſon plaiſir en elle-meſme, le trouue auec ſa couronne; de meſme, cherchant mon contentement en ce deſir vertueux que i'ay de

de vous seruir, ie le trouue, & auec luy la couronne de gloire qui en procede, puis que vous en estes le sujet. Ie voudrois seulement pour vostre seul interest, que les effects eussent deuancé ces paroles, afin que vostre esprit ne fust pas inquieté du trouble que la doute luy eust pû causer. Mais en cela, belle & chaste Clorinde, ie vous prie de considerer mon impuissance, & que le temps, à l'ayde de la rencontre des occasions, peut tout pour me faire paroistre veritable. I'en attendray donc de luy auec impatience la faueur; car ie ne seray iamais content, qu'alors que par vn nombre sans nombre de seruices tous signalez; ie vous aye tesmoigné ce que ie desire le plus au monde, & auec plus de passion, qui est de pouuoir porter dignement, s'il se peut, ceste qualité, dont vostre faueur m'a honoré, de vostre tres-humble, & tres obeyssant seruiteur.

AVTRE LETTRE.

NOn, belle & chaste Clorinde, ie ne pense iamais à vous, que ie ne croye ceste maxime veritable, que dans les plus beaux corps logent les plus belles ames: car soit que ie considere en vous ce qui est le moins considerable, si est-il pourtant si plein de perfection, qu'on ne pourroit iamais se lasser de l'admirer. Iugez maintenant de ceste partie venant à son tout, si dans ce tout on n'admire pas tout ce qui est d'admirable dans le monde. Car sur vostre front on voit à descouuert les graces dans leur throsne, accompagnées de la majesté; dans vos yeux les feux, & les glaces, les douceurs, & les rigueurs, les traicts & les attraicts tout ensemble, par les vns charmant toutes les ames, & par les autres bruslant tous les cœurs; en vos ioües on y admire en tout temps les lys & les roses entremeslées ensemble, en vostre bouche

bouche le coral, en voſtre ſein la neige,& enfin en tout voſtre corps la merueille de toutes les merueilles, comme eſtant vn abregé & racourcy de tout ce qu'on a iamais veu de parfaict icy bas. Ne prenez pas, s'il vous plaiſt, ces diſcours pour des complimens moins encores pour des flateries, puis qu'en diſant tout cela, ie ne publie que ce qui vous rẽd le moins admirable, d'autant que ce ſont que les perfectiõs de voſtre corps, & que celles de voſtre ame, comme eſtant d'vne trempe toute diuine, on n'en peut parler qu'auec reſpect, à cauſe qu'elles ne peuuent ſouffrir de comparaiſon qu'auec elles-meſmes: tellement que, ſoit qu'on conſidere en vos paroles, ou vos actions, on conclurra auec moy, mais auec vne raiſon qui ſeruira à iamais d'authorité à ceſte maxime, que dans les plus beaux corps logent les plus belles ames. Ie défie les plus jaloux eſprits d'en conceuoir quelque doute, puis que vous eſtes capable de la deſtruire à leur confuſion, tant que vous reſpirerez dans le monde. Ce ſont les plus pures veritez qui ſoient iamais ſorties de mon ame, & que

le plus humble de tous vos seruiteurs publiera sans cesse par deuoir, puis qu'il n'est rien au monde de plus veritable.

AVTRE LETTRE

IL y a si long-temps que ie vis, ou plustost que ie meurs en l'attente de vous reuoir, belle & chaste Clorinde, que ie recognois par le ressentiment, qu'il n'est point de douleur esgale à celle que vostre absence me cause : & ce qui l'augmente encore, (si tant est qu'elle puisse receuoir de l'accroissement) c'est que ie ne sçay à qui m'addresser pour en estre soulagé : car quoy que vous la causiez, vous n'en estes pas absolument la cause, comme dependante des volontez de celle qui vous a mis au monde, à laquelle vostre humeur & vostre inclination inseparable de vostre deuoir, vous ont faict voüer toute sorte d'obeyssance : tellement que quand bien vostre pitié, plustost que vostre amour (car vous n'en auez point que pour en donner

donner) vous rendroit sensible à mes plaintes, vostre impuissance s'opposeroit à la volonté que vous auriez de me soulager, ce qui me faict resoudre à me plaindre du mal-heur plustost que de vous, puis que c'est luy seul qui me cause tous ces maux. Ie vous prie pourtant, si tant est que vous desiriez donner fin à mon tourment, de reuenir au plustost de vostre possible, pour esclaircir mes yeux de vostre lumiere, cõme n'en recognoissant point d'autre dans le monde. Car pour celle du Soleil, ie ne m'en sers que d'instrument pour admirer la vostre esclatante à merueilles, autrement ma douleur me fera mourir. Honorez-moy donc promptement de vostre presence, comme d'vn souuerain remede pour charmer mes ennuis. Ie vous en coniure par le peu de vie qui me reste, afin que si ie dois mourir, ce soit au moins aupres de vous, desireux en mourant de vous tesmoigner, que ie n'ay vescu que pour le seul interest de vostre seruice, & qu'entre toutes les qualitez dont la fortune me pouuoit honorer, celle que ie porte de vostre seruiteur, m'a esté tousiours

la plus chere, puis que mon ambition s'est limitée elle mesme, en la seule gloire de la meriter.

SILVANDRE.

RESPONSE A CESTE LETTRE.

IE veux croire, discret Siluandre, que si vous m'aymez passionnément, comme vous dites, vous pouuez ressentir quelque sorte de desplaisir en mon absence, mais non pas si cuisant que vous me le figurez. Les Amans ont ceste mauuaise coustume de se dire tousiours mourans, & reduicts à l'extremité, au moindre sentiment de leur passion. Ie dis mauuaise, parce que le chant de leurs plaintes est vn chant de Sirene aux oreilles de leurs Maistresses, qui les charme de la sorte le plus souuent, que pour leur estre pitoyables elles sont cruelles à elles-mesmes; car pour auoir vsé de pitié, elles rendent l'object auec

auec infamie. Ie vous croiray malade autant qu'il vous plaira ? mais n'en esperez pas autre soulagement que celuy du regret que i'ay de ne vous en pouuoir donner. Il me semble que ie vous ay ouy dire autresfois, que si vous estiez asseuré que ie vous voulusse du bien, vous seriez le plus heureux homme du monde. Or ie vous asseure, pour vostre satisfaction, que non seulement ie vous veux du bien, mais qu'encore ie vous ayme chastement, autant qu'il se peut, ou pour mieux dire, autant qu'il se doit. Asseurance que ie vous donne de la part de mon cœur, qui m'a prié, voyant que i'auois la plume à la main pour vous escrire, de vous presenter encor de sa part vn amoureux souspir pour l'offrir au vostre, en reuanche de ceux qu'il a jecté au vent, heurtant à sa porte, qui luy a enfin esté ouuerte, puis que ie suis vostre amante, vostre Maistresse, & vostre seruante tout ensemble,

CLORINDE,

RESPON

RESPONSE A CESTE LETTRE.

IE desaduoüe, ma belle Clorinde, toutes les plaintes que ie vous ay iamais faictes, & le mal du regret que i'ay de les auoir laschées m'est plus sensible, que celuy qui les a causées, quoy qu'il fust extreme. Pardonnez-moy donc de ce que ie vous ay accusée de rigueur & de cruauté, il faut que ie confesse que vous estes parfaicte en toutes choses, & que vostre vertu est d'auoir toutes les vertus, belle sans exemple, & douce sans comparaison. Tellement que les appas de vostre beauté vous seruent à rauir les cœurs, & ceux de vostre douceur à les conseruer, quoy que la nature des chaisnes de vostre merite soit de prendre, & d'enchainer, tout ce qui est digne de leur prise, & de ne lascher iamais. Ie suis trop heureux, puis que vous estes l'object de mon bon-heur, & trop

trop content de l'estre par vostre moyen: tout ce que i'apprehende, c'est que ma felicité & mon contentement, comme trop extreme, ne soient pas de durée : que dis-ie, n'est-ce pas vn bien trop extreme encore pour mon merite, que de posseder vn seul moment l'honneur de vos bonnes graces? Que le Ciel tonne, que la terre tremble, que la mer se bouleuerse, & que les elemens, ennemis iurez l'vn de l'autre, se fassent continuellement la guerre pour destruire la Nature, tout m'est indifferent: car le sejour de vostre cœur est vn abry contre les foudres, vn port d'asseurance contre les naufrages : & enfin vn lieu d'asseurance contre tous les orages du temps & de la fortune. Au reste, mon cœur a pris en si bonne part les souspirs amoureux que le vostre luy a enuoyez, que mon ame, jalouse de ceste gloire, vous offre d'autres sortes de presens en reuanche des vostres, qui sont non seulement ses puissances pour en disposer à vostre gré, mais encor ceux d'elle mesme, auec la confirmation du vœu qu'elle a faict, comme immortelle, de conseruer eternellement le souuenir de vos

vos merites, inseparable du respect qu'elle luy doit rēdre. C'est le plus fidelle de tous vos seruiteurs qui vous en asseure.

SILVANDRE.

AVTRE LETTRE.

QVe ne m'est-il permis de vous pouuoir exprimer, comme quoy ie vous ayme, belle & chaste Clorinde? Si ceste faculté m'estoit donnee, ie m'estimerois le plus heureux homme du monde: parce que vous faisant veoir à descouuert mō amour, i'aurois dequoy recognoistre en quelque façon, l'affection, de laquelle il vous plaist m'honorer, & me defendre de l'ingratitude dont ceste faueur me conuainc. Veritablemēt ie prefererois le bien de ceste grace à la possession de tous ceux de la terre; mais quoy, c'est souhaitter l'impossible, outre qu'il faut que ie tienne à honneur ce defaut, en faueur vostre perfection: car viuant vostre obligé, &

& mourant vostre redeuable, ma vie publiera que vos bien faicts estoient trop grands pour les recognoistre, & ma mort le fera croire à tout le mõde. Je ne veux donc plus penser d'ores-en-auant à la recognoissance de tant & tant d'obligatiõs, qui m'ont si estroictement engagé en vostre seruice, puis qu'aussi bien ie ne puis iamais conceuoir des pensées pour trouuer le moyen d'y paruenir. Qu'il vous suffise pour payement de tout ce que ie vous dois, que vous causez mon impuissance à vous satisfaire, parce que la nature de vos bienfaicts est de rendre defectueux de recognoissance ceux qui en sont honorez. Vous me ferez maintenant ma quittance, quand il vous plaira, conceuë en ces termes: Que puis que vos faueurs ont certaines chaisnes de charmes auec lesquelles elles lient si estroictement les ames de ceux qui les reçoiuent, que toutes leurs puissances sont sans puissances pour s'en desgager iamais par la satisfaction? vous estes contrainte pour ceste raison à me tenir quitte de tout ce que ie vous pourrois deuoir touchant vos faueurs. Ie vous demande ceste quittan-

quittance, non pour estre quitte, mais pour estre encore dauantage vostre redeuable, si plus se pouuoit en ceste qualité toutesfois de vostre fidelle seruiteur,

SILVANDRE.



AVTRE LETTRE.

QVe deuiendray-ie, belle Clorinde, affligé par tant de maux, combattu par tant d'infortunes, & accablé soubs le faix de tant & tant de peines? L'humeur de mes parens tourmente mon ame, vostre beauté brusle mon cœur, & l'vn & l'autre inquietent de sorte mon esprit, que ie ne trouue jamais de repos qu'en ceste chere pensee, que la mort donnera en fin vn souuerain remede à tous ces maux. Voilà où i'en suis reduit, belle & tousiours chaste Clorinde; ce n'est point pour vous donner de la pitié que ie vous fais le recit de mes peines: car alorsque vous n'en aurez point du tout, ce sera alors mesme que

que vous en aurez beaucoup, parce que le pis qui me sçauroit arriuer, c'est la mort, selon vostre croyance: mais selon mon desir c'est mon mieux; parce que mes ennemis me font ennuyer de viure. Que dy-ie? pardonnez-moy, ma Belle; la cuisure de ma douleur m'a faict escrire malgré moy ces paroles. Ie suis content de viure, si vous estes contente de mes seruices. Que l'humeur fascheuse de mes parens tourmente mon ame sans cesse, & que vostre beauté reduise mon cœur en cendres, ie ne m'en plaindray iamais, outre que i'ay vn remede pour me guerir de tous ces maux: car à l'vn, ie me seruiray de mon mespris pour en euiter la blesseure; & à l'autre, qui est vn mal de feu, ie me seruiray de mes larmes pour l'esteindre. Que dy-je encore, ma belle Clorinde? c'est vne passion de mes propres sentimens, qui me porte à rechercher les remedes des maux que i'endure, sans me donner le temps pour considerer, comme ie fais maintenant, que ces maux sont si glorieux, que ce me seroit, & vne honte, & vn dommage d'en vouloir estre guery, puis qu'il n'appartient qu'aux

plus nobles armes d'en estre atteintes. Ne croyez donc de ceste lettre, belle Clorindo, que ce que vous trouuerez bon à croire: car ie n'aduoüeray que ce qui vous contentera. Adieu, ie crains de vous ennuyer de sa lecture: apres que vous aurez faict le chois de tout ce qui est de meilleur, voicy ce qui est de plus veritable: c'est qu'en despit de tout le monde ensemble, ie seray toute ma vie vostre seruiteur, & hardiment ie deffie, & le mal-heur & la fortune, de m'en rauir la qualité, qu'auec les armes de la mort comme tousiours victorieuse. Je vous souhaitte le bon iour, ne vous le pouuant donner.

SILVANDRE.

LETTRE A VN AMY SVR SON SILENCE.

MONSIEVR,

Je n'eusse iamais creu que l'air de la Cour eust esté si contagieux à vostre memoi-

memoire, que de vous faire perdre le souuenir d'vne personne qui vous honore comme moy, en toute sorte de passion. Les protestations que vous me fistes du contraire auant vostre despart, inseparables de l'honneur de vostre amitié, m'en deffendoient la croyance. Mais voyant que ma precedente, qui est la cinquiesme en nombre, n'auoit encore pû retirer de vous response de ses compagnes qui l'ont deuancée, ie n'en ay plus douté. Ce n'est pas que ie m'en plaigne pour vous faire changer vostre humeur oublieuse: i'ayme mieux estre en vostre cœur qu'en vostre memoire, & quand bien mon malheur occuperoit la place de tous les deux, ce me seroit vn moyen à me rendre plus soigneux, si d'auantage ie pouuois l'estre, à rechercher les occasions pour en meriter l'honneur par mes seruices. Ne croyez pas au moins que ie vous imite en cela, biẽ que vous me puissiez seruir d'exemple en toute autre chose. Ie penseray souuent à vous, quand ce ne seroit qu'en me resouuenant que vous m'auez oublié. Ce n'est pas que ie ne continuë à

vous escrire, si vous l'auez aggreable: mais si ie vous escris, ce sera pour vous asseurer que quand bien vous ne m'escrirez iamais, ie ne vous seray pas moins acquis que ie vous suis, considerant que le temps peut changer vostre humeur, mais non pas vostre merite, tellement que ce sera tousiours à luy à qui ie tiendray ces deuoirs sous vostre adresse. Pardonnez-moy si i'entretiens vostre esprit d'vn aliment indigne de sa nourriture: ie finiray pour faire place à quelque belle pensée qui vous donnera des entretiens plus aggreables; mais ce sera apres vous auoir reiteré mille & mille fois le serment inuiolable que i'ay faict, de viure fidelle & mourir constant,

Monsieur,

Vostre.

LETTRE

LETTRE DE CONSOLATION A VN AMY, sur quelque grand accident, qui luy seroit arriué.

MONSIEVR,

Il eſt mal-aiſé de conſoler les affligez auſſi bien que les miſerables, les remedes ordinaires n'y peuuent rien, la patience les irrite d'auantage, lors que leur mal ne ſe peut guerir. Voſtre affliction doit eſtre grande, puis que ſa cauſe eſt extreme, & ſi pourtant elle receura ſon prix de vos volontez, & ſon eſtime de voſtre croyance, parce que nous ne ſommes iamais mal-heureux que par l'opinion, appellans infortune tout ce qui ne reüſſit pas à ſouhait. Les accidens ſont naturels, ils agiſſent en nous comme eſtant le ſujet de leur cauſe. Mais il faut dire auec Socrate, que la conſtance défie le temps, voulant repreſenter par ceſte verité, qu'il faut eſtre

ferme au branſle des choſes de ce monde, pour ne participer à leur decours Et encore que les loix de la viciſſitude n'ayent point d'exception, ſi eſt-ce (comme dict Diogene) que la Fortune n'a iamais faict changer de viſage à ſes actions, car la fermeté de ſes deſſeins arreſtoit ſa roüe. Lors que le mal nous arriue, il faut aller au deuant, afin que ſa force ne nous force pas à le ſouffrir. Le prudent Senecque combatit valeureuſement contre la crainte de la mort qui eſt naturelle à tout le monde, & cueillit ſa moiſſō pleine d'eſpines, ſãs ſiller la paupiere, qu'à l'obiect de ſes nuicts. L'ordinaire rencontre des eſcueils & des tempeſtes, rend expert le Matelot ſur les eaux. Ainſi les accidents mortels ayant combattu vne ame auec les armes de leur rigueur, elle reſiſte enfin à leur force, par l'accouſtumance, & l'experience à les ſupporter conſtamment. Puis que vous eſtes deſia ſi aagé en la cognoiſſance des deſtroits de ce monde, vous deuez auoir tenté diuerſes fois le danger du ſort, & le peril de la Fortune, tellement que l'extremité, où le hazard vous a reduit, n'eſt
pas

pas si extreme que vous ne deuiez esperer quelque secours de vostre premier ayde. Si Dieu vous a osté ce qu'il vous auoit presté, c'est sans doute que vous ne luy en payez pas l'interest: encore est-ce vn grand bien, qu'il vous a reserué parmy tant de maux, & vn grand gain, d'auoir euité vostre perte; il vaut beaucoup mieux que vous ayez perdu vos richesses, que si elles vous auoient faict perdre. Le sage Bias, le plus riche de tous le: hōmes, estoit luy-mesme le coffre de son thresor; pour tesmoigner que le sçauoir, & non l'or & l'argent, est la richesse de l homme. Ce qui fit represēter à ce grand Peintre la pauureté sous la figure d'vn corps d'or, vestu de vieux haillons, pour dire qu'elle ne gist qu'aux apparences & ne consiste qu'en l'opinion: car les biens de la terre ne peuuent faire vn homme riche que de nom; encore-est ce vn nom passager, puis qu'à la porte du tombeau il reprēd son premier nom de miserable, auec lequel il estoit né. Ce grand Maistre de la Nature, qui faict admirer dans le monde les merueilles de ses thresors infinis, n'a point voulu que la terre, qui est

la moindre de ses œuures, fust capable d'enrichir le plus noble : comme Tout-puissant, il s'en est reserué le pouuoir: comme Tout-bon, le dessein; & comme infiniment Grand, il n'appartient qu'à luy seul de nous departir des moyens pour releuer nostre bassesse, comme il faict : car les vertus sont ses thresors, & celuy-là seul qui les possede, disoit le diuin Platon, se peut dire riche. Ce que l'Orateur Romain vouloit sans doute aussi exprimer, alors qu'il disoit en ses Paradoxes, que celuy-là estoit riche, qui estoit content, pourueu que le contentement procedast de la vertu, dict son commentaire, puis qu'il n'en est point d'autre dans le monde que celuy-là. Ie dis d'autre qui puisse estre pris absolument pour vn contentement. C'est pourquoy, mon cher amy, il me semble que vous n'auez rien perdu, vous admirant aussi riche en vertu que iamais; le flux de la Fortune vous auoit donné des biens, que le reflux maintenant vous emporte, ce sont des coups du temps ineuitables, & des coustumes du pays, où vous estes logé. Vous sçauez bien que nos testes

seruent

seruent de but& de blanc aux traicts du mal-heur,& qu'ainsi vous estiez trop haut esleué pour n'en estre blessé des premiers; les plus hauts chesnes sont les plus batus du vent : tant plus on approche les yeux du Soleil, & tant plus sont moites les paupieres;& les plus hauts bastimens sont les plus subjects à la foudre : tellement que vous deuiez preuoir que puis qu'vn tour de roüe de la Fortune vous auoit esleué au degré de grandeur où vous estiez, qu'vn autre tour vous pouuoit precipiter du haut en bas où vous estes maintenant; parce que tout ce qui est enclos dans ceste roüe, tousiours mouuante, est subject au tour & destour, & quoy que par la preuoyance vous n'eussiez pas euité le coup, au moins ne vous eust-il pas esté si sensible. Du mal, venons à son remede, ie vous diray pourtant encore, que bien heureux est celuy qui ne l'a iamais esté, d'autant que chaque bien porte auec soy la consequence du mal de sa priuation en ce monde, & en l'autre celuy du compte exact qu'il faut rendre du temps de sa possession. Le temps ne nous donne rien, qu'il

ne nous oste, ou s'il ne nous l'oste point, il nous oste à eux ; si bien que quoy qu'on dise, il n'est point de bien en ce monde, qui ne soit pestry, & meslé dans le fiel & dans l'amertume du mal. Et ie tiens pour ce Philosophe qui disoit, qu'au plus fort de son mal l'esperance de sa guerison est plus douce, que plongé dans le bien, l'apprehension de le perdre, & d'en estre priué. De sorte qu'il concluoit qu'il aymeroit mieux souffrir incessamment vn mal insupportable, accompagné de l'esperance d'en guerir, que posseder vn bien extreme, & estre sans cesse bruslé de la crainte & de l'apprehension de le perdre. Et il me semble que ceste opinion bien digerée sera receuable de beaucoup de personnes. Car veritablement vn homme qui a beaucoup de biens de la Fortune, est en mesme trance qu'vn criminel, qui se cache du iour, crainte que la lumiere ne le descouure, le rouge de la Iustice le faict pallir, le moindre bruit l'espouuante, & s'il void prendre quelque coulpable, sa conscience le saisit à mesme temps si fort, qu'il est plus estroictemẽt enchaisné dans la prison
de

de son corps,que dans celle de la Iustice, s'il y estoit. Et de mesme peut-on dire de quelque creature de la Fortune : car comme il sçait , qu'elle luy a donné des biens qui ne sont pas à elle,n'ayãt rien de propre que son inconstance , il apprehende qu'elle ne les luy oste, & en ceste apprehension le recit des miseres sont des coups de tonnerre à ses oreilles,& les miserables des pestiferez à ses yeux. De sorte que ses terres luy produisent plus d'espines que de grains de bled, & en ses jardins il trouue plus de soucis que d'œillets.Il n'est pas besoin maintenant Monsieur, de venir à la preuue pour vous le faire croire, puis que tout fraischement vous sortez du lieu , où on ressent toutes ses espines , & d'où on void tous ces soucis. Vous plaindrez-vous plustost à ceste heure d'en estre sorty, que vous resiouïr de n'y estre plus ? le mal de vostre infortune a gueri celuy de vos apprehensions : de iuger maintenant quel des deux est le plus extreme, ie ne sçaurois, mais ie vous diray bien,qu'ayant à perdre ce que vous auez perdu , il vaut mieux que ce soit esté trop tost, que trop
tard

tard, s'il est vray ce qu'on dict, & dont ie ne doute point, que dedans les gehennes du mal-heur, cõfessant les maux que nous auons commis ; & voyant les marques de nostre naufrage sur la terre, nous iectons les yeux de l'ame vers le Ciel, & de là en auant le prenons pour nostre phare durant le reste de nostre nauigation en ceste mer orageuse du monde, où on ne peut ancrer seurement qu'au port de la sepulture. Iamais Iob n'eust esté estimé le plus iuste de tous les hommes, s'il n'eust esté le plus miserable ; & s'il n'eust esté couronné sur le fumier des espines de ses tourmens, il ne l'eust pas esté là haut de celles de gloire. Croyez-moy, s'il vous plaist, Monsieur en cecy, que les marques de nostre disgrace en ce monde sont celles de nostre salut, puis que le chemin du Ciel est le plus raboteux : & ne vous plaignez iamais d'auoir subiect de vous plaindre icy bas ; parce que les larmes des affligez, & les plaintes des miserables se changent en ris & en ioyes là haut, où nous deuons nous efforcer de monter, quelque difficile qu'en soit le degré. Ie prens vn

extreme

extreme plaisir de lire vne histoire saincte, où ie voy, comme sur vn theatre, que les plus saincts n'ont faict d'autre personnage en ce monde, que celuy des affligez, & qu'en leur pelerinage il n'ont suiuy que le chemin de la pauureté, pour trouuer les vrayes richesses à la fin de leur course. Ie vous diray donc franchément, sans vous flatter, que ie vous estime heureux d'estre si mal-heureux: & si la constance qui vous a esté ordinaire en toute sorte d'accidens, ne vous abandonne point en ceste extremité, où vous estes reduit : vous pleurerez vos larmes au bout de vostre carriere, & regrettait vos souspirs, vous vous plaindrez des plaintes que vous auez laschées au plus fort de vostre mal contre le Ciel, de ce qu'il auoit permis que vous ayez esté si mal-heureux en terre. Les Peres nous donnent de diuerses marques de la predestination, mais les plus infaillibles sont celles des afflictions & des miseres, que selon les maximes du temps, & de la nature, vne vie despines produit vne mort de roses Ie ne passeray pas plus auant en vostre consolation, sçachant que Dieu

vous

vous a donné vn esprit à l'espreuue des coups de la fortune. Ce que ie vous dis aussi, ne seruira que pour ramenteuoir ce que vous en sçauez. Benissez donc vos maux, cherissez vos infortunes, caressés vostre pauureté, & loüez Dieu de tous ces presens : car enfin l'experience vous fera confesser, qu'il n'appartient pas à tout le monde d'estre mal-heureux, puis que tous les plus miserables en ce monde, sont les plus glorieux en l'autre, pourueu qu'ils imitent l'exemple de ce pauure Iob, le plus affligé de tous les hommes qui ayét iamais esté, mais aussi le plus heureux de tous ceux qui seront iamais. Ie vous prie de vous souuenir de ne m'oublier point, & de faire cas de mes seruices, non comme vne chose que la Fortune vous puisse oster ; mais la mort seule, ayant fait vœu de viure fidelle, & mourir constant,

Vostre seruiteur.

LETTRE

LETTRE D'VN AMANT A SA MAISTRESSE, AVANT son depart.

IE ne sçay, si ie dois mettre ce iour de ma vie au nombre des autres, puis que c'est le iour qui me separe de moy mesme, & me separant de vous belle & chaste Clorinde, le malheur a faict naistre l'occasion de mon depart, pour m'esloigner de ce que i'ayme le plus au monde, & l'a rendu si necessaire, que ie n'ay point de raison pour m'excuser de partir, que celle de mon amour, & celle-là n'est point receuable deiceux, à qui la Nature m'a rendu subject. Tellement, ma Belle, que ie suis forcé mal-gré moy, de vous quitter pour quelque temps; durant lequel, si court qu'il soit, mon ressentiment fera l'espreuue de tous les plus cuisans desplaisirs qu'on peust souffrir dans le monde. Celle-cy vous demandera donc congé, auec

ceste priere, de considerer ma condition, & mon deuoir, dont les loix me sont esgalement inuiolables. Qu'il vous suffise, s'il vous plaist, que où que ie sois, & où que i'aille, vous serez tousiours auec moy, puis que desia i'ay marqué le logis de vostre souuenir dans ma memoire, & celuy de vostre amour en mon cœur, non pour vn iour, ny pour vn an, mais pour toute ma vie : car ma constance deffie le temps & sa vicissitude continuelle, resolu de plustost mourir mille & mille fois, si i'auois autant de vies, auant que changer. Ie vous prie de le croire, ma Belle, & que la mort mesme, dont la glace esteint toute sorte de feux, n'esteindra iamais celuy que vostre beauté a allumé en mon ame, il sera immortel, cõme elle est immortelle. Donnez moy donc congé, s'il vous plaist, puis que ie m'en vay d'auec vous, que mon cœur emporte le pourtrait de vostre beauté, mon ame celuy de vostre merite, & ma memoire celuy de tous les deux. Tellement que si ie pouuois viure en vous, comme vous viuez en moy, la cruelle mort de vostre absence, me seroit vne douce vie.

Cela

Cela ne depend que de vous, ma Belle, que dy-ie? pardonnez-moy, ie vous veux obliger à l'impossible: car mes defauts ne peuuent pas loger chez vos merites. Ie m'en desdis donc, & me contente d'estre en vostre pensée, ne pouuant estre en vostre cœur. Mais tousiours en ceste qualité de vostre tres-humble & tres-fidelle seruiteur.

SILVANDRE.

RESPONSE A CESTE LETTRE.

PVis que vostre depart interesse mon contentement, ie ne veux point entrer en la consideration de vos excuses, mais me seruant du pouuoir absolu que vous m'auez donné sur vos volontez, ie vous commande d'arrester, & i'en rendray raison à vostre obeyssance. Ie suis fort aise que ce mal-heur, dont vous vous plaignez, me serue maintenant d'vn heureux moyen pour esprouuer ceste seruitude, que

vous dictes m'auoir voüée, en accomplissant mes desirs, la croyance que i'en ay, faict que ie ne responds point à tous ces discours de vostre lettre, qui me veulent persuader qu'en quelque lieu où la Fortune vous conduise, vous ne m'oublierés iamais. Vous n'en estes pas là, car si vous me quittez pour vn temps, ie vous quitte pour tousiours, & nous verrons qui sera le plus fort? ou l'Amour, ou la Nature; ie veux dire, ou le respect que vous deués à vostre Pere, ou l'obeyssance que vous auez iurée à vostre Maistresse. Ne me payez point d'excuses, quelques iustes qu'elles soient, ie vous condamneray, & la peine suiura de bien prés l'arrest. Voila ma resolution, faictes moy sçauoir la vostre, toutesfois ie veux croire que ie la sçay, & que toutes les loix ensemble ne seront iamais capables de vous faire violer celles du seruice que vous m'auez voüé, qui vous engagent à n'auoir point d'autre volonté que la mienne, laquelle est tout à faict portée à vostre demeure, pour le seul interest du contentement que ie reçois en vostre presence, à cause de vostre merite, que ie pren-

dray tousiours à garant de la liberté que ie
prens, de vous commander à demeurer
non pas pour me seruir, mais plustost pour
estre honoré de vostre seruante,

CLORINDE.

RESPONSE A CESTE RESPONSE.

IE ne regrette seulement, ma belle Clorinde, que la peine que vous auez prise de mettre la main à la plume pour me commander de rompre le dessein de mon voyage. A la mienne volonté que i'eusse preueu vos sentimens, mon obeyssance eust suiuy de si prés vos pensées, que vos desirs eussent esté changez tout à coup en effects. Ie suis fort aise que vous vsiez du pouuoir absolu que vous auez sur moy, & suis marry d'vn autre costé que le subiect n'en soit plus important, pour auoir plus de moyen de vous tesmoigner ce que i'ay dans l'ame, & pour vostre conten-

tement, & pour vostre seruice. C'est trop m'obliger, sçachant que ie vous suis acquis, de me commander ce qui m'est le plus aggreable. Car iugez vous-mesme, vous aymant auec toutes sorte de passion, si ie dois auoir rien de plus cher que le contentement de iouyr de l'honneur de vostre presence, comme estant en effect celle de tous mes plaisirs. Vous voulez donc que ie ne m'en aille point, & ie vous promets, non seulement de vous obeyr en cela, mais en toute autre chose, auec ceste resolution de ne m'esloigner iamais de vous, non pas mesme de la pensée. Ie m'estonne que vous ayez mis en doute à qui seroit le plus fort, ou l'Amour, ou la Nature, ie veux dire ce que vous dites, ou le respect que ie dois à celuy qui m'a mis au monde, ou l'obeyssance que ie vous ay voüé. Il n'y a point de comparaison: car il est à considerer, que celuy qui m'a faict naistre, ne m'a mis au monde, que pour le seul subiect de vous seruir, & de vous obeyr consequemmẽt en toutes choses, comme ma Maistresse. Tellemẽt qu'en vous obeyssant ie ne vous rends que ce

que

que ie vous dois ; & ce qu'il m'a obligé à vous ren dre,& comme c'est par merite ; ie suis exempt d'excuse ; si ie prefere vos cōmandemens aux siens. Au reste ma resolution est la vostre en toutes choses ; & vous n'en pouuez douter sans offenser ma fidelité, qui sera ferme & constante en despit du temps ; ie veux que les effects cautionnent mes paroles en ceste qualité que ie porte, de vostre seruiteur,

SILVANDRE.

AVTRE LETTRE D'AMOVR.

IE desirerois, ma Belle Clorinde, vous faire cognoistre l'excés de mon amour, afin que vous ne doutassiez plus de mon tourment: car i'endure à l'esgal que ie vous ayme ; & rien ne se peut comparer à ma peine que mon amour. Tirez donc promptement des preuues de l'affection que ie vous ay voüée ; car de la croyance de sa

vie pour faire vne belle mort. Comme mere, elle passe la premiere pour nous monstrer le chemin, & le nous rendre plus doux en nous deuançant. Preparons-nous donc à la suiure, & d'ores-en-auant tenons le temps pour mal employé, s'il n'est employé à cela : car tost ou tard il y faut venir, & si de loin on ne preuoit ce passage, pour se disposer courageusement à le franchir, il y a du peril d'en souffrir le dommage. Pleurons donc nostre vie, ma chere sœur, plustost que sa mort, elle est au port & nous encore à la mercy des tempestes. Tellement que nos regrets ne peuuent auoir d'autre raison que celles qu'en la perdant, nous auons perdu nostre Pilote, ce qui nous doit faire resoudre à mettre en practique tout ce qu'elle nous auoit enseigné, & que nous auions appris par son exemple, pour nous conduire au havre de salut, où enfin heureusement elle anchre pour iamais le nauire de sa vie. Logeons donc son souuenir eternellement dans nostre memoire, & ses vertus dans nostre ame pour receuoir comme elle, vn iour les couronnes au bout de nostre carriere.

Toute la consolation que ie vous donne, c'est de ne vous affliger pas de sa mort, que par l'apprehension de n'en faire pas vne pareille : car du mal de ceste affliction vous receurez vn bien qui vous donnera des esperances de posseder là haut le Souuerain, où nous deuons esperer incessamment, comme l'vnique obiect de nostre felicité.

LETTRE A VN AMY sur les miseres du monde.

MONSIEVR,

Quand ie considere à part moy les miseres de nostre condition, mon esprit s'esgare tellement dans le labyrinte de ces pensées, que i'ay de la peine à le retrouuer. Car soit que ie m'arreste sur la Nature, sur sa qualité ou sur ses effects, tous ces trois objects offusquent tellemẽt mes puissances, que tout ce que l'on puis cognoistre, c'est de ne pouuoir iamais paruenir à la cognoissance du nombre sans nombre

vie pour faire vne belle mort. Comme mere, elle passe la premiere pour nous monstrer le chemin, & le nous rendre plus doux en nous deuançant. Preparons-nous donc à la future, & d'ores-en-auant tenons le temps pour mal employé, s'il n'est employé à cela : car tost ou tard il y faut venir, & si de loin on ne preuoit ce passage, pour se disposer courageusement à le franchir, il y a du peril d'en souffrir le dommage. Pleurons donc nostre vie, ma chere sœur, plustost que sa mort, elle est au port, & nous encore à la mercy des tempestes. Tellement que nos regrets ne peuuent auoir d'autre raison que celles qu'en la perdant, nous auons perdu nostre Pilote, ce qui nous doit faire resoudre à mettre en practique tout ce qu'elle nous auoit enseigné, & que nous auions appris par son exemple, pour nous conduire au havre de salut, où enfin heureusement elle anchre pour iamais le nauire de sa vie. Logeons donc son souuenir eternellement dans nostre memoire, & ses vertus dans nostre ame pour receuoir comme elle, vn iour les couronnes au bout de nostre carriere.

Toute la consolation que ie vous donne, c'est de ne vous affliger pas de sa mort, que par l'apprehension de n'en faire pas vne pareille : car du mal de ceste affliction vous receurez vn bien qui vous donnera des esperances de posseder là haut le Souuerain, où nous deuons esperer incessamment, comme l'vnique object de nostre felicité.

LETTRE A VN AMY sur les miseres du monde.

MONSIEVR,

Quand ie considere à part moy les miseres de nostre condition, mon esprit s'esgare tellement dans le labyrinte de ces pensées, que i'ay de la peine à le retrouuer. Car soit que ie m'arreste sur la Nature, sur sa qualité ou sur ses effects, tous ces trois objects offusquent tellemẽt mes puissances, que tout ce que i'on puis cognoistre, c'est de ne pouuoir iamais paruenir à la cognoissance du nombre sans nombre.

vie pour faire vne belle mort. Comme mere, elle passe la premiere pour nous monstrer le chemin, & le nous rendre plus doux en nous deuançant. Preparons-nous donc à la future, & d'ores-en-auant tenons le temps pour mal employé, s'il n'est employé à cela : car tost ou tard il y faut venir, & si de loin on ne preuoit ce passage, pour se disposer courageusement à le franchir, il y a du peril d'en souffrir le dommage. Pleurons donc nostre vie, ma chere sœur, plustost que sa mort, elle est au port, & nous encore à la mercy des tempestes. Tellement que nos regrets ne peuuent auoir d'autre raison que celles qu'en la perdant, nous auons perdu nostre Pilote, ce qui nous doit faire resoudre à mettre en practique tout ce qu'elle nous auoit enseigné, & que nous auions appris par son exemple, pour nous conduire au havre de salut, où enfin heureusement elle ancire pour iamais le nauire de sa vie. Logeons donc son souuenir eternellement dans nostre memoire, & ses vertus dans nostre ame pour receuoir comme elle, vn iour les couronnes au bout de nostre carriere.

Toute la consolation que ie vous donne, c'est de ne vous affliger pas de sa mort, que par l'apprehension de n'en faire pas vne pareille : car du mal de ceste affliction vous receurez vn bien qui vous donnera des esperances de posseder là haut le Souuerain, où nous deuons esperer incessamment, comme l'vnique object de nostre felicité.

LETTRE A VN AMY sur les miseres du monde.

MONSIEVR,

Quand ie considere à part moy les miseres de nostre condition, mon esprit s'esgare tellement dans le labyrinte de ces pensées, que i'ay de la peine à le retrouuer : Car soit que ie m'arreste sur la Nature, sur sa qualité ou sur ses effects, tous ces trois objects offusquent tellemét mes puissances, que tout ce que l'on puis cognoistre, c'est de ne pouuoir iamais paruenir à la cognoissance du nombre faits, nombre

vie pour faire vne belle mort. Comme mere, elle passe la premiere pour nous monstrer le chemin, & le nous rendre plus doux en nous deuançant. Preparons-nous donc à la future, & d'ores-en-auant tenons le temps pour mal employé, s'il n'est employé à cela : car tost ou tard il y faut venir, & si de loin on ne preuoit ce passage, pour se disposer courageusement à le franchir, il y a du peril d'en souffrir le dommage. Pleurons donc nostre vie, ma chere sœur, plustost que sa mort, elle est au port, & nous encore à la mercy des tempestes. Tellement que nos regrets ne peuuent auoir d'autre raison que celles qu'en la perdant, nous auons perdu nostre Pilote, ce qui nous doit faire resoudre à mettre en practique tout ce qu'elle nous auoit enseigné, & que nous auions appris par son exemple, pour nous conduire au havre de salut, où enfin heureusement elle anchre pour iamais le nauire de sa vie. Logeons donc son souuenir eternellement dans nostre memoire, & ses vertus dans nostre ame pour receuoir comme elle, vn iour les couronnes au bout de nostre carriere.

Toute la consolation que ie vous donne, c'est de ne vous affliger pas de sa mort, que par l'apprehension de n'en faire pas vne pareille : car du mal de ceste affliction vous receurez vn bien qui vous donnera des esperances de posseder là haut le Souuerain, où nous deuons esperer incessamment, comme l'vnique object de nostre felicité.

LETTRE A VN AMY sur les miseres du monde.

MONSIEVR,

Quand ie considere à part moy les miseres de nostre condition, mon esprit s'esgare tellement dans le labyrinte de ces pensées, que i'ay de la peine à le retrouuer. Car soit que ie m'arreste sur la Nature, sur sa qualité ou sur ses effects, tous ces trois objects offusquent tellemẽt mes puissances, que tout ce que l'on puis cognoistre, c'est de ne pouuoir iamais paruenir à la cognoissance du nombre sans, nombre

tement, & pour vostre seruice. C'est trop m'obliger, sçachant que ie vous suis acquis, de me commander ce qui m'est le plus aggreable. Car iugez vous-mesme, vous aymant auec toutes sorte de passion, si ie dois auoir rien de plus cher que le contentement de iouyr de l'honneur de vostre presence, comme estant en effect celle de tous mes plaisirs. Vous voulez donc que ie ne m'en aille point, & ie vous promets, non seulement de vous obeyr en cela, mais en toute autre chose, auec ceste resolution de ne m'esloigner iamais de vous, non pas mesme de la pensée. Ie m'estonne que vous ayez mis en doute à qui seroit le plus fort, ou l'Amour, ou la Nature, ie veux dire ce que vous dites, ou le respect que ie dois à celuy qui m'a mis au monde, ou l'obeyssance que ie vous ay voüé. Il n'y a point de comparaison: car il est à considerer, que celuy qui m'a faict naistre, ne m'a mis au monde, que pour le seul subject de vous seruir, & de vous obeyr consequemmẽt en toutes choses, comme ma Maistresse. Tellemẽt qu'en vous obeyssant ie ne vous rends que ce

que

que ie vous dois ; & ce qu'il m'a obligé à vous rendre, & comme c'est par merite ; ie suis exempt d'excuse ; si ie prefere vos cômandemens aux siens. Au reste ma resolution est la vostre en toutes choses ; & vous n'en pouuez douter sans offenser ma fidelité, qui sera ferme & constante en despit du temps ; ie veux que les effects cautionnent mes paroles en ceste qualité que ie porte, de vostre seruiteur,

SILVANDRE.

AVTRE LETTRE D'AMOVR.

IE desirerois, ma Belle Clorinde, vous faire cognoistre l'excés de mon amour, afin que vous ne doutassiez plus de mon tourment : car i'endure à l'esgal que ie vous ayme ; & rien ne se peut comparer à ma peine que mon amour. Tirez donc promptement des preuues de l'affection que ie vous ay voüée ; car de la croyance de sa

verité procedera celle des maux que i'endure en vous aymant. Commandez-moy donc sans exception, tout ce qu'il vous plaira, mon obeyssance est tousiours disposée, le plustost sera trop tard pour mon contentement, desirant ne porter pas sans subject la qualité dont il vous à pleu m'honorer de vostre seruiteur.

LETTRE DE CONSOLATION D'VN FRERE à sa sœur, sur la mort de leur mere.

MAdamoiselle ma sœur, puis que la Nature, ou plustost son Souuerain, m'a donné vn esprit à l'espreuue des coups du temps & des orages de la Fortune, ie vous presteray vne partie de sa force, apres m'en estre seruy si vtilement pour combattre vostre affliction en la commune perte que nous auons faicte de nostre chere mere. Ie dis pour la combattre, & non pas pour la vaincre, parce que le ressenti-

 ment

ment de sa douleur est si iuste, que ie me plaindrois plustost de viure que de la souffrir. Or la force que ie vous veux departir procede de ces raisons, que chaque iour de la vie de nostre mere, nous menaçoit de la nuict de sa mort, & que sa naissance en terre luy auoit preparé son tombeau, où nous voyons que son aage la conduisoit trop lentement pour elle, comme ayant bien vescu, mais trop viste pour nous pour ceste mesme raison, parce qu'vne telle vie doit estre exempte de la mort: de sorte que la preuoyance continuelle que nous auions de son trespas, le nous doit rendre supportable, mais non pas si constamment que la souuenance ne nous en demeure eternelle, auec vn semblable regret; mais ce n'est pas tout, il est maintenant à considerer, qu'encore que nostre mere fut née pour nous, elle n'est morte que pour elle, & si elle a rencontré le port en ceste mer orageuse du monde, où depuis soixante ans elle nauigeoit à la mercy des orages des infortunes, c'est vn bon-heur pour elle, & vn exemple pour nous, à imiter sa bonne

vie, pour faire vne belle mort. Comme mere, elle passe la premiere pour nous monstrer le chemin, & le nous rendre plus doux en nous deuançant. Preparons-nous donc à la suiure, & d'ores-en-auant tenons le temps pour mal employé, s'il n'est employé à cela : car tost ou tard il y faut venir, & si de loin on ne preuoit ce passage, pour se disposer courageusement à le franchir, il y a du peril d'en souffrir le dommage. Pleurons donc nostre vie, ma chere sœur, plustost que sa mort, elle est au port & nous encore à la mercy des tempestes. Tellement que nos regrets ne peuuent auoir d'autre raison que celles qu'en la perdant, nous auons perdu nostre Pilote, ce qui nous doit faire resondre à mettre en practique tout ce qu'elle nous auoit enseigné, & que nous auions appris par son exemple, pour nous conduire au havre de salut, où enfin heureusement elle anchre pour jamais le nauire de sa vie. Logeons donc son souuenir eternellement dans nostre memoire, & ses vertus dans nostre ame pour receuoir comme elle, vn iour les couronnes au bout de nostre carriere.

Tdue

Toute la consolation que ie vous donne, c'est de ne vous affliger pas de sa mort, que par l'apprehension de n'en faire pas vne pareille : car du mal de ceste affliction vous receurez vn bien qui vous donnera des esperances de posseder là haut le Souuerain, où nous deuons esperer incessamment, comme l'vnique object de nostre felicité.

LETTRE A VN AMY sur les miseres du monde.

MONSIEVR,

Quand ie considere à part moy les miseres de nostre condition, mon esprit s'esgare tellement dans le labyrinte de ces pensées, que i'ay de la peine à le retrouuer. Car soit que ie m'arreste sur la Nature, sur sa qualité ou sur ses effects, tous ces trois objects offusquent tellemēt mes puissances, que tout ce que l'on puis cognoistre, c'est de ne pouuoir iamais paruenir à la cognoissance du nombre sans nombre

des mal-heurs qui luy sont affectez, comme inseparables, & hardiment ie défie toutes les plus fecondes imaginatiōs des plus beaux esprits du monde, de conceuoir la verité de ce qui en est. Ie veux qu'on aille iusques à sa sourse, & qu'on la considere dans le berceau; on la trouuera hors la forme hebetée, comme priuée de l'vsage de toutes les plus nobles facultez de l'ame, & reduite aux trançes d'vne telle foiblesse, qu'elle n'est capable que de pleurer & de se plaindre de ce que ses miseres sont naissantes, & que croissant en aage, elles croistront en force: à peine a-elle quitté le laict, qu'elle commence à cheminer, ou plustost à tomber: car ses pas chancelans la menacent à toute heure, par vne continuelle experience de la cheute: sçait-elle marcher? elle ne sçait où aller, ou si elle va, c'est auec conduicte. Durant le temps de sa seconde enfance, sa matiere se dispose à receuoir les formes qu'on luy veut donner, & dont les impressions coustent & tant de temps, & tant de peine à ceux qui en ont le soin, qu'il n'est pas croyable. A-t'elle receu quelque
impression

impreſſion de la ſcience du monde ? ſi ce-ſte ſcience eſt vraye, elle luy apprendra, que quoy qu'elle ſçache, elle ne ſçait rien, & que tout ce qu'elle ignore, ne ſe peut iamais apprendre, quand elle auroit au-tant de vies qu'il y a d'hommes au mon-de. Ce n'eſt pas tout, à peine a-elle fran-chy les perils de ſon adoloſcence, qu'el-le entre dans ceux de ſa ieuneſſe. Et ce qui eſt deplorable, c'eſt que dans cet aage de feu, elle ſe conſomme entierement, & ſi elle l'euite ? ce n'eſt que pour vn temps : car de quelque coſté qu'elle ail-le, elle ſuit touſiours le chemin du tom-beau, où peu à peu la vieilleſſe la con-duit, mais non ſans paſſer par des faſ-cheux deſtroits d'ennuis & de miſeres, qui eſtonnent les plus conſtans à les ſupporter. Ce n'eſt rien encore, tournons mainte-nant la medaille, pour voir le corps de ceſte ombre, en rompant l'eſcorce de ce-ſte condition, puisque c'eſt le vray pour-traict de nous-meſme ; & commençant à parler plus clairement, auec la meſme raiſon, toutesfois diſons en conſiderant à combien de mal-heurs nous ſommes ſub-

jects

iects au monde, que les nombres sont inutiles pour en tenir le compte, si les exemples sont vains pour le nous faire cognoistre par la comparaison, & qu'ainsi nostre impuissance à l'exprimer seule, peut estre eloquente en quelque façon, pour en dire quelque chose; & ce qui console en cela les affligez, c'est de sçauoir que tous les hommes ensemble, freres d'vn mesme sort, sont subjects à des pareilles infortunes: que celuy-là seul s'en peut dire exempt, qui n'est pas encore né, ou qui dans son berceau trouue sa sepulture. Ie veux que le plus content qui respire maintenant au monde, comparoisse sur son theatre, pour me dementir auec ceste raison en bouche, qu'il ne sçait que c'est que des malheurs & des miseres; & qu'en ceste douce ignorance, il passe non seulement le printemps de son aage, mais encores l'Esté, & vne partie de son Automne, tout va bien iusques là, mais c'est sans consequence: car le passé ne peut rien conclurre pour l'aduenir. Et quoy qu'il semble à cet heureux, que quand bien les miseres l'attaqueroient sur la fin de sa course, le temps tousiours

leur

leur manqueroit, pour rendre durable la douleur de leurs maux, d'autant que la mort, qui ſuccede legitimemẽt à la vieilleſſe, en interromproit le cours; à cela la verité reſpond, auec des preuues inutiles pour caution, qu'en vn ſeul iour de vie on peut faire eſſay par le reſſentiment de toutes les plus cuiſantes douleurs qui ayent iamais gehenné vn ame: & quelque fortuné que ſoit celuy-là, il ne ſe peut dire heureux qu'au bout de la carriere, puis que dans le port on rencontre ſouuent le naufrage. Ie veux pourtant paſſer plus outre, & dire, que quand bien il ſe trouueroit dans le monde vn homme de ceſte cõdition, d'auoir touſiours faict flotter au gré du vent de ſes deſirs la nef de ſa vie en ceſte mer orageuſe de la terre, ſans iamais rencontrer le moindre eſcueil; au contraire iouyſſant ſans ceſſe des douceurs du calme, & de la bonace à l'ombre de ces contentemens; ſi eſt-ce que ceſte ſorte de vie, toute de roſes, eſt pleine d'eſpines en ſa mort: car la priuation de tous ces plaiſirs, produit des douleurs au poſſeſſeur, qui ſe peuuent pluſtoſt endurer

&

& souffrir qu'exprimer. Ce qui se preuue par la continuelle experiēce qu'on en peut auoir ; & par ceste maxime, que plus les contentemens sont extremes, d'autāt plus grāds sont les desplaisirs en leur priuation. De sorte que comme le gain produit des sentimens de ioye, la perte par des differēs effects en produit de douleur. Ce qui m'oblige à conclurre, suiuant mes premieres propositions, qu'il n'est point de vie, tant soit-elle heureuse, qui soit exēpte de malheur. Et i'y adiousteray mō opinion, que les plus malheureuses sont les plus fortunées, puis que la bonnasse suit la tempeste, le iour la nuict, le beau temps la pluye, & la ioye l'ennuy, selon les maximes de la terre & du Ciel: la difference qu'il y a, c'est qu'en ce monde ces biens sont limitez, & en l'autre ils sont infinis. Ie reuiēs à nostre condition pour la vous faire considerer encores tout à faict miserable. Le temps s'en sert de iouet, le malheur de but, & les maux de giste, l'esperance la deçoit, la vanité s'en rit, & l'ambitiō s'en mocque, les vices sont ses enfans, & les vertus ses ennemies, le plaisir la pippe, la chair la tente, la richesse la mai-
strise,

ſtriſe, & enfin le diable la combat inceſſamment iuſques à ſa fin. Voila la fin. Iugez maintenant, ſi la ſuperbe nous ſied bien en la conſideration de tous ces defauts. Ie ne m'eſtonne de ce que l'humilité eſt la premiere de toutes les vertus, puis que l'arrogance a eſté le premier de tous les vices. Ie ſuis de l'aduis de ce Philoſophe, qui en vne ſeule leçõ apprenoit toutes ſortes de ſciences compriſes en abregé, en ce ſeul precepte de ſe cognoiſtre ſoy-meſme. Et veritablement qui a ce ſçauoir, n'eſt pas ignorãt. Cognoiſſons-nous donc, mon cher amy, en aduoüant que nous-nous meſcognoiſſons. Le chemin que nous tenõs eſt le plus long, pour paruenir au but où nous aſpirons. Il vaut mieux par vne genereuſe reſolution quitter le monde, que ſi le mõde nous quittoit, & le pluſtoſt eſt trop tard en l'execution d'vne ſi glorieuſe entrepriſe. Ie veux que mõ exemple vous le perſuade pluſtoſt que mes paroles, car mes effects ſeront plus eloquens que mes diſcours. Adieu, i'attendray auec impatience le iour qui me doit faire, auant mourir, quitter le monde pour iamais.

AVTRE

AVTRE LETTRE A VN AMY SVR LE ſubject de l'Amour.

IE prens en bonne part, Monſieur, le conſeil que vous me donnez de ne m'engager pas trop auant en l'amour. Mais ie vous diray, que ceſte paſſion, comme ſouueraine, ne peut pas eſtre maiſtrisée, & que tout le pouuoir que nous auons, depend de celuy qu'elle nous donne. De ſorte que noſtre volonté a beau contrarier à ſes commandemens, apres auoir beaucoup conteſté, il faut touſiours venir à l'obeyſſance, & au repentir, d'auoir meſprisé ſes loix. Vous me direz que nous ſommes Maiſtres de nous-meſmes, & que la raiſon doit aſſubjectir ceſte paſſion aueugle. A quoy ie vous reſponds, que veritablement nous ſommes Maiſtres de nous-meſmes, tandis que l'amour ne loge pas dans nos cœurs. Mais deſlors qu'il y eſt,

ſa

ſa puiſſance,comme diuine,enchaiſne celles de noſtre ame,& ne nous donne autre permiſſion que celle de receuoir ſa loy. De ſouſtenir le contraire,l'experiēce continuelle qu'on a,en deſtruit la doute. Tellement que le ſeul remede de ce mal,c'eſt de luy laiſſer faire ſon cours, puis que le temps ſeul en eſt le ſouuerain Medecin. Ie iuge bien que vos ſentimens vous perſuaderont maintenāt le contraire,& comme libre, vous vous mocquerez de tous les eſclaues. On en a veu de plus fier que vous, abbatus par cet enfant, & reduits à ſa mercy: teſmoin Marc Antoine, vn des plus grands Monarques du monde, qui pour vn morceau de terre, quitte toute la terre, & aymant, ayme mieux eſtre eſclaue d'vne beauté, que Maiſtre abſolu de toute la terre. Ie ſuis de l'aduis de ce Philoſophe, qui ſouſtient que la femme eſtoit la choſe du monde la plus forte & la plus puiſſante quoy qu'on die, d'autant que veritablement les charmes de ſa beauté nous charment,& que nos cœurs reſpirent pour nous, & ne ſouſpirent que pour elle. Changez donc de croyance,s'il vous plaiſt,

& ne mettez pas la passion de l'amour au rang de autres : car sa nature est de maistriser la nostre: ceux qui resistent, sont les plustost vaincus , parce qu'il n'est point d'armes à l'espreuue de ses flesches,& n'en doutez point, crainte d'estre obligé à le croire par l'experience du ressentiment. Qui porte vn cœur dans le sein est capable d'amour : s'il est de fer , l'amour est d'aymant pour l'attirer à soy : si de glace, l'amour se change en feu pour le consommer. Enfin ses armes victorieuses triomphent de toutes choses. Ce qui vous doit faire croire, que subject, comme ie suis, ie ne puis pas donner la loy à mon souuerain, & qu'ainsi vos conseils me sont inutiles, ne m'en pouuant seruir que pour vn tesmoignage de la bonne volonté qu'il vous plaist auoir pour moy, à laquelle ie satisferay par mes seruices , s'il se rencontre iamais occasion d'exercer la qualité que ie porte,

Monsieur , de

Vostre seruante.



LETTRE D'ADIEV A SA MAISTRESSE.

QVe celle-cy ne vous importune pas, Belle, mais cruelle Clorinde, puis que ce sera la derniere que ie vous escriray. Elle vous fera mes adieux, & vous dira mes plaintes, animées du iuste regret que i'ay de me departir selon vostre rigoureux commandement, du glorieux dessoin de vous seruir, Vous sçaurez donc, trop seuere Clorinde, que ie n'esperois pas vn si mauuais traictement de vostre rigueur: car soit que d'vn costé ie considere l'affection que ie vous ay voüée, & l'obeyssance que ie vous ay renduë: de l'autre les larmes que i'ay respanduës, les souspirs que i'ay jecté au vent, les inquietudes qui ont trauaillé mon esprit, & les peines que i'ay soufferttes, & le tout en vous seruant, sans mettre en compte les soucys & les espines que vostre humeur austere produisoit en mon ame. De tous ces costez-là, ie ne preuoyois

point la foudre de vostre chastiment, comme n'en ayant iamais apperceu le moindre esclair d'apparence. Ie vous diray bien, que le contentement que ie receuois en la possession de vos bonnes graces, comme trop extreme, me donnoit quelque atteinte d'apprehension de sa ruïne: mais ie n'eusse iamais creu que vous l'eussiez causée, puis que vous l'auiez faict naistre. Si est-il vray pourtant, selon la preuue de mes propres sentimens qui ne peuuent iamais mentir. Mais à ce mal il n'est point de remede, en vain me serois-ie dict vostre esclaue, si ie n'auois pas la volonté de vous obeyr, ie vous ay tousiours protesté, & le vous confirme encore, que vos volontez seront mes desirs, & fussent-elles portées à ma mort, i'en signerois l'arrest sans le lire, du plus pur sang de mes veines. Vous voulez que ie ne vous serue point; & bien ie vous priueray des effects de mes seruices, mais non iamais de la volonté de les vous rendre. Vous me defendez aussi de porter la qualité de vostre seruiteur: ie le vous promets, mais i'en conserueray eternellement l'honneur, auec ce desir d'en faire

à toute

à toute heure l'exercice. Ce n'eſt pas tout encore, vous ne voulez pas que ie vous voye, ie vous obeyray ; mais quoy que ie ne vous regarde pas des yeux du corps ceux de l'ame ſeront ſans ceſſe ouuerts pour vous admirer. Vous me commandez encore de vous oblier ; de ne parler point de vous, & s'il ſe peut, de n'y penſer iamais, ie vous ſatisferay : car ma memoire vous promet, non de vous oublier, parce que cela luy eſt impoſſible, mais bien ce qui procede de vous, comme vos rigueurs & vos cruautez, & ma langue vous aſſeure, par ma main, ou pluſtoſt par ma plume, qu'elle ne parlera iamais de vous ; mais ce ſera de crainte de n'en pouuoir parler aſſez dignement : pour mes penſées elles ne s'addreſſeront auſſi plus à vous, par ceſte meſme crainte de profaner vos perfections ; comme l'obiect de leur entretien. Et touchant la defenſe particuliere que vous m'auez faicte de ne vous aymer point, i'ay commandé à mon cœur de vous obeyr ; mais il m'a prié par ſes ſouſpirs de vous repreſenter, que les caracteres de l'amour qu'il vous porte, ſont ſi auant grauez dans

ses entrailles en lettres de sang, que le tẽps, ny la mort mesme ne les effacerõt iamais, qu'ainsi, tant qu'il respirera pour moy en ce monde, il souspirera pour vous. Ne croyez pas pourtant, ma Belle, que cet amour vous importune, la flamme en sera si secrette, que quand ie sçaurois estre reduit en cendres, les estincelles n'en voleroient iamais à vos yeux, tant ie me plais à vous contenter. Ie feray bien encores d'auantage : car si vous craignez que la pitié, hostesse des belles ames, vous donne quelque atteinte en la consideration de mes maux, ie porteray sur le visage autant de roolles que i'ay d'espines au cœur, afin que l'object de ma tristesse ne vous soit pas contagieux ; & de la sorte vous receurez plustost les nouuelles de ma mort que celles de ma maladie. Voila, ma cruelle, ce que ie conçois pour vostre contentement, & que i'effectueray à toute heure, au moindre sentiment de vostre volonté. Ie reuiens à mes adieux : mais que veut dire cela ? que coup à coup la main me tremble ? que ma plume, comme si elle estoit vsée d'escrire, ne peut plus marquer sur le papier ?

pier ? que mes yeux effacent ce que i'ay escrit ? & que mon cœur par le bruit de ses souspirs, empesche mon esprit de me dicter les discours des adieux que ie vous dois faire ? Ha ! ma cruelle, c'est sans doute vn coup de l'amour, qui voyant rompre ses chaisnes par la cruauté de vos commandemens, s'efforce à l'euiter, & ne veut pas que ma plume vous dise mes adieux. Si vaut-il mieux obeyr à l'aymable, & à l'aymée, qu'à l'Amour, comme sa Maistresse. Adieu donc la plus belle du monde, mais la plus cruelle qui fut iamais. Ie vous laisse auec vos rigueurs, apres les auoir souffertes toutes ensemble. Viuez contente de mes desplaisirs, & heureuse de mes mal-heurs, tandis que i'acheueray d'ourdir la trame de ma triste vie, que i'appelleray dores-en-auant vne veritable mort, comme separée de vous à iamais, & consequemment de tout ce que i'ayme le plus au monde.

SILVANDRE.

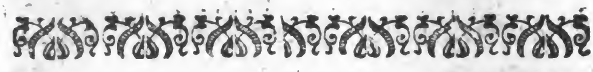
RESPONSE A CESTE LETTRE.

IE croyois que vous eussiez plus de courage que cela, discret Siluandre, que de ne vous rendre point sans combat à la premiere attaque. A ce que ie voy, vous estes plus obeyssant qu'amoureux, puis qu'au premier commandement que ie vous ay faict de ne me seruir plus, vous m'auez obey. Ce qui m'oblige à croire que vous n'estes pas fort auant engagé dans la seruitude que vous dictes m'auoir voüée, ou que les chaisnes en sont trop foibles pour vous y arrester. Vn Amant passionné ne se depart iamais de la gloire de seruir sa Maistresse, quelque cruelle qu'elle soit : au contraire, les difficultez qu'il rencontre en ses desseins, le rendent plus resolu à les faire reüssir, ayant ceste maxime en ses peines, pour consolation, que les plus rigoureuses s'amollissent par la perseue

perseuerance. Vous pouuez iuger maintenant, que ie suis plustost ceste chaste Clorinde, que ceste cruelle, tellement que ie me sers de vos plaintes pour me plaindre contre vous, de ce que vous vous estes plaint de moy, sur vne foible apparence de raison. Car puis que vos actions passées estoient sans reproche, & vos paroles hors de censure, vous n'auiez pas subject de craindre le chastiemēt. De croire qu'innocent ie vous eusse puny, c'est offenser mes inclinations, & mon humeur, qui se plaist plustost à pardonner les coulpables, qu'à les punir, & pour le vous tesmoigner par experience, ie vous pardonne ceste faute que vous auez faicte d'auoir creu que i'auois failly, en vous punissant sans crimes. Ie suis tousiours ceste mesme Clorinde, amoureuse, ou plustost passionnée des merites de Siluandre, que i'appelleray cruel pour m'auoir estimée cruelle. Ie dis donc adieu à vos adieux, mais vn adieu pour iamais : car ie ne veux plus que leurs discours resonnent à mes oreilles : continuez seulement à me seruir, ie me plais autant à vous aymer, comme à estre aymée,

& croyez que comme vous ne pouuiez pas me hayr, que de mesme ie ne puis m'empescher de vous vouloir du bien : & quoy que ie vous face, & quoy que ie vous dise, tenez pour asseuré que ie porte dans le cœur vne chaste affection reciproque à la vostre: mais en ceste qualité de seruante, & de Maistresse.

CLORINDE.



AVTRE LETTRE D'AMOVR.

QVe ie viue sans vous aymer, belle Clorinde ! hé ! que deuiendroient toutes ces perfections qui vous rendent si aymable,& si aymée? Destruisez l'object de vos merites, si vous voulez ruiner la puissance de mes affections : car tant que vous possederez ces deux vertus de beauté & de bonté, qui sont les deux objects de l'amour, ie vous aymeray: & toute la resistance que ie sçaurois faire pour l'euiter, sera inutile

inutile, parce que leur force est indomptable. Reuocquez donc ce commandement que vous m'auez faict de ne vous aymer point, puis qu'il m'oblige à l'impoßible, & contentez-vous du desplaisir que vous me causez, de ne m'aymer pas du tout, en vous aymant si fort, sans adjouster vne autre douleur à ce mal. Ce n'est pas que ie ne desirasse auec paßion me pouuoir empescher de vous aymer; puis que vous le voulez : mais il n'est plus temps de m'en desdire, il me seroit beaucoup plus aisé d'arracher mon cœur du sein, que d'effacer les caracteres de vostre affectiõ de ses entrailles: ie suis bien mal-heureux pourtant d'estre logé dans vne prison, dont la geoliere soit mon ennemie mortelle, au moins accordez-moy ceste grace de ne m'en faire iamais sortir : car ma vie me desplaist, puis que ma mort vous agrée, continuez tant qu'il vous plaira vos desdains, augmentez vostre cruauté, vous-vous lasserez plustost à me faire du mal que moy à le souffrir : ie ne me soucie de rien que de vous aymer: fuyez moy, absentez vous de moy, que mon ame n'entre plus en vostre memoire,
ie

ie vous iure que la voſtre ne ſortira iamais de la mienne, mō humilité laſſera vos fiertez, mes reſpects voſtre meſpris, & mes ſubmiſſions voſtre humeur altiere. A la mienne volonté que i'euſſe autant de vies que vous pouriés auoir de deſirs pour m'en priuer, ie les ſacrifierois toutes enſemble au pied de l'autel de vos commandemens, trop heureux que ceſte offrande vous fuſt aggreable. Voila, ma cruelle, ce que i'ay dans l'ame pour vous; & voicy ce que i'ay dans le cœur, ſçauoir eſt, vne affection ſi forte, contre le temps & ſon inconſtance, que ie deffie leurs puiſſances de l'alterer iamais tant ſoit peu: La mort meſme auec toutes ſes glaces n'en eſteindra iamais l'ardeur; parce que ſon feu apres mon treſpas couuera eternellement ſous mes cendres. Adieu ſans adieu: car encore que vous me quittiez, ie ne vous laiſſe pas, pluſtoſt m'abandonneray-ie moy meſme.

SILVANDRE.

LETTRE

LETTRE A VN AMY SVR L'AMOVR.

MONSIEVR,

Puis que vous m'auez attaqué auec la force de l'Amour, ie vous resisteray auec la mesme force, car il est si souuerain dans le monde, qu'il faut necessairement se seruir de ses armes pour resister à sa puissance. Ie vous diray donc, qu'entre toutes les passions dont nos ames puissent estre atteintes, celle de l'Amour est la plus noble, & ie m'estonne de ce qu'on l'appelle passion, veu que nos passions sont autant de defauts, & que celle de l'amour, comme purement diuine, n'ayant rien de terrestre que ses effects; ne peut estre prise pour vn defaut, mais plustost pour vne perfection, puis que sa nature est si parfaicte, qu'on ne se lasse iamais d'en admirer les merueilles, auec estonnement. En cela il me semble qu'il est tres-important de distin

distinguer pour ne confondre pas ceste essence diuine, l'Amour consideré en sa source, d'auec cet auorton de concupiscẽce, qui par erreur s'appelle aussi Amour: car de la sorte, par la cognoissance de la vertu de l'vn, nous cognoistrons le vice de l'autre, & comme differens, leur donnerons diuers noms. Ie vous diray donc, que le vray Amour est vn rayon du Soleil que nous adorons, & vne ligne de ce centre sans circonference, où tout aboutit, & d'où tout procede comme purement diuin. Et selon nos sentimens, c'est l'ame de nostre ame: car dés-lors qu'elle est capable de cognoissance & de reflexion, elle l'est aussi d'amour, sans laquelle elle ne pourra viure que d'vne vie brutale. Quand ie lis les diuerses definitions que diuers Autheurs ont laissé de ceste essence, ie m'estonne de ce que mortels, ils ayent voulu cõprendre dans les limites de leurs pensées vn object infiny, & ayent osé comme d'autres Geans escheler le Ciel de sa diuinité pour en desrober la cognoissance de ses mysteres: aussi ont-ils plustost par leur definitiõ faict cognoistre leur ignorance que sa nature,
&

& tout ce que i'en ay dict,ne sont que des attributs de gloire que ie luy dõne,& dõt ie me sers cõme d'vn ombrage en la peinture, pour releuer les traicts de sa perfection aux yeux de ceux qui en sont les plus mescognoissãs. Parquoy ie publieray tousiours,que quoy que la nature soit feconde en diuersité de langues,si n'en a-elle point d'assez diserte pour raconter ses merueilles, ou plustost ses miracles, puis qu'en tous ses effects la raison n'y void goutte. Ie reuiens à ma premiere proposition, pour vous dire que le vray Amour n'est point vne passion,d'autãt que toute sorte de passiõ porte son defaut,& tout est parfaict en ceste puissance amoureuse,cõme puremẽt diuine. Qu'on aille iusques à sa source,on trouuera que la souueraine perfection que nous adorons, est son principe & sa cause: qu'on cõsidere ses effects,le biẽ en est tousiours l'object, car il n'a esté creé que pour luy,puis que sans amour on ne sçauroit aymer le bien. Il est seulement tres-importãt de faire ces differẽces entre le vray amour & le faux. Le vray ne donne point d'autre but à ses affections que la vertu, aymant

mant ce qui eſt aymable par raiſon, mais le faux s'attache indifferemment à toute ſorte d'objects,& comme aueugle, ne ſuit autre chemin que celuy de ſes propres ſentimens. Tout excez eſt plein de violence, il ne cognoiſt point d'autre raiſon que celle de ſa ſenſualité. Et c'eſt ceſte ſorte d'amour qui s'appelle paſſion, comme toute pleine de deffauts, & que nous deuons fuyr en euitant la rencontre des ſubjects qui la cauſent. Car d'abord elle ſe rend maiſtreſſe de nos ſens, afin que les puiſſances de noſtre ame qui agiſſent par eux ſoient forcées à ſuiure leur mouuement, quelques mauuais qu'ils ſoient, & de la ſorte eſclaues de nous meſmes, nous portent dans le ſein, nos fers & noſtre priſon, noſtre liberté n'en a point d'autre que celle d'agreer ſa ſeruitude, & noſtre raiſon enchaiſnée dans les meſmes fers, eſt honteuſement menée en triomphe,& qui pis eſt contrainte d'authoriſer elle meſme ſes propres erreurs; quels excés de tyrannie! Ce ſont des moindres effects pourtãt de ceſte paſſion, & dont le mal le plus ſouuent incurable, ne ſe guerit que par le
remede

remede de la mort, ie m'estonne seulemẽt qu'il soit si dangereux & si frequent tout ensemble. Le mal est de soy naturellement hayssable; mais c'est que ceste passiõ aueugle poche les yeux de l'esprit à ceux qui en sont attaints, tellement qu'au trauers de son bandeau ne voyant d'autre chemin que celuy de ses roses, on le suit iusques au bout, où on trouue des espines de regret & de repentir, si picquantes qu'il faudroit alors vne constance plus qu'humaine, pour en supporter la rigueur, puis que d'ordinaire le desespoir en est l'vnique guerison: i'abhorre grandement ceste passion, Monsieur, & si fort, que quoy que l'amour soit mon seul element, ne pouuant viure sans aymer, i'y vse de tant de precaution auant que m'engager, que tousiours ma volonté tiẽt les clefs des deux portes, de l'entrée & de la sortie. Et non contẽt de iustifier mes affections deuant mon iugement, afin que la raison ne les condamne, ie pese le merite du subject à qui elles s'addressent, & apres leur auoir donné pour but, le bien, & la vertu, ie deuiens autant amoureuse d'elles, que de l'obiect qu'elles

ayment. Voila comme ie me comporte en mes affections, & ie desire me seruir de ces reigles quoy que mes inclinations leur donnent souuent des exceptions, pour euiter d'ores-en-auant la rencontre des malheurs qui m'ont attaqué, combattu, & qui pis est vaincu, atteint de ceste aueugle passion de l'amour, qui est en effect, de tous les maux desprit le plus incurable. Ie puis asseurer auec vn extreme regret par experience : car i'ay esté attaint de ceste brutale passion autant qu'homme du monde, & quād ie pense à part moy, à la vie que ie tenois, il n'est point rose de plaisir de ce temps-là, qui ne me produise dans le sein vn nombre sans nombre d'espines, & autant de soucis, par la seule souuenance. Tellement que ie me hay maintenant d'auoir trop aymé des objects de hayne, & si mon bandeau ne me seruoit d'excuse, ennemy de moy-mesme, ie m'arracherois le cœur du sein, & le sacrifierois au regret d'auoir fait mille sacrifices à des idoles de plastre, qui auoient charmé mon genie pour se faire adorer. Et comme ce n'estoit vn mal-heur tout à faict extreme, il ne

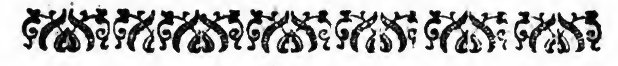
fut

fut pas de durée. Le temps qui altere toutes choses destruisit peu à peu ceste passiõ, & par la cognoissance du mal ie trouuay en fin le remede, ie veux dire la sortie de ce labyrinte, où mon mal-heur m'auoit engagé si auant, que sans le filet d'vne celeste faueur, le monstre du desespoir m'eust deuoré. Heureux dõc, mais mille fois heureux me puis-ie dire maintenant, de voir du port, les escueils que i'ay euitez ; il a beau tempester & tonner en ceste mer tousiours orageuse de l'amour terrestre, ie ne m'y embarqueray iamais, car ie veux bastir mon tombeau dans le port, puis que i'y ay moüillé pour tousiours l'anchre de la Nauire de ma vie. Pardonnez-moy cependant, Monsieur, s'il vous plaist, si ie vous entretiens d'vn alimẽt, qui peut estre n'est pas de vostre goust. En cela i'ay suiuy, & mon sentiment & mon opinion, sans considerer que trop long-temps i'occuperois vostre bel esprit sur ce papier, touchãt vn discours dont le contentement que i'y prends m'a persuadé qu'il vous seroit aggreable, puis que mes folies donneront de l'exercice à vostre sagesse, pour repren-

dre charitablement mes deffauts..La matiere eſt donc toute diſposée,vous y mettrez la forme quand il vous plaira par vos bonnes corrections,qui me porteront à me repétir du temps paſſé,à conſiderer le preſent, & à preuoir l'aduenir, par vne continuelle apprehenſion d'encourir encore les dommages ſoufferts. I'attendray donc vos bons conſeils auec l'honneur de vos commandemens , afin que par mes ſeruices ie puiſſe en partie recognoiſtre vos faueurs, en la qualité qu'inutilement ie porte, puis qu'il vous plaiſt,

Monſieur , de

Voſtre ſeruiteur.



LETTRE A VNE MAISTRESSE SVR SON inconſtance.

NOn, ie ne croiray iamais,quoy qu'on diſe,que la fidelité loge dans le monde,

de, puis que la plus fidelle, selon les chastes asseurances qu'elle en pouuoit donner, violant ses sermens, a violé sa foy. He! que sont deuenuës toutes ces protestations de loyauté & de constance? ces conjurations des foudres du Ciel au chastiment d'estre parjure, si la seule pensée en entretenoit l'esprit? Ie ne sçay que dire, car i'eusse plustost creu que le Soleil eust retardé sa course iournaliere, que l'inconstance eust logé dans vostre ame. Allez, cruelle, ie vous rends vostre foy, encore bien que vous n'en ayez que faire, puis qu'elle ne vous sert qu'à deceuoir ceux qui se fient à vous? ie loüe vostre changement pour mon interest, quoy que de soy il soit blasmable, puis qu'il guerit le mal de mon amour, que ie croyois incurable: heureuse inconstance, qui me rendra d'ores-en-auant ferme & inesbranlable en ceste resolution de ne me fier iamais en vostre sexe volage, dont le cœur est vn voile à tous vents d'amour? que le vostre change & rechange d'affection, il en reuiendra tousiours au regret de son changement: comme ayant perdu par

son infidelité, le plus fidelle Amant qui fut au monde.

SILVANDRE.

LETTRE DE REMERCIEMENT A VNE Maistresse, d'vne faueur de bracelet.

POurquoy m'auez vous faict present, belle Clorinde, d'vne chaisne de vos cheueux? seroit-ce pour m'assubjectir d'auantage? il ne se peut, puis qu'en ma douce seruitude ie n'ay rien de libre que la parole; encore est-ce pour me pouuoir plaindre de n'auoir esté plustost vostre captif. Car veritablement, auant que i'eusse l'honneur de vous cognoistre, i'estois le but & le blanc des traicts du mal-heur. Mais depuis le iour mille fois heureux de vostre cognoissance, i'ay dequoy pardonner à la Fortune, auec les injures passées, toutes celles

qu'elle me pourroit faire à l'aduenir. Tellement que deslors que i'ay commencé à vous aymer, le bon-heur m'a suiuy, aussi estes-vous l'vnique felicité du monde, Ie reuiens à vos chaisnes, pour vous dire que ie m'en suis lié les bras, voyant que le cœur estoit desia enchaisné, ie les ay baisées vn nombre sans nombre de fois ne pouuant autrement tesmoigner le plaisir que ie ressens en ma douce seruitude, qu'en caressant mes liens, dõt l'estrainte sera eternelle. Ce n'est pas pourtant, ma belle Clorinde, qu'auant receuoir le present de ces amoureux cordages, ie ne fusse autant que iamais vostre esclaue, car il ne faut point de chaisnes pour m'arrester en vostre seruice, puis que vos seuls merites y peuuent forcer les volontez les plus contraires. Croyez donc asseurément, qu'autant que ie viuray dans le monde, ie ne cognoistray iamais d'autre Maistresse, mon cœur en a faict serment, & mon ame l'a ratifié, en vous confirmant de nouueau ce vœu solemnel d'estre, tant que ie seray, le plus fidelle de tous vos seruiteurs.

SILVANDRE.

LETTRE DE SILVANDRE A HYLAS.

MOn cher amy, ie t'entretiendray vne heure de ton loisir, si tu l'as aggreable, sur le subiect de mes amours, que i'appelleray heureuses, quoy qu'infortunées par la raison des effects qui s'en sont ensuiuis. Ie te ramenteuray donc ce que tu en sçais. A peine commençois-ie, comme vn autre mal-heureux Orphée, à iecter au vent les derniers souspirs que le trespas de ma chere Eurydice me causoit, que ie renconcray en vn chemin de solitude, où en repos i'entretenois mes tristes pensées, vne fiere beauté pleine d'appas & de charmes. Ie l'aborday plustost par compliment que par amours & courtoisement ie m'engage à sa conduicte, & me voulant seruir des termes ordinaires d'honnesteté, qu'on a coustume de practiquer parmy les Dames, ie luy presente mon seruice, & m'effor

m'efforce de luy persuader que ie ne le faisois point par compliment ny par rencontre, mais par vn dessein premedité. Elle le croit, & en acceptant l'offre insensiblement m'engage, à m'engager. Tellement que ie me vis plustost pris, que ie n'eus preueu ma prise. Me voila donc amoureux sans y penser : peu à peu cet amour s'accroist par la presence de l'object qui la cause, que ie voyois à toute heure, si bien que d'amoureux, deuenant passionné que fais-ie ? non content d'auoir offert mon seruice à ceste nouuelle Maistresse, de parole, ie luy escris, pour luy faire la mesme offrande, par ma lettre, dont i'eus response, mais ce fut vne response qu'elle fit faire par mon Riual, que tu cognois tres-bien, & qu'elle copia pour mieux desguiser sa ruse. Iuge par ceste action, si i'estois bien aymé, ie reçois pourtant ceste lettre de sa part ; car la bonne opinion que par affection i'auois conceuë de son esprit, m'obligeoit à croire qu'elle l'auoit aussi bien faicte qu'escrite, toutefois recognoissant auec le temps que les discours de son entretiẽ ne correspondoient nullement à

ceux de sa lettre, i'en cõceus quelque deffiance, & pour en sçauoir la verité ie luy escriuis diuerses fois, sans que iamais i'en peusse retirer response : ce qui accreut ma doute de telle sorte, que ie me resolus d'en apprendre ce qui en estoit, du Riual mesme qui auoit faict la despeche, ce qui me reüssit de la sorte, que i'en sceus beaucoup plus que ie n'eusse desiré. Ie cachay mon ressentiment, & pour me vãger, ie fis dessein de prendre mõ congé, & me desengager pour iamais de son seruice. Et de la resolution venant aux effects, ie luy fis vn iour mes adieux auec ces raisons en bouche, que si mon seruice luy estoit aggreable elle le deuoit recognoistre par vn adieu, accompagné de toutes les chastes asseurances qu'on peut donner à vn Amãt possesseur des bonnes graces de sa Maistresse, ce que iustement ie luy demandois en ceste qualité de son seruiteur ; qu'elle permettoit que ie portasse, auec des asseurances de son affection, si tant estoit qu'elle en eust pour moy comme i'en auois pour elle, à quoy elle se resoud à mesme temps, me promettant qu'au plustost elle me tesmoigne

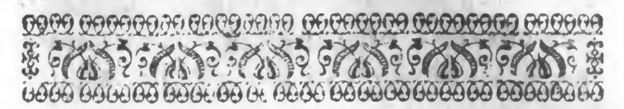
moigneroit ſainctement, que ie luy eſtois en vne tres-forte conſideratiõ, & puis que ie ne me contentois pas des aſſeurances de paroles quelle me donnoit, de me vouloir du bien, elle m'en offriroit par eſcrit de ſi fortes, que ie n'en pourrois iamais douter: Tout alla bien iuſques là, mais le lendemain elle ne ſe ſouuint plus de ces promeſſes, au contraire, ſe deſdiſant de tout ce qu'elle auoit dict, elle me traicta auec tant de rigueur que ie fus contraint de me departir pour iamais de ſon ſeruice, reſolu d'ores-en auant, cher Hylas, de ne m'engager plus en ces ſortes d'amour, où le malheur eſt à l'entrée, & le repẽtir à la ſortie. Ie loüe grandement ton humeur incõſtãte, car tu aymes touſiours; quoy que tu n'aymes rien: le but de tes affections c'eſt de n'en auoir point, ſi ce n'eſt celuy de tõ plaiſir, qui procede de ton humeur volage. Helas! que n'ay-ie tes inclinations, ne pouuant auoir tes merites? ie t'eſtime grandement conſtant de ne l'eſtre pas, car ton continuel changement eſt vne fermeté inesbranlable à changer touſiours. Et c'eſt l'vnique moyen d'aueugler cet aueugle auec

ſon

ſon bandeau meſme, & de bleſſer ce tyran auec ſes propres traicts, puis que l'vn & l'autre ſont inutiles pour aſſubjectir ta liberté : ô heureux Hylas, ie ne m'eſtonne pas, ſi ton cœur ne ſçait que c'eſt de ſouſpirer, le bien de l'inconſtance guerit les maux d'amour. Vis content en ton humeur, non pas ſans enuie, car il eſt impoſſible, mais ſans tourment : les ſoucis ne naiſtront iamais dans ton iardin, non plus que les eſpines. Admire ta felicité, & continuant à changer change touſiours icy bas iuſques à ce que tu ayes rencontré la vraye conſtance au port de la mort, où il faut aborder toſt ou tard ; auſſi bien le monde n'eſt que changement, & viciſſitude, outre que noſtre condition eſt ſi miſerable, qu'il en faut changer neceſſairement pour eſtre à iamais heureux. De ſorte que le naturel & l'habitude que tu as à changer, te ſeruira de diſpoſition de changer à la fin de ta vie de mal en bien.

SILVANDRE.

AVTRE



AVTRE LETTRE DE SILVANDRE à Hylas.

IE t'entretiendray, mon cher amy, vne heure de ton loisir, si tu l'as aggreable, des mal-heurs qui depuis ma naissance ont attaqué ma vie, vuidant dans ton cœur tout ce que i'ay dans le mien, fors que l'affection que ie t'ay voüée, parce qu'elle est grauée en lettres de sang dans mes entrailles. Sçache donc, qu'à peine sortois-ie de l'aage de mon enfance, que la mort me rauit le pere, & consequemment tout l'appuy & le soustien de ma fortune. A ceste perte, quoy que grande: ie ne rendis que des souspirs innocens, & des larmes enfantines, que la coustume ou l'exemple arracha de mon cœur & de mes yeux, plustost que la consideration de mon mal-heur. Me voila sans pere, alors que plus i'en auois besoin: reduit en ceste necessi

necessité, on m'enuoye à Paris, pour y faire mes estudes, mais quel mal-heur! alors que ie commençois à recognoistre le chemin qu'il falloit tenir en l'aggreable dedale des sciences, pour en sortir auec honneur, on me destina mal-heureusement à suiure vne autre fortune, que celle de l'estude, quoy qu'elle fust la plus propre à mes inclinations. Me voila hors du College, & à mesme tẽps chez vn Notaire Apostolique, où ie n'appris que des choses inutiles & indifferentes à sçauoir. Sortant de là, pour acheuer de destruire ma fortune, on me renuoye à Tholouse, où ieune, ie passay la meilleure partie de mon aage d'adolescence en des exercices de ieunesse. Cinq ans entiers furent le temps de ces folies, au bout desquels ie m'en reuins encore à Paris, resolu de n'abandonner iamais la fortune en mes disgraces, croyant que comme inconstante & volage, elle se pourroit enfin lasser de me nuire. Ma croyance ne fut pas vaine; car elle me fit rencontrer dans le mariage vn bonheur inesperé, par la femme que i'espousay, comme doüée de tant de merites, que
sa

sa vie sera vn eternel exemple à toutes celles de son sexe pour aymer la vertu, & pour la suiure. D'abord le bien de sa iouyssance, comme trop extreme, m'en fit apprehender la perte, & ie ne cessay iamais d'apprehender que ie ne l'eusse perduë, tant ie craignois de la perdre. Perte qui me fut si sensible, que le regret en demeurera eternellemẽt dans mõ ame, comme le souuenir dans ma memoire. Ie fis ceste perte quatre ans apres son acquisition, au lieu de ma naissance, où apres auoir respandu mille & mille larmes de sang, tesmoins de ma tristesse, & autant de souspirs, sans conter les plaintes pour honorer son tombeau par ces tristes deuoirs; je deuins mal-heureusement amoureux d'vne fiere beauté, sans dessein toutesfois que de l'honorer & de la seruir, autant que son humeur, ou plustost la mienne me le pourroit permettre. Si bien que tous les sermens que i'auois faict, de n'aymer iamais rien, apres le trespas de celle que i'aymois vniquement, furent violez, mais par la raison d'vne puissance souueraine qui m'y força, malgré tous mes efforts
de

de resistance. Me voila passionnément amoureux, sãs estre toutesfois esclaue, car la volonté de ne m'engager iamais estoit libre & absoluë. Ie sers pourtãt ceste beauté, auec tous les respects ordinaires des Amans, quatre ou cinq mois, au bout desquels la Deesse de discorde nous mit en diuorce pour nous des-vnir. De te dire les circonstances du differend, ce seroit inutilement, puis que tu ne les ignores pas; il me suffit (passant plus outre) qu'en ceste querelle tu puisses seruir de tesmoin à mon innocence pour la faire cognoistre à tout le monde. Ie ne remporteray donc autre fruict de la semence de mes seruices, que le regret de l'auoir iectée sur vne terre infertile, où si fertile, ce n'est qu'à produire des espines qui ont faict des playes à mon cœur, dont i'auray de la peine à guerir, comme bourrelé sans cesse du cuisant desplaisir de les auoir laschement receuës d'vn subject digne de mespris. Ie ne fus pas plustost desengagé de ceste seruitude, que ie me resous de quitter pour iamais ceste ingrate Maistresse, dont ie vis les defauts, deslors que i'eus les yeux desbandez,

dez & leur cognoiſſance me reduit telle-
ment transporté de hayne, contre le ſou-
uenir de l'auoir jadis aymée, que ie ne pou-
uois penſer à elle que pour me reſoudre à
n'y penſer iamais. De la reſolution ie vins
promptement aux effects, & par mon de-
part, m'eſloignay de ceſte cruelle, pour
m'eſloigner de mes deſplaiſirs, croyãt que
ſa preſence & le lieu de ſon ſejour m'e-
ſtoient eſgalement mal-heureux: mais tou-
tesfois en vain: car le mal-heur animé à
la courſe de me pourſuiure, m'attaint à la
fin & me bleſſe ſi viuement le cœur d'vne
playe mortelle, par le traict qui mit ma
chere mere dans le tombeau; que quand
ma vie ſeroit icy bas eternelle, la douleur
que i'en reſſens, la ſeroit auſſi. Reduit à ce-
ſte extremité, ie vis à ceſte heure à Paris,
le Paradis terreſtre des delices, mais pour-
tant accablé d'ennuy & de triſteſſe: car au
ſouuenir de mes infortunes ie n'abhorre
que ce qui me plaiſt, & ne cheris que ce
qui m'eſt deſaggreable: les plus douces
compagnies me ſont des faſcheux entre-
tiens, & dans les plus deſertes ſolitudes, ie
fais mon ordinaire ſejour. Voila mon cher

amy le pourtraict de ma vie desastreuse & infortunée. En mon enfance i'ay perdu mon pere, en mon adolescẽce mon temps, en ma ieunesse ma femme, deuancée de celle de deux enfans, & maintenant ma chere mere. Ne sõt-ce pas des pertes capables de martiriser vn cœur par la souffrance de mille & mille morts auãt qu'il meure? vis tu iamais mortel plus cõblé de malheur? On tiẽt que l'esperance meurt apres nous, mais ie puis dire, par l'experience du ressentimẽt, qui porte auec soy sa caution, que le trespas de ceux que i'aymois le plus au monde, m'a rauy par vn mesme coup mes esperances auec leur vie, & les a enseuelies dans vn mesme tombeau. Soustienne qui voudra que ces infortunes toutes particulieres, pour estre trop extremes, ne peuuent souffrir de comparaison qu'auec elles mesmes. Ie somme les plus infortunez de ce siecle à comparoistre dans la lice de ceste carriere du monde, pour leur faire confesser auec les armes mesme de mon mal-heur, qu'il n'en est point de plus malheureux que moy, & fust-ce l'infortuné Tãtale, ie luy ferois aduoüer que son tourment

ment n'est que plaisir en comparaison de mon martyre: car quoy qu'alteré d'vne soif tout à faict grande, plongé dans l'eau iusques au bord des levres, il ne puisse iamais l'estaindre, ce n'est rien encore pour esgaler mon mal, parce que le sien ne procede que de ne pouuoir point boire, & le mien au contraire, d'auoir beu tout ce que le mal-heur a de fiel & d'amertume. Tellement que si l'ardeur d'vne soif vehemente consomme ce miserable par l'impuissance de boire, le venin de ce poison que i'ay beu, me faict consommer dans vne flamme de mort, plus cruelle mille fois que la mort mesme. Ie ne fais pas ces plaintes, mon cher amy, que pour estre ouyes tant seulement de tes oreilles: car à Dieu ne plaise, que ie m'en voulusse seruir contre le Ciel, pour l'accuser de cruauté en la punitiõ de mes crimes; quoy que ie souffre: ie le souffre iustement, ie plieray le col sous le joug des peines qu'il m'imposera, & fussent-elles plus rigoureuses que celles que i'endure, ma volonté à les souffrir en deuancera tousiours l'effect. Ie suis content de ne l'auoir esté iamais, puis qu'il

luy plaist: eusse ie de la constance pour souffrir de nouueaux tourmens, ie souspirerois plustost apres leurs gehennes qu'apres le soulagemēt de celles que i'endure. Il est en terre, plusieurs chemins qui conduisent au Ciel, mais le plus court, & le moins dangereux est tapissé d'espines, & bordé de ronces, & c'est par celuy-là mesme que nostre Sauueur a passé pour y aller, quoy qu'il y fust tousiours. De sorte qu'en le suiuant on ne peut manquer de trouuer à la fin le giste de l'eternité, où tous mes desirs ensemble aspirent. Ce qui me faict resoudre constamment à fouler aux pieds les plus poignantes espines que ie trouue dans le chemin de ma vie passagere; & plus i'en rencontre, plus suis-ie asseuré que ie ne m'esgare point, puis que tant seulement, à la derniere espine de la mort, nous commençons à trouuer les roses, pour marque de la fin de nos maux. Il n'appartient pas à tout le monde d'estre mal-heureux auec constance; parce que le mal du mal-heur, ioinct auec le bien de ceste vertu, est vne faueur singuliere, non de la fortune, mais du Ciel, qui nous donne

des

des esperances de iouyr apres sa tourmente passagere de ces desastres, de la bonace d'vne felicité eternellement durable. Que ie sois donc le sejour des miseres, le terroir des mal-heurs, & le rosier à produire toutes les espines de tous les maux du monde; ie ne veux que les armes de la patience pour triompher de ces ennemis, & ces armes ne se refusent iamais au cœur qui les desire: ce qui me rend triomphant auant le combat, puis que ie ne fais point de vœux que pour les acquerir. Quand ie me represente Iob deuant les yeux, ie m'estonne de voir son corps abbaissé iusques à vn tel degré de misere, & à mesme têps son cœur esleué au plus haut de la constance, deffiant le peril dans le danger, le mal-heur au plus fort de son infortune, & la tempeste au milieu de l'orage. Tu me diras, mon cher amy, qu'entre tous les hommes du monde il n'y a iamais eu qu'vn seul Iob, mais ie te respondray, qu'il n'est pas impossible qu'il n'y en ayt vn nombre sans nombre, & passant encore plus outre, ie te diray qu'il ne depend que de nous d'auoir & sa constance, & sa grace, puis que

Dieu ne refuse rien au merite. Disposons donc la matiere, afin quelle reçoiue la forme. Vn homme de bien peut tout ce qu'il veut, parce que sa volonté, comme pleine de iustice, est aydée tousiours de la grace, & auec ce secours elle triomphe de toutes choses. C'est pourquoy, mon cher amy, ie ne trouue point d'autre remede pour fortifier mes inclinations à resister courageusement cõtre les coups de la fortune, que celuy seul de viure en homme de bien: car veritablemẽt vn homme seul sans autre appuy que celuy de sa force, auroit esté mille fois vaincu au rencontre des mal-heurs qui me sont arriuez. Ce n'est pas que ie vueille tirer de la victoire que ma constance a remporté sur eux, vne consequence d'estre homme de bien, mais seulement ceste consideration (que ie te laisse) que Dieu l'a permis pour la volonté que i'en ay, & comme infiniment liberal, il en a voulu donner par aduãce la pensée pour m'animer d'auantage à luy en produire les effects. Heureux donc sont mes malheurs, & fortunez mes desastres, puis que comme vn autre Iob reduit sur vn fumier de

de misere & d'infortune par la perte generale de tout ce que i'aymois vniquement au monde, & abandonné pour iamais en vne terre estrangere de mes plus proches, les yeux tout noyez de larmes, le cœur à demy arraché du sein par la violence du vent de ses souspirs; l'ame atteinte da la douleur de toutes les douleurs ensemble, ne respirant qu'vn air battu du son de mes plaintes, au plus fort de l'orage & de la tourmente de tous ces maux, en mespriser les rigueurs, & en fouler aux pieds les espines, donnant mes larmes, mes souspirs, & mes plaintes à la nature, plustost qu'à mon mal-heur, pour ne paroistre pas insensible auec vn cœur de chair. Ne sont-ce pas des forces plus qu'humaines: aussi viennent-elles d'en-haut: & mon cœur d'ores-en-auant sera sans cesse occupé à l'action d'vne recognoissance mortelle, & esgale à mon pouuoir. Il est tẽps cependãt, mon cher amy, de donner quelques ombrages à ce pourtraict de ma vie, afin d'en releuer les traicts. Et à cet effect ie me seruiray des raisons que i'ay en main pour authoriser mes actions passées, ie veux dire

pour destruire le reproche que ceux qui auoient de l'interest à ma conseruation ont mis ent auant contre ma façon de viure, n'ayant peu iamais l'approuuer. Ils m'attaquoient auec les armes de ces objections, que puis que i'estois si auant engagé dans le monde ; ie deuois m'efforcer d'y establir quelque sorte de fortune, à l'espreuue des coups du temps ; tant pour leur contentement, que pour mon profit; qu'vne personne de ma condition viuant sans soucy, viuoit sans honneur, & qu'ainsi mes actions deuoient estre terminées à quelque object d'vtilité. Ausquelles attaques ie resiste auec ce bouclier de raison, que si mes resolutions ont esté tousiours vagues, & mes desseins indeterminez pour le monde ; sans auoir autre but que celuy de l'indifference, c'est à cause que ie n'y veux pas establir mon sejour, la fortune que i'espere, c'est de n'en faire iamais, parce que ses faueurs ont des charmes contraires à mes inclinations, ne me permettant pas d'ancrer le Nauire de ma vie en ceste mer orageuse de la terre, crainte du naufrage. De sorte que i'ay si fort mesprisé

mesprisé ses richesses passageres, que iamais ie n'ay rien estimé à l'egal du mespris que i'en ay faict. On me dira que ces paroles de mespris ne sont bonnes que dedans vn Cloistre, & ie respondray qu'elles sont excusables à ceux qui sont en chemin d'y aller. Et iusques icy Dieu m'a faict ceste grace d'auoir trouué tousiours mon côte en toutes mes entreprises, quoy qu'on m'ait grandement mescontenté, car à ceste mesme heure, apres tant de diuerses pertes ie me trouue plus riche que iamais, puis que ie suis content. A quoy donc amasser des richesses, si elles ont esté, & seront toute ma vie l'object de mon mespris, pourquoy suiure la fortune, si ie n'ay iamais faict dessein de m'engager dedans sa roue pour euiter ses destours? la suiue qui voudra, on ne peut gaigner que sa perte : i'ayme beaucoup mieux courtiser sainctemẽt celuy qui arreste son bransle quand il luy plaist, & d'en dire les raisons, i'offenserois les raisonnables, puis qu'ils sont capables de les representer, ie t'en laisse le iugement mon cher amy. Considere maintenant à loisir ce pourtraict de ma vie, que

ie t'enuoye faict, non au crayon, ny à l'huyle, mais à l'ancre, & auec vn pinceau de fer. Peinture que le temps n'effacera iamais. Pardonne moy, si i'ay entretenu si long-temps ton esprit d'vne si vtile nourriture, ie t'offre le regret que i'en ay pour dessert, mais c'est en ceste qualité de ton tres-humble, tres-obeyssant & tres-affectionné seruiteur, & tres fidelle amy.

SILVANDRE.



LES

LES COMPLIMENS *DE* LA LANGVE FRANCOISE.

OEVVRE TRES-VTILE & necessaire à ceux qui sont à la Cour des Grands, & qui font profession de hanter les compagnies.

P. L. C. D. M. C.



A LYON,

M. DC. XXXVIII.

LES COMPLIMENS DE LA LANGVE FRANÇOISE.

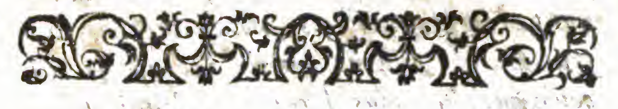
ŒVVRE TRES-VTILE & necessaire à ceux qui [illegible] la Cour des Grands, & qui font profession de hanter les compagnies.

R. L. C. D. M. C.



LYON

M. DC. XXXVII.



AV LECTEVR.

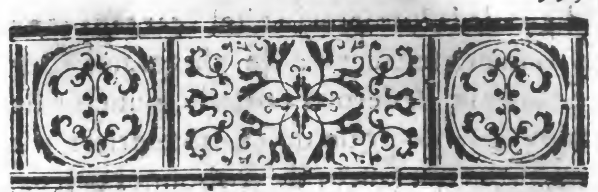
IL ne faut pas douter que l'Eloquence ne ſoit vne des principales parties qui faict l'homme : car de voir vn eſprit fort ſubtil & deſlié ſans ceſt ornement qui eſt la ſeule qualité qui le faict paroiſtre en tous les lieux où il ſe rencontre, c'eſt reuenir aux meſmes extremitez que Promethée, qui fit vne tres-belle Statuë en apparence, mais qui n'auoit aucun mouuement, & ne pouuoit eſtre animée ſans le feu du Ciel. C'eſt l'Eloquence qui anime nos diſcours, donne la grace & l'entregent à nos actions, nous ouure les portes des compagnies, & nous met dans l'eſtime qu'vn eſprit bien nay doit rechercher : ſans ceſte partie nous reſſemblons à des troncs inſenſibles, à des rochers & des

pierres

pierres. Toutes nos actions ſont languides, nos paroles ſans effects, nos conceptions ſans fruicts, & viuons dans le dégouſt de tous ceux auec qui nous hantons ordinairement. Tu as en ce petit abregé, les moyens, & les addreſſes pour acquerir vn gage ſi precieux, & ne demeurer iamais muët dans les compagnies : voire meſme à la Cour des Grands, où les moindres démarches & les moindres ſyllabes ſont eſtudiées. Fais ton profit du preſent, & attends mieux à l'aduenir.



LES



LES COMPLIMENS DE LA LANGVE FRANCOISE.

Oeuure tres-vtile & necessaire à ceux qui sont à la Cour des Grands, & qui font profession de paroistre dans les compagnies.

Offres de seruice au Roy.



SIRE,

Si i'auois des paroles pour exprimer le iuste sujet quo i'ay de vous presenter mon tres-humble seruice, ie croirois estre indigne

digne de la lumiere du Ciel : car tenant en vos mains le Sceptre du plus grand Roy de la terre, ce seroit perdre le souuenir de moy-mesme, que de croire meriter par mes vœux, la faueur de vos bonnes graces, dãs lesquelles tous les Monarques du mõde sont bien aises de se conseruer. Pardonnez donc, SIRE, au zele ardant qui pousse vn de vos subjects à la recognoissance qu'il doit à vostre Majesté, & me permettez de vous dire que la seule gloire qui me peut iamais arriuer est de mourir genereusement pour vostre seruice.

AVTRE.

SIRE,

Le Ciel a son Iupiter, ses Dieux, son Soleil & ses Astres, mais vos vertus sont si vniuersellement adorées de tous les peuples, que vous faictes naistre de l'enuie & de la jalousie entre les Dieux, & quand vostre Majesté seroit seule dans le monde, la Terre auroit dequoy se vanter d'estre

aussi

aussi puissante que le Ciel : ie n'adjouste rien à ceste verité , que les offres de mon tres-humble seruice, & ne desirerois rien au monde que quelque occasion où ie la peusse soustenir au peril de mon sang & de ma vie.



AVTRE.

SIRE,

Il y a long-temps que ie desirois de me venir jecter au pieds de vostre Maiesté, pour vous immoler mes vœux, & ceste occasion me doit tenir lieu de plus grand bon-heur qui me pourroit iamais arriuer , aussi esperay-ie tant en l'affection que vous auez pour la vertu,que vous aurez agreable que ie vous offre mon tres-humble seruice,& que ie die auec cet ancien, que le Ciel ne me pouuoit faire plus d'injustice qu'en me faisant naistre sous vn autre siecle que le vostre,qui est le seul que nous pouuons appeller heureux, depuis le cõmencement de ceste Monarchie.

AVTRE.

SIRE,
Si les vertus de vos anceſtres eſtoient en voſtre puiſſance, & que pour acquerir la bonne grace des Roys, il ne falluſt qu'eſtre nay d'vn pere genereux, i'aurois plus de hardieſſe de vous venir offrir, ce que la nature & l'art m'on donné de courage & d'adreſſe, puis que mon Pere a vieilly au ſeruice de vos predeceſſeurs, & que les vertus de mes anceſtres ſont cogneuës en tous les lieux, où le Soleil enuoye l'eſclat de ſes lumieres. Toutesfois ie croy que vous n'aurez pas deſaggreables les offres de mon tres-humble ſeruice, puis que ie marche ſur les traces de mes predeceſſeurs, & que ie ne veux viure qu'en qualité de voſtre tres-humble ſubject.

OFFRE DE SERVICE A LA REYNE.

MADAME,

Auec la permiſſion du Roy, & celle de voſtre Majeſté, ie prendray la hardieſſe de vous faire la reuerence, & dire que ie ne deſire rien au monde, auec plus de paſſion, que d'eſtre voſtre tres-humble, & tres-fidelle ſeruiteur & ſubject.

AVTRE.

MADAME,

L'honneur que ie reçois auiourd'huy d'auoir ployé le genoüil deuant le Roy, & de luy auoir offert tout ce qui eſt de moy & de mō obeyſſance, me ſembleroit imparfaict & n'eſtre du tout accomply, ſi ie n'auois encor ce bien de venir pres

ſenter mes vœux à voſtre Majeſté, & luy faire offre de mes tres-humbles & tres-affectionnez ſeruices, ce que ie mettray au plus haut degré d'honneur, qui me ſçauroit arriuer.

POVR FAIRE LA REVERENCE A VN grand Seigneur.

MOnſeigneur, comme ie tiens à tres-grande faueur le bien de pouuoir ſaluër & faire la reuerẽce à voſtre Grandeur, auſſi me reputeray ie touſiours tres-heureux, qu'elle m'accepte deſormais pour ſon tres-humble & tres-obeyſſant ſeruiteur.

Autrement.

Monſeigneur, le rang que vous tenez entre les Grands, & tant de belles qualitez qui ſont en vous, m'obligent à vous faire offre de ce peu qui eſt de moy, pour vous pouuoir rendre en toutes occaſions tres-humble ſeruice.

Autre

Autrement.

Monſeigneur, voſtre Excellence me permettra, s'il luy plaiſt, de luy rendre ce petit deuoir en luy faiſant la reuerence ; attendant que le Ciel me faſſe naiſtre quelque fauorable occaſion, où ie luy puiſſe faire voir par les effects, combien i'ay deſiré en mon ame de luy pouuoir rendre quelque ſeruice.

POVR ACCOSTER VNE D'AMOISELLE EN INTENtion du Mariage, & luy offrir ſon ſeruice.

Alcandre.

MAdamoiſelle, ie ne doute point, que vous ne m'eſtimiez autant temeraire qu'audacieux : mais ie ſupplie ceſte diuine beauté qui rayonne dans vos yeux, d'excuſer mon audace, & de pardonner à ma temerité, qui m'a faict prendre la

hardiesse de vous venir offrir mon tres-humble & tres-affectionné seruice.

Clarinde.

Monsieur, ie suis extremement marrie de ce que ie n'ay pas l'honneur de vous cognoistre ; & m'estonne comme vous allez faire offre de vostre seruice à vne personne qui en est du tout indigne.

Alcandre.

Madamoiselle, c'est vostre bon naturel, qui vous faict parler de la sorte.

Clarinde.

Pardonnez-moy, Monsieur, ce n'est que la pure verité qui parle par ma bouche.

Alcandre.

Madamoiselle, ceste grande modestie que ie voy si naifuement depeinte en vos paroles, me faict esperer que vous aurez mes intentions pour aggreables, & qu'auec le temps ie pourray obtenir quelque chose en vos bonnes graces.

Clarinde.

Monsieur, s'il y auoit quelques bonnes graces en moy, elles vous seroient toutes acquises, mais n'y en ayant point du tout, vous n'y pouuez esperer aucune part.

Alcandre.

Madamoiselle, il y en a assez, mais ie ne m'estime pas assez heureux pour les pouuoir acquerir ny posseder: de vray ie pourrois faire estat de moy, & m'estimerois plus que ie ne suis, si i'auois ceste faueur, & si i'estois autant aymé de vous, comme ie vous ayme.

Clarinde.

Quand ie voudrois auoir de l'amour pour vous, il seroit si bien limité, qu'il n'excederoit point les termes de l'honnesteté & de la modestie.

Alcandre.

Madamoiselle, c'est ce qui me faict faire plus de cas de vous, & qui vous rend encore plus aymable: aussi vous prie ie de croire, que mes intentions ont tousiours esté sainctes, & que ie n'ay iamais eu d'autre but que l'honnesteté. Et quoy? m'estimeriez-vous autre, & que i'eusse formé quelque dessein prejudiciable à vostre hōneur? I'aymerois mieux n'auoir iamais esté au monde, que si cela m'estoit arriué; aussi ay-ie intention de demeurer à iamais

vostre plus fidelle & plus obeyssant seruiteur, comme les effects en feront voir la preuue par tout, où vos commandemens m'appelleront.

Clarinde.

Ie vous remercie, Monsieur, de toute mon affection; comme aussi de tant de peine que vous auez prinse pour vne personne, qui ne le merite pas, Ie suis vostre seruante bien humble.

Alcandre.

Madamoiselle, c'est moy qui vous suis tant redeuable, que ie suis hors de tout moyen de m'en pouuoir acquitter;& partant, Madamoiselle, ie vous supplie, & vous conjure tout ensemble, de vous seruir de moy par tout où vous me iugerez capable de vous pouuoir seruir. Et cependant apres vne milliace de recommandations i'oseray prendre congé de vous, & vous laisseray seulement mon cœur pour gage de ma fidelité & de ma constance.

Clarinde.

Adieu, Monsieur, ie vous remercie de tout mon cœur de vostre bonne visite.

Alcan

Alcandre.

I'espere de vous reuoir encore, & bien tost, où ie ne pourray.

Clarinde.

Monsieur, tant que vos intentions seront bonnes, & vos poursuittes legitimes, vous treuuerez tousiours la porte de ceans ouuerte, & à vos semblables aussi, qui ne manqueront d'y estre bien receus de tout ce qui sera de nostre possible, & partant vous y pouuez venir toutes les fois qu'il vous plaira.

Alcandre.

Madamoiselle, ie vous peux bien asseurer, que ie me vay esloigner de mon plus beau iour, pour m'aller confiner en l'abysme des plus affreuses tenebres que ie sçaurois rencontrer : car ie vous oseray bien protester que sans vous ie n'ay iour ny clarté, & partant tout le temps de ceste triste absence me sera tellemẽt ennuyeux, que les momens me seront des heures, les heures des iours entiers, & les iours des siecles, si ce n'est que ie me consoleray en

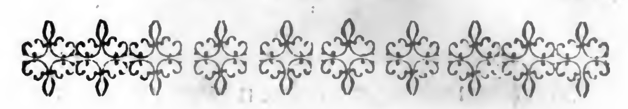
l'esperance d'estre en vos bonnes graces;
& auec cela ie me resoudray à la patience.

Clarinde.

Voilà des paroles bien aduantageuses, mais peut-estre n'estes-vous pas si passionné que vous en faictes le semblant. Adieu, Monsieur, nous vous verrons vne autre fois.

Alcandre.

Madamoiselle, vous faictes tort à vostre beauté, & à mon amour qui est fidelle : mais i'espere que le temps vous fera voir ce que ie suis: & quoy que ce soit, puis que la necessité me contraint de me retirer de vous, ie ne me retireray iamais de l'affection que vos beaux yeux ont iectée dedans mon ame. Adieu Madamoiselle, iusques à la reueuë, qui sera le plustost qu'il me sera possible.



A LA REVEVE.

Alcandre.

IE vous protefte, Madamoifelle, que ie n'euffe iamais creu que les tourmens de l'abſence de ce qu'on ayme, euſſent eſté ſi cuiſans : car ie vous oſeray bien iurer par vos beaux yeux, vrays aſtres de ma fortune, que ie mourrois d'impatience de vous reuoir.

Clarinde.

Eſt-il poſſible, Monſieur? Ie ne le peux croire.

Alcandre.

Madamoiſelle, ie vous ſupplie de le croire, s'il vous plaiſt: car ie vous aſſeure, que ie ne pouuois plus ſupporter la violence des ennuis que ie ſouffrois, pour me voir ſi long-temps eſloigné de l'obiect de mon bien, & de ce qui contente mon ame.

Clarinde.

Clarinde.

Monſieur, il ne peut bien eſtre ainſi : car vous me ſemblez fort paſſionné à voir vos actions.

Alcandre.

Madamoiſelle, ie vous proteſte qu'il m'eſt impoſſible de prendre aucun contentement du monde, qu'en ce qui flatte mon amour, & en l'aſpect de voſtre bonne grace, joincte à voſtre excellente beauté.

Clarinde.

Monſieur, il vous plaiſt de le dire ainſi, pour vous rire de moy, comme s'il eſtoit vray, qu'il y euſt en moy quelque traict de beauté.

Alcandre.

Et quoy, Madamoiſelle ? m'eſtimeriez-vous bien tel ? Ie vous aſſeure, que ie le dy tout du meilleur de mon ame, & ſeroy bien miſerable, ſi ie le penſois autrement que ie ne le dy, Sçachez, Madamoiſelle, que vous voyez vn homme, qui eſt

est entierement vostre, & qui ne desire de viure que pour vous, & pour le bien de vostre seruice. Mais encore ce qui me fasche le plus, c'est qu'il me faut de necessité esloigner de vous pour quelques iours, pour aller donner ordre à quelque affaire qui presse : mais ie vous prie de croire, qu'en quelque lieu que i'aille, i'y porteray tousiours en l'ame la viue image de vos perfections, & que ie n'y viuray que de l'idée de vos beaux yeux, auec vne entiere resolution de vous obeyr par tout. Adieu, Madamoiselle, iusques au reuoir, & vous prie de m'excuser, si ie ne vous peux faire plus longue compagnie.

Clarinde.

Ie vous remercie, Monsieur, infiniment & adieu iusques à vne autre fois.

POVR

POVR OFFRIR SON SERVICE, ET FAIRE amitié auec quelqu'vn.

Philidor.

MOnsieur, encore, que ie ne merite pas l'honneur que i'ay de vous voir, & de vous baiser les mains de tout mon cœur; le desir neantmoins que i'ay de m'introduire en vostre cognoissance & bonne amitié, m'a faict prendre la hardiesse de me presenter icy devant vous, pour receuoir l'honneur de vos commandemens, & vous offrir le deuoir de mon seruice.

Cleandre.

Monsieur, ce m'est vn extreme contentement de voir la bonne affection que vous auez en mon endroit, & vous ay trop d'obligation de la peine que vous auez prinse de me venir voir, vous asseurant que vous n'irez iamais en lieu, où vous soyez

ſoyez le mieux venu, & où vous ayez plus de pouuoir.

Philidor.

Monſieur, le deſir que i'auois de vous voir, & de ſçauoit l'eſtat de voſtre portement, m'a faict prendre la reſolution de venir icy, pour vous preſenter mon tres-humble ſeruice, auec vne humble priere, que vous ne le refuſiez pas.

Cleandre.

Vous m'obligerez trop, Monſieur ; & ſuis fort reſiouy de vous voir, & encore plus de ſçauoir ceſte bonne volonté que vous auez enuers moy, qui ne le merite pas, & vous conjure d'y continuer : vous aſſeurant de ma part, que vous n'aurez iamais vn amy plus intime, & me ſens treshonoré de voſtre amitié que i'accepte de tout mon cœur : & ne ſuis ſeulement faſché que de tant de peine que vous auez prinſe à mon occaſion.

Philidor.

Ce que vous appellez peine, ne m'eſt qu'vn extreme contentement, Monſieur : car en effect ie ne ſuis iamais plus content, que quand i'ay le bien de voir les hommes

hommes de vostre merite, & specialement quand il leur plaist m'honorer de leur amitié.

Cleandre.

Monsieur, vous me faictes trop d'honneur, & m'obligez d'estre tout vostre; aussi ie vous feray tousiours paroistre par effect ce que ie vous dy de bouche, & vous cognoistrez auec le temps, que vous n'eustes iamais vn meilleur amy que moy.



POVR REMERCIER VN AMY DE QVELQVE courtoisie.

Cleandre.

MOnsieur, ie vous remercie vn million de fois de la peine qu'il vous a pleu de prendre pour moy. I'espere que le Ciel me fera naistre quelque occasion, où ie pourray m'en reuancher par quelque bon seruice en recompense.

Philidor.

Philidor.

Monſieur, ie demeureray à iamais voſtre obligé, de m'auoir teſmoigné en vne tant preſſante occaſion les effects de voſtre amitié, dont ie vous ſuis grandement redeuable.

Cleandre.

Monſieur, c'eſt la moindre choſe de ce que ie voudrois faire pour vous. Cela ne merite pas qu'on s'en doiue ſouuenir.

Philidor.

Monſieur, ie voudrois faire mille fois d'auantage pour voſtre contentement: car cela n'eſt rien au prix de la volonté que i'ay de vous ſeruir.

Cleandre.

Helas! Monſieur, ie n'ay deſia que trop experimẽté les effects de voſtre courtoiſie. Vous m'auez tãt obligé que ie ſuis du tout inſoluable d'y ſatisfaire; mais pour toute recompenſe, ie vous prie de regarder où vous me treuuerez capable de vous ſeruir.

Philidor.

Monſieur, vous auez tout ſubject d'amitié enuers moy. Continuez ſeulement

vostre bonne affection : & ie continueray en ma bien-vueillance.

Cleandre.

Monsieur ; vos bien-faicts surmontent de beaucoup tout ce que i'ay faict, que ie fais, & pourray faire pour vous. Mais si mon pouuoir est petit, la volonté de vous seruir sera tousiours grande.

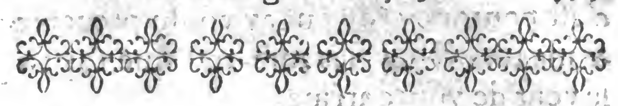
Philidor.

Mes bien-faicts enuers vous ont esté de si basse estoffe, qu'il n'est pas besoin que ie me trauaille pour vous respondre sur ce subiect : mais si ie peux à l'aduenir, ie vous seruiray.

Cleandre.

Monsieur, vous augmenterez par ce moyen le nombre de mes obligations enuers vous, mais si ie ne les puis payer, ie prieray Dieu, qu'il luy plaise vous le rendre pour moy.

POVR



POVR ALLER SALVER VN AMY NOVVELLEMENT arriué de voyage.

Alcandre.

MOnsieur, aussi-tost que i'ay sceu vostre desiré retour, ie n'ay voulu mãquer à mon deuoir de vous venir saluër pour vous continuër l'offre de mon humble seruice, qui vous est acquis de tout temps.

Cloriman.

Monsieur, ie suis vostre bien humble; mais ie suis infiniment marry, que vous m'auez enuié l'honneur de vous aller visiter le premier, comme c'estoit mon intention de me porter chez vous, aussi-tost que ie me serois tant soit peu raffraischy, parce que ie ne fay qu'ariuer.

Alcandre.

Monsieur, i'eusse esté bien marry de vous donner la peine de venir chez nous:

c'est pourquoy ie vous ay voulu preuenir & me rendre icy dés aussi-tost que i'ay eu le vent de vostre arriuée.

Cloriman.

Monsieur vous m'obligez trop, & vous remercie d'auoir pris la peine de venir icy, puis que c'estoit moy qui vous estois tenu de ce deuoir.

Alcandre.

Vous ne deuez pas vser de ces termes à l'endroit du moindre de vos seruiteurs, & qui n'a de deuoir & de l'obeyssance que pour vous les sacrifier.

Cloriman.

Ce sera moy, qui flefchiray tousiours sous la loy de vos commandemens. Vous me faictes cent mille fois plus d'honneur que ie n'ay iamais merité enuers vous.

Alcandre.

Laissons tous ces discours à part, ie vous en supplie, Monsieur, car vous sçauez trop bien ce que ie vous suis. Mais dites-moy, ie vous prie, comment vous estes-vous porté en vostre voyage?

Clori

Clor. man.

Le mieux du monde, Monsieur par là grace de Dieu, si ce n'est qu'à Strasbourg ie fus vn peu trauaillé d'vn excez de fieure; mais cela fut bien tost passé.

Alcandre.

Ie croy que vous deuez estre biẽ harassé, car vostre voyage a esté fort lõg & penible.

Cloriman.

Pardonnez-moy, Monsieur, ie ne suis nullement las: par ce que ie suis venu tout à l'aise: & puis i'ay vn cheual qui a le pas fort doux, & ne trauaille nullement son homme.

Alcandre.

Ie benis de tout mon cœur le bon-heur de vostre voyage: mais encore plus celuy de vostre heureux retour: mais il ne vous desplaira pas, si i'ose vous demander des nouuelles de ce pays-là. Vous nous direz donc, s'il vous plaist, ce qui s'y passe. N'y a il rien de nouueau.

Cloriman.

Ie vous peux bien asseurer qu'il n'y a rien que de bon, & que tout s'y porte bien:

ſi ce n'eſt que l'on craint, & auec beaucoup d'apparence, qu'il n'y ayt quelque mouuement de guerre à la ſortie du Printemps.

Alcandre.

Quoy? l'on parle de guerre?

Cloriman.

Ouy: parce que le Prince Palatin a demandé ſecours au Roy d'Angleterre, ſon beau-pere: & ne ſçait-on encor ce qu'en ſera.

Alcandre.

Ie croy que ce pays ſera touſiours affligé de guerres inteſtines: mais n'y a il rien autre.

Cloriman.

Monſieur, il y a encore quelque choſe à la verité, mais vne autre fois ie vous le diray plus à loiſir. Permettez-moy, ie vous prie, que ie m'aille vn peu repoſer.

POVR

POVR RECEVOIR VN AMY, QVI NOVS vient visiter.

Alcandre.

MOnsieur, vous soyez le bien venu: vous me faictes mille fois plus d'hõneur que ie n'ay iamais merité en vostre endroit.

Cloriman.

Pardonnez-moy, Monsieur, c'est moy qui en reçois l'honneur.

Alcandre.

Monsieur, c'est l'excez de vostre bon naturel, qui vous faict parler de la sorte, auec ceste grande bonté de vous mesme, qui est née auec vous.

Cloriman.

Les effects seront autant de bouches, qui vous rendront le fidelle tesmoignage de l'amitié que ie vous porte.

Alcandre.

Vous m'obligez trop, Monsieur, ie n'ay iamais merité tant de faueurs de vous.

Cloriman.

Monsieur ie ne fay que mon deuoir en cela; car ie sçay bien que ie vous suis redeuable de plus grande chose.

Alcandre.

Ce n'est pas à l'endroit de ceux qui ne releuent de vous, que vous deuez vser de ces termes.

Cloriman.

Tant s'en faut, Monsieur; car c'est moy qui ne respire qu'apres l'honneur de vos commandemens.

Alcandre.

C'est moy, Monsieur, qui voudrois vous tesmoigner par effect plustost que par parole, le desir que i'ay de vous pouuoir rendre quelque seruice.

Cloriman.

Vous me l'auez assez tesmoigné par le passé & faudroit dire que ie serois du tout ingrat, si ie ne me confessois entierement vostre obligé.

Alcandre.

Monsieur, vous m'excuserez, s'il vous plaist, car ie ne vous ay iamais donné subject de vous dire mon redeuable : aussi les occasions ne s'en sont iamais presentées; mais c'est de gayeté de cœur qu'il vous plaist de parler ainsi.

Cloriman.

C'est le deuoir mesme, qui tire ces paroles de ma bouche pour me faire aduoüer tout vostre, & que ie n'auray de vie ny de zele que pour vous obeyr.

Alcandre.

Ie voy bien que vous me voulez vaincre de courtoisie, & que ce ne seroit iamais faict: Mais ne vous plaist-il pas de vous asseoir, & nous parlerons plus à loisir ?

Cloriman.

Ie n'en ay pas besoin, Monsieur : & puis il ne seroit pas raisonnable que ie m'assisse le premier: & partant vous prendrez place: si c'est de vostre plaisir, & puis ie vous suiuray.

Alcandre.

Monsieur, ie vous en prie, mettez-vous là.

Cloriman.

Ce sera donc pour vous obeyr.

Alcandre.

Monsieur, ie suis vostre seruiteur.

Cloriman.

C'est moy qui suis le vostre, Monsieur, & le plus affectionné que vous ayez.

Alcandre.

Mais il ne vous desplaira pas, Monsieur, si ie vous ose demander quel bon vent vous ameine icy?

Cloriman.

Monsieur, c'est premierement pour auoir l'honneur de vous voir, & d'apprendre l'estat de vostre santé: puis pour vous baiser bien humblement les mains: & encore de surplus pour vous supplier de me faire part des bonnes nouuelles que vous auez receuës de Paris.

Alcandre.

Monsieur, il n'y a rien de nouueau, sinon que le Roy est party pour aller à Fontainebleau.

QVAND

QVAND ON RENCONTRE FORTVITEMENT vn amy par la ruë.

Alcandre.

MOnſieur, ie prie Dieu qu'il vous donne le bon iour, & n'euſſe pas eſtimé de faire vne ſi heureuſe rencontre: mais dites moy vn peu, comment vous portez-vous?

Cloriman.

Aſſez bien, graces à Dieu; & touſiours preſt à vous rendre tres-humble ſeruice.

Alcandre.

C'eſt moy qui ſuis au voſtre de bien bon cœur.

Cloriman.

Sans mentir il m'ennuyoit extremement de ce que ie n'auois plus l'honneur de vous voir, & n'en ſçauois que iuger, ny pour quelle occaſion.

Alcandre.

Monsieur, ie vous asseure que i'ay souuent esté en vostre maison, & ne sçay si on vous l'aura point dit : mais ie n'ay iamais peu auoir ce bonheur de vous y rencontrer.

Cloriman.

Si est-ce pourtant que ie ne m'en absente que le moins que ie peux. Et bien qu'apprenez vous de bon ?

Alcandre.

Monsieur, ie vous asseure que ie n'apprends rien de nouueau, sinon que Filis me racontoit tantost, que Clarion & Pandolphe eurent hier de grandes prinses auec vne infinité d'injures, & en penserent venir aux mains.

Cloriman.

A la verité, Monsieur, vous auez bonne memoire d'auoir retenu toutes ces circonstances: mais tout cela est-il bien certain ?

Alcandre.

Monsieur, ie vous ay nommé mon autheur: s'il est menteur, ie luy en feray reproche.

Cloriman.

Mais l'on dit en commun prouerbe, qu'il faut que tout braue menteur soit doüé d'vne bonne memoire pour se garder de mesprendre, & se sçauoir escrimer à droit & à gauche.

Alcandre.

Vous me mettez donc au nombre, Monsieur, vous qui auez tant loüé la mienne.

Cloriman.

Pardonnez-moy, Monsieur: ie n'y pense nullement, au cõtraire ie vous en loue d'auantage: car la belle memoire ne tiẽt point lieu de vice: mais c'est plustost vn don de la Nature qu'elle ne distribuë pas à tous, specialement à moy qui l'ay fort sterile: mais i'ayme mieux l'auoir cõme cela, que d'en abuser & desguiser la verité, pour tascher de surprendre les moins industrieux.

Alcandre.

Monsieur, celuy qui allegue son autheur, ne peut iamais estre surpris, si ce n'est qu'il me desmente, mais il n'oseroit, puis qu'il y auoit bonne compagnie auec nous, lors qu'il l'a dit.

Clori.

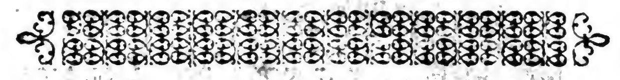
Cloriman.

Monſieur, ce n'eſt pas que ie vouluſſe entreprendre de vous nuire, ny en la vie, ny en l'honneur, encore moins en vos biens & à voſtre bonne reputation : mais i'ay grande crainte que vous n'en ſoyez le, premier autheur vous-meſme, & qu'il ne vous en ait donné d'vne, authoriſant ſon menſonge par le teſmoignage de voſtre bouche.

Alcandre.

Ce qui vient de vous, ne peut eſtre que bon. De ſe meſler de ce qu'on n'a que faire, c'eſt ſe mettre au hazard d'eſtre mocqué, & exposé à meſpris & reproche. Vne autre fois ie ſeray plus retenu, & vous remercie de voſtre bon aduis ; mais quant à moy, ie vous aſſeure bien qu'il n'y a rien de mon inuention, & ſi luy la controuué, il ne deuoit pas ſe ſeruir de moy pour le ſemer au dehors, toutesfois il le pourra bien auoir dit à d'autres qui vous en diront le meſme : & puis apres au pire ie ne ſuis pas aſſeuré, s'il eſt vray ou non: mais ie ſçay bien qu'il me l'a dit.

POVR



POVR S'OFFRIR DE FAIRE COMPAGNIE à son amy.

Alcandre.

MOnsieur, ie vous presenterois fort volontiers ma compagnie, si ie sçauois qu'elle vous fust aggreable, & qu'elle ne vous apportast point d'incommodité.

Cloriman.

Tant s'en faut, Monsieur, ce me seroit beaucoup d'honneur, & mille fois plus que ie ne merite : car la compagnie de ceux qui vous ressemblent, ne sçauroit desplaire, ny incommoder ceux qui aymẽt l'honneur & la vertu : mais ie crains que ce ne fust vous-mesme qui vous incõmoderiez.

Alcandre.

Monsieur, si ma compagnie vous pouuoit apporter quelque soulagement, ie vous l'offrirois de fort bon cœur : mais ie crains de vous importuner.

Clori

Cloriman.

Helas ! Monſieur vous prendrez trop de peine : & moy ie ne le merite pas, & ſerois marry de vous la donner.

Alcandre.

Pardonnez-moy, Monſieur, ce n'eſt pas peine que cela : ie voudrois bien au contraire, auoir ce bon heur d'eſtre touſiours en voſtre compagnie, s'il ſe pouuoit faire & tiendray touſiours le temps pour tres-bien employé que i'y mettray.

Cloriman.

Monſieur, vous m'obligez trop, ne prenez pas ceſte peine, ie vous ſupplie, & vous baiſe les mains de bien bon cœur : & puis vous auez des affaires, qui vous preſſent plus que cela.

Alcandre.

Il n'y a affaire que ie ne quittaſſe librement pour l'amour de vous, & pour vous pouuoir rendre l'hõneur qui vous eſt deu: outre ce que la bonne affection que vous auez touſiours euë pour moy, m'oblige bien

bien à de plus grandes choſes. Et puis ie vous aſſeure que ie n'ay rien qui preſſe pour l'heure.

Cloriman.

C'eſt moy, Monſieur, qui vous demeureray touſiours acquis & obligé toute ma vie; mais ie ſerois marry de vous incommoder en vos affaires qui ne vous peuuent pas diſpenſer de tant que vous dictes.

Alcandre.

Monſieur, ie ne vous laiſſeray pas icy. Hola garçon, apportez la collation ; & cependant auec voſtre permiſſion, Monſieur, i'iray prendre la botte.

Cloriman.

Ie ne refuſeray donc pas cet honneur qu'il vous plaiſt de me faire, puis que vous y allez de la ſorte, bien que ie ſois extremement faſché de vous incommoder. Et partant ie vous attendray icy.

Alcandre.

Ces Meſſieurs là m'obligeront de ceſte faueur, de vous faire compagnie, tandis que i'iray mettre ordre à ce que vous ſçauez.

POVR FAIRE PRESENT DE QVELQVE CHOSE à vn amy.

Alexandre.

MOnsieur, voicy vn liure dont ie desirerois fort vous faire vn present; mais, i'ay honte de vous presenter vne chose, de si peu de cas, & qui ne merite nullement que vous la daigniez accepter.

Cloriman.

Helas! Monsieur, vous m'obligerez trop, & n'estoit aucunement besoin de cela, ny de vous mettre en ces frais, ou de vous en incommoder : & mesme que l'occasion ne s'est iamais treuuée si fauorable pour moy, qu'elle m'ait pû faire rencontrer en lieu, où ie vous aye pû rendre aucun seruice, qui merite satisfaction ny aucune recompense.

Alcandre.

Monsieur, ne regardez pas que le present est petit: ie desirerois de tout mon cœur qu'il se fust rencontré quelque chose de plus haut prix, & digne de vous, pour vous estre plus aggreable: mais tel qu'il est, ie vous coniure de le receuoir pour ceste fois, attendant que la fortune me face tomber entre les mains quelque chose de meilleur.

Cleriman.

Monsieur, toute action faicte deuant le monde, & auec franchise, doit estre suiuie de quelque marque de reuerence à tous ceux qui vous honorent. C'est pourquoy ne pouuãt vous rendre autre eschange pour le present contre vostre liure, c'est à moy à vous en rendre graces, & le liray souuent pour l'amour de vous.

Alcandre.

Monsieur, c'est vne chose qui ne merite pas d'en auoir souuenance. Seulement ie vous supplie de me tenir au nombre de vos amis, & de vos plus humbles seruiteurs.

Cloriman.

Monsieur, c'est moy qui suis le vostre tres-affectionné, comme vous en pourrez faire l'espreuue en toutes les occasions.

Alcandre.

Monsieur, il faut mettre à l'espreuue ce que l'on tient en doute, mais pour moy ie n'ay iamais eu aucune deffiance de vostre affection & sincerité.

Cloriman.

Ce que i'ay dit, Monsieur, n'est que pour vous confirmer ma bien-vueillance enuers vous, & non que i'aye opinion de quelque ombrage que vous ayez de moy.

Alcandre.

Monsieur, il y a long temps que ie cognois la sincerité de vos intentions, c'est pourquoy i'oseray vous prier de m'excuser, de ce que ce present ne correspond à vos merites, & de ne regarder pas tant au don, qu'à l'affection & bonne volonté de celuy qui vous l'offre.

Cloriman.

Monsieur, ie regarde à l'vn & à l'autre, dont ie vous demeureray obligé toute ma vie.

POVR PRIER VN AMY DE QVELQVE courtoisie.

Alcandre.

MOnsieur, i'ay vne priere à vous faire; mais l'apprehension que i'ay d'estre refusé, m'empesche de vous importuner.

Cloriman.

Que desirez-vous de moy, Monsieur? il n'y a rien au monde que ie ne sois tout prest de faire pour vostre contentement, pourueu que ce ne soit hors les bornes de mon pouuoir.

Alcandre.

Monsieur, si cela ne vous apportoit point d'incommodité, ie vous voudrois bien

ſupplier de moyenner mon accord auec Monſieur du Moulin, puis que vous eſtes tant de ſes amis.

Cloriman.

Monſieur, vous ne ſçauriez m'incommoder en choſe du monde. Mais quant à ce que vous deſirez, ie vous promets de m'y employer de tout mon poſſible, & de vous apporter en cela toute la ſatisfaction qui ſera en ma puiſſance.

Alcandre.

Monſieur, n'ayant iamais rien merité de vous, vous auriez ſubject de m'eſtimer temeraire & importun en voſtre endroit, n'eſtoit que i'ay la neceſſité pour garand, qui me ſeruira d'excuſe, comme ie vous en ſupplie tres-humblement; car vous ſçauez que cela m'importe de beaucoup pour d'autres affaires.

Cloriman.

Mon grand amy, mes forces ſont ineſgales à ma volonté : toutefois ie feray pour vous tout ce qui ſera de mon pouuoir, & me fay fort d'en venir about, Dieu aydant.

Alcandre.

Hé ! Monſieur, vos forces ſont plus que capables pour vn tel affaire, ſi c'eſt de voſtre plaiſir de les y employer, & partant, ie vous ſupplie derechef, & vous conjure d'en faire quelque eſſay.

Cloriman.

Monſieur, pour vous oſter toute ſorte de doute de ma bonne volonté, & vous donner quelque contentement, ie vous promets d'y employer tout mon credit, & de luy en parler au premier rencontre.

Alcandre.

L'on dit que l'occaſion a tous ſes cheueux au front, & quand elle eſt paſſée, nous ne la pouuons plus attraper : car elle eſt chauue par derriere ; & ſpecialement en mon affaire, où ie crains du danger au retardement.

Cloriman.

Ne ſçauez-vous pas qu'vn ſeul, par ſon retardement, a eſté cauſe du reſtabliſſement general de toute la Republique de Rome ?

Alcandre.

Ouy bien, Monsieur, mais nous ne sommes pas en ce temps là, & la cause n'est pas semblable. Si cestuy-là par ses retardemés a sauué son pays du naufrage qui le menaçoit, il y en a vne infinité qui se sont perdus & leurs pays aussi, faute de diligence: & pour reculer l'occasion. Et puis mon affaire ne se doit pas manier à la façon de cestuy-là. Les personnes estoient d'autre qualité, & l'affaire aussi.

Cloriman.

C'est assez tost, si assez bien. Ie m'en vay de ce pas y donner ordre, & parler à vostre homme: & croyez que dans peu de temps vous en verrez des effects. Adieu iusques au retour & vous asseurez de moy.

POVR CONVIER VN AMY A DISNER

Alcandre.

Monsieur, si vous vouliez m'obliger de beaucoup, vous me feriez l'honneur,

neur, que de venir prendre vn petit disner auec moy.

Cloriman.

Monsieur, ie vous remercie de bien bon cœur: ie n'ay pas merité tant d'honneur de vostre courtoisie : mais ie vous prie de m'excuser pour ceste fois.

Alcandre.

Pourquoy, Monsieur? vous me ferez bien ceste faueur, s'il vous plaist, & ie vous seruiray en recompense par tout où il vous plaira m'employer.

Cloriman.

Monsieur, vous estes trop courtois, & persuasif pour vous esconduire; mais ie vous donneray de l'incommodité.

Alcandre.

Vous ne sçauriez, Monsieur, mais vous me ferez beaucoup plus d'honneur que ie ne sçaurois meriter en vostre endroit.

Cloriman.

Monsieur, traictez-moy donc comme vostre seruiteur, ie vous en prie: car ce n'est pas auec moy qu'il faut vser de ceremonies.

Alcandre.

Ce n'est pas que i'aye chose digne de vous retenir à disner ; mais il n'y a remede, si faut-il que vous exerciez vn peu de vostre patience auec moy, comme auec vostre amy qui vous en supplie.

Cloriman.

Si tous ceux qui ont à faire abstinence estoient obligez à la faire de la sorte, elle leur seroit fort douce & aggreable : c'est vn excez de faueur que vous me faictes: pardonnez-moy, s'il vous plaist, si ie me rends importun.

Alcandre.

Il n'est pas besoin de pardon où il n'y a point d'offense, & ie vous dis que vous ne sçauriez importuner vos seruiteurs, & ceux qui vous cherissent à l'esgal de leur vie : mais c'est plustost à moy de vous demander pardon, de vous auoir arresté pour vous faire vn si maigre traictement : toutesfois c'est de bon cœur, I'en rougirois veritablement de honte, si n'estoit l'asseurance que i'ay de vostre amitié. Ie ne suis affligé que de tant de peine que vous prenez.

Clori

Cloriman.

Monſieur, vous m'auez trop honoré; mais en recompenſe ie feray touſiours paroiſtre & par tout, ſi mon pouuoir alloit du pair auec ma bonne volonté, que ie ſuis celuy qui employeray fort librement & moy & mes amis pour vous rendre ſeruice.

POVR SE METTRE A TABLE.

Alcandre.

LA donc, Monſieur, prenez place, ie vous ſupplie.

Cloriman.

Apres vous, Monſieur, s'il vous plaiſt.

Alcandre.

Non, Monſieur, ie vous prie derechef.

Cloriman.

Ie ne le feray pas, Monſieur, s'il vous plaiſt, que vous ne me monſtriez le chemin.

Alcan-

Alcandre.

Bien, Monſieur, ce ſera donc pour vous obeyr, puis que vous me voulez donner cet aduantage.

Cloriman.

La raiſon le veut, Monſieur. Mais il y a icy beaucoup plus de viande qu'il ne faut, les excez ſont defendus.

Alcandre.

Ne craignez rien, Monſieur, les reliquats ne ſeront pas perdus : il y a des perſonnes aſſez ceans qui les ſçauront mettre à profit ; & partant vous n'en deuez pas eſtre en peine; ny vſer de tant de ceremonies en vne maiſon qui vous eſt toute acquiſe. Mais beuuons, ie vous en prie, auſſi bien le vin s'eſchauffe.

Cloriman.

Ie vous remercie, Monſieur, & auec voſtre permiſſion ie prendray la hardieſſe de boire à vos bonnes graces, pour vous faire raiſon.

Alcandre.

Ie vous baiſe les mains de bien bon cœur ; & apres cela ie m'en vay boire à la ſanté du Roy, ſous l'eſperance que i'ay

i'ay que vous me rendrez la pareille.

Cloriman.

Tres-volontiers, Monsieur, ie prie Dieu qu'il le conserue, & nous aussi.

Alcandre.

Monsieur, en faueur de vostre voyage, ie supplie de tout mon cœur la Diuine bonté qu'elle le benie, & en haste le retour, afin que nous nous puissions bien tost reuoir tous ioyeux & en bonne santé. Ie m'en vay boire à vous.

Cloriman.

Çà, Monsieur, ie m'en vay vous faire raison auec les mesmes armes. A vostre sãté.

AVTRES CEREMONIES POVR SE METTRE à table, & pour lauer les mains.

Alcandre aux Inuitez.

ÇA, Messieurs, ne vous plaist-il pas que nous lauions les mains?

Les Inuitez

Apres vous, Monſieur, s'il vous plaiſt.

Alcandre.

N'vſons point de ceremonies, ie vous en prie, car ie les abhorre, prenons de l'eau, s'il vous plaiſt.

Les Inuitez.

Monſieur, ce ne ſont point ceremonies lors que le deuoir y commande. Vous irez le premier ſi c'eſt de voſtre plaiſir.

Alcandre.

Cà çà, puis que vous ne le voulez autrement faire, laiſſons nous dõc tous enſemble.

Les Inuitez.

C'eſt vne choſe qui ne ſe deuroit faire; mais puis que vous le voulez ainſi, nous le ferons.

Alcandre.

Et quoy, Monſieur, ne vous plaiſt-il pas prendre place?

Les Inuitez.

Ce ſera apres vous, Monſieur, s'il vous plaiſt, & puis cela vous eſt deu de droit & de raiſon: les ceremonies n'y ſeruiront de rien.

Alcan

Alcandre.

Bien, Messieurs, pour vous contenter ie me vay mettre icy.

Les Inuitez.

Monsieur vous monterez plus haut, s'il vous plaist: voila vostre place.

Alcandre.

Monsieur Modin, vous-vous mettrez là s'il vous plaist: car voila vostre lieu destiné.

Cloriman.

Vous me rendez tout honteux, Monsieur, du trop d'honneur que vous me faictes.

Alcandre.

Au contraire, Monsieur, ie ne vous rends pas ce que vous meritez; car l'on ne sçauroit rendre trop d'honneur à ceux qui vous ressemblent.

Cleandre.

Monsieur, ie croy que vous-vous mocquez de moy, quand vous vsez de ces termes en mon endroit: car vous sçauez bien qu'il n'est pas besoin de complimens entre les amys, comme nous sommes de long-temps.

Alcan

Alcandre.

L'on ne vous en ſçauroit rendre aſſez, ie le dis encore.

Cloriman.

C'eſt tout le contraire auec voſtre permiſſion : car vous n'en ſçauriez ſi peu faire qu'il n'y en ait trop.

Alcandre.

Holà, Meſſieurs, pourquoy ſommes-nous icy? Mangeons, ie vous prie: çà que ie vous ſerue.

POVR ENTRETENIR SON AMY A TABLE.

Alcandre.

MOnſieur, ie vous conuie à la patience, de ce que vous eſtes mal receu.

Cleandre.

Helas? Monſieur, ie ne peux eſtre mal en voſtre compagnie : au contraire, ie ſuis cent fois mieux que ie ne merite.

Alcan

Alcandre.

Ie suis marry que nous n'auons plustost sceu vostre venuë : car nous eussions faict prouision de quelque chose de meilleur, là où il n'y a rien que l'ordinaire, parce que nous auons esté prins à l'improuiste: mais il n'y a remede, ie vous supplie de prendre ce qu'il y a d'aussi bonne part, que s'il y auoit d'auantage & de meilleur.

Cloriman.

La bonne volonté & l'effect s'y voyent à veuë descouuerte : mais que voudriez-vous d'auantage? Pour moy ie ne desirerois pas d'estre mieux.

Alcandre.

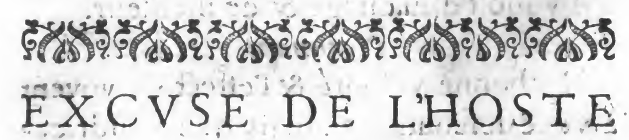
Or çà, Monsieur, ne laissons pas de faire bonne chere, encore qu'il n'y a pas dequoy.

Cloriman.

Monsieur, ie ne sçay pourquoy vous dites cela: car ie ne vy iamais plus de viande, ny mieux assaisonnée : mais que desireriez-vous donc de surplus? Pour moy ie n'ay pas besoin que l'on me presse : car ie marche assez bien sans esperon.

Alcandre.

Il n'y a rien que des choſes communes; auſſi c'eſt Dieu qui nous a auſſi rendu les choſes neceſſaires, faciles à treuuer: & a faict que celles de difficile rencontre ne ſont pas neceſſaires. Ne vous plaiſt-il pas que ie vous ſerue de ce chapon? Mais beuuons premierement.



EXCVSE DE L'HOSTE A SES AMYS APRES le repas.

Alcandre aux Inuitez.

MEſſieurs ie vous demande pardon, de vous auoir icy arreſté pour vous y faire vn ſi pauure traictement. I'en rougirois veritablement, n'eſtoit la confiance que i'ay en voſtre facilité & amitié, qui ſçaura biẽ excuſer ma faute, & l'imputera au grand contentement que ie prends en voſtre compagnie.

Les

Les Inuitez

Monſieur, vous nous preuenez en ce qui eſtoit de noſtre deuoir : car c'eſtoit à nous à prendre ce temps en aduance ; & à vous remercier du bon accueil & de la bonne chere que vous nous auez faict: mais le cœur ſera caution de la laugue, & ſatisfera pour elle, lequel vous teſmoignera touſiours de ſon reſſentiment par les effects aux occaſions qui ſe preſenteront.

Alcandre.

Meſſieurs, la recreation eſt fort bonne apres le repas ; vous plaiſt-il donc de faire vn tour de iardin ?

Les Inuitez.

La compagnie trouue tout bon ce qu'il vous plaira, Monſieur ; mais peut eſtre que cela vous incommodera.

Alcandre.

Cela ne me ſçauroit incommoder, car ie n'ay point d'affaire qui preſſe : & puis ie ne ſçaurois receuoir aucune incommodité

en vostre compagnie : au contraire, tout plaisir & contentement. Passons donc, Messieurs, s'il vous plaist : car ie ne meine point mes amis dehors, ains plustost dedans la maison.

Les Inuitez.

Ce sera donc pour vous obeyr, Monsieur, puis que vous le voulez ainsi.

Alcandre.

Et bien, Messieurs, que vous semble de ce iardin ? Est-il recreatif ?

Les Inuitez.

Il est assez grand, & bien garny : il n'y manque rien que de l'eau pour l'arroser.

Alcandre.

Il y en a au dessus, que nous faisons couler en bas, quand il en est besoin, & vient de ce proche rocher.

Les Inuitez.

Voila vne fort belle commodité, où ie n'auois pas pris garde. Mais ceste eau-là est-elle aussi bonne à boire ?

Alcandre.

Tres-excellente & tres-bonne : car elle

est

est fraische en Esté, & chaude en Hyuer, & outre ce fort legere au poids, à comparaison de beaucoup d'autres de ceste contrée.

Les inuitez.

C'est celle-là que les Naturalistes recommandent sur toutes ; disans en commun prouerbe ; bled pesant, & eau legere.

Alcandre.

Il est vray que le chemin pour monter à la source est vn peu rude & glissant : mais l'on ne peut pas auoir toutes ses commoditez en vn lieu.

Les Inuitez.

Cela est vray, Monsieur : mais encore chacun n'en a pas de telles que vous. Dieu vous les conserue longuement en bonne prosperité, Et auec cela prenant congé de vous, nous nous recommandons à vos graces.

POVR PRENDRE CONGE' DE SES AMYS, lors qu'on veut partir de quelque lieu.

Alcandre.

MOnsieur, voicy l'heure qui m'appelle au depart. C'est pourquoy ie m'en vay prendre congé de vous auec vostre permission.

Cloriman.

Monsieur ie vous remercie bien humblement, & vous supplie seulement d'vne chose, c'est de mettre en oubly le mauuais accueil que vous auez receu ceans.

Alcandre.

Vous me pardonnerez, s'il vous plaist, Monsieur : & ne vous accorderay iamais cela, car vous m'auez fait cent foit plus d'honneur que ie n'ay iamais merité en vostre endroit.

Clori

Cloriman.

C'est à moy, Monsieur, à vous remercier de la peine que vous auez prinse à me venir visiter: mais i'espere bien que Dieu me fera la grace de m'en reuancher dans peu de temps.

Alcandre.

Monsieur, toutes les fois qu'il vous plaira me faire tant de bien de nous venir voir, vous m'obligerez beaucoup; & alors ie tascheray de vous receuoir, non comme vous meritez, mais au mieux que mon petit pouuoir se pourra estendre.

Cloriman.

Or sus, Monsieur, ie me recommande à vos bonnes graces.

Alcandre.

Et moy aux vostres meilleures; & sans adieu: car ie me fay fort de vous aller voir vn de ces matins, lors que vous y penserez le moins.

Cloriman.

Ie vous en defie, & vous asseure que ce ne sera iamais si tost que ie le desire; mais

ie me doute que vous ne m'obligerez pas de tant.

Alcandre.

Monſieur, ne paſſez pas plus auant, ie vous en ſupplie.

Cloriman.

Ie ne vous laiſſeray pas icy.

Alcandre.

Vous eſtes auſſi trop ceremonieux.

Cloriman.

Permettez-moy que ie faſſe mon deuoir: ne ſuis-ie pas Maiſtre de la maiſon.

Alcandre.

Or ſus, ne paſſez donc pas plus outre, ſi vous me voulez obliger.

Cloriman.

Bien, Monſieur, puis que vous le voulez ainſi, ie vous baiſe les mains, & vous demeure ſeruiteur tres-humble.

Alcandre.

Laquais mon amy, faictes, ie vous prie, mes humbles recommandations à Madamoiſelle.

Clori

Cloriman.

Monsieur, ie les feray bien moy-mesme sans y employer tant de gens.

Alcandre.

Ce vous sera beaucoup de peine, Monsieur.

Cloriman.

C'est le moindre seruice que ie vous dois, & que ie desirerois vous rendre.

Alcandre.

Vous m'obligez par trop, Monsieur: en recompense, ie vous prie de vous seruir de moy là où vous m'en trouuerez capable.

Cloriman.

Ie suis le vostre, Monsieur: & auec cela ie m'en vay prendre congé de vous sans adieu: parce que i'espere de vous reuoir bien tost, Dieu aydant.

POVR DIRE ADIEV A VN AMY ALLANT faire vn voyage, ou se retirant en son pays

Alcandre.

MOnsieur, estant contraint par la necessité de mes affaires de partir de ce lieu, ie ne puis qu'à regret m'esloigner de vous, dont les biens-faicts m'ont tellemẽt obligé, que ie me sentiray à iamais redeuable de tous les seruices qui me seront possibles, tant enuers vous, qu'enuers ceux qui vous appartiendront ; ie sçay bien que ie vous ay souuent importuné, & pour maintenant ie ne vous en peux rendre autre satisfaction que de vous offrir tout ce que ie suis, auec protestation que ie suis tout vostre, & le seray toute ma vie. Receuez donc, s'il vous plaist, mes tres-humbles baise-mains, & me faictes encor ceste faueur

faueur que de m'honorer de vos commandemens.

Cloriman.

Monſieur, vous me rendez triſte & affligé en la perte que ie vay faire de voſtre compagnie ; toutesfois puis que c'eſt vne neceſſité, & qu'il faut que ie reçoiue auiourd'huy ce dommage, ie prieray Dieu que voſtre depart d'auec nous, vous ſoit autant profitable que ie le ſouhaitte ; & que pour nous conſoler en voſtre abſence, nous puiſſions auoir ceſte ſatisfaction en nous meſme, que vous ſoyez auec plus de contentement & d'aiſe eſtant eſloigné de nous, que ſi vous en eſtiez pres auec quelque meſcontentement : car auſſi bien n'auons-nous pas eu le moyẽ de vous rendre le deuoir qui eſt deu à vos merites.

Alcandre.

Monſieur ie n'ay receu que tout contentement, & mille fois plus de faueurs de vous que ie ne merite, de tous vos amis ſemblablemẽt, dont ie vous remercie treshumblement. Mais pour le faire plus court Monſieur, vous plaiſt-il me commander quelque choſe.

Clori

Cloriman.

Quoy, Monsieur, estes-vous tout prest à partir ?

Alcandre.

Vous voyez, Monsieur ; il ne me reste plus qu'à receuoir l'honneur de vos commandemens, & aussi-tost vous me verrez à cheual.

Cloriman.

Ce me seroit beaucoup de cõtentement, si vous me daignez honorer des vostres.

Alcandre.

Ie vous remercie de tout mon cœur : ie ne suis icy que pour rendre l'hommage que ie dois à vos merites.

Cloriman.

Monsieur, vous me rendrez tout confus de tant d'honneur que vous me faictes.

Alcandre.

Helas ! Monsieur, ce n'est que mon deuoir, & c'est moy qui en reçois l'aduantage.

Cleandre.

Ie vous remercie, Monsieur, de la peine que vous auez prinse. Si ie vous peux ser-

uir

uir en recompense, ie le feray de fort bon courage.

Alcandre.

Ce n'est pas peine que cela, Monsieur, Ie ne pouuois moins faire que de prendre congé de vous, & vous remercie de tous vos bien-faicts, estant mesme sur l'heure de mon despart.

Cloriman.

Monsieur, ie vous en ay beaucoup d'obligation : mais au reste ie ne vous dis pas le dernier adieu: car i'espere que nous aurons encor ce bon-heur de vous reuoir quelque iour.

Alcandre.

Ce sera quand il plaira à Dieu, aux bonnes graces duquel ie vous recommande, & moy aux vostres.

Cloriman.

Monsieur, vous n'irez pas plus auant, s'il vous plaist.

Alcandre.

Monsieur, au moins permettez-moy que ie vous accompagne iusques à ce carrefour.

Clori

Cloriman.

Monſieur demeurez icy; ie vous en prie. Mais ie l'oubliois. Permettez-moy, Monſieur, de voſtre faueur, que i'aye ce bien de dire adieu à Madame.

L'ADIEV A MADAME.

Cloriman.

MAdame, voſtre preſence & vos belles vertus m'euſsēt retenu plus lōgtemps icy, n'euſt eſté la neceſſité de mes affaires, qui me contraint à vne faſcheuſe ſeparation, qu'il me faut faire contre ma propre volonté & tous mes deſirs. Mais ie ne laiſſeray pourtant de vous honorer toute ma vie; auec porteſtation, Madame, qu'en quelque lieu que ie ſeray, vous aurez touſiours en moy vn tres-affectionné & ſincere ſeruiteur.

Alcandre.

Monſieur, ie vous promets que voſtre deſpart ſi ſoudain me donne de la faſcherie,

rie, & que mes yeux pleureront ſans intermiſſion, ſi ce n'eſt que l'eſperance que i'ay de vous reuoir bien toſt, me donne de l'allegeance

Cloriman.

Madame, ie croy que ma conſeruation ne vous peut auoir eſté qu'ennuyeuſe, & pourtant vous ne pouuiez eſtre affligeé de mon deſpart.

Alcandre.

Monſieur, vos entretiens ont eſté ſi doux, & vos diſcours ſi honneſtes que ie ne pourray que les regretter.

Cloriman.

Ce ſont les voſtres, Madame, qui attirent inſenſiblement les ames de ceux qui les attendent. Ainſi d'vn vaſe ſi remply de vertu, qu'en peut il ſortir que des merueilles. Il m'en ſçaura extremement mal; mais pour cela ie ne laiſſeray pas de prendre congé de vous, & de prier Dieu qu'il vou ayt en ſa garde. Adieu, Madame, ie me recommande à vos bonnes prieres.

Alcandre.

Adieu, Monſieur, ie prie le bon Dieu qu'il vous ayt en ſa garde, & qu'il faſſe proſperer

ſperer voſtre voyage,& que nous ayons ce bien de vous reuoir bien toſt en ioye & en ſanté.



POVR DISPVTER A QVI PASSERA LE PREMIER à la ſortie.

Alcandre.

OR çà : Monſieur, voila tout mon faict expedié. Il ne reſte plus, ſinon que ie vous baiſe les mains,& prenne mon congé. Adieu,Monſieur.

Cloriman.

Ie vous ay deſia dict,que ie ne vous laiſſeray pas icy ; allons donc,s'il vous plaiſt.

Alcandre.

Vous paſſerez donc le premier. Monſieur, comme c'eſt la raiſon, ie vous en prie.

Cloriman.

A Dieu ne plaiſe,que ie faſſe ceſte faute;ie ne meine perſonne hors la maiſon.

Alcan

Alcandre.

Hé! allons donc sans tant de ceremonies; i'ayme mieux faire l'inciuil que l'importun, ce sera pour vous obeyr.

Cloriman.

C'est moy, Monsieur qui suis vostre seruiteur bien humble.

Alcandre.

Monsieur, bien que du corps ie sois absent de vous, ie ne laisseray d'y estre tousiours present d'esprit, & d'ame; comme ie vous supplie de le croire par ceste mienne promesse que ie vous en fay. Et auec cela ie vous baise les mains, & vous dis adieu.

Cloriman.

Adieu, Monsieur, nostre Seigneur vous conduise, & vous souuenez de nous.

POVR S'EXCVSER ENVERS QVELQV'VN, ET LVY demander pardon de quelque offense.

Alcandre.

MOnsieur, ie suis extremement marry de la faute que i'ay commise en vostre endroit, & vous en demande autant de pardon que i'ay de regrets de m'estre rendu coulpable. I'aduouë par la bouche de ma propre confession que ie me suis grandement oublié, & m'estonne comme cela s'est peû faire, veu que ç'a esté entierement contre mon dessein, & contre mon intention, qui n'a iamais esté que portée à vous obeyr en tout & par tout : mais cela estarriué ie ne sçay comment, dont ie me repens de tout mon cœur, & vous asseure que me voicy tout prest à vous en faire telle satisfaction qu'il vous plaira receuoir.

Cloriman.

Mais l'excuse n'est pas suffisante en vne si lourde faute, & vous estes faict recognoistre tout autre qu'on ne vous estimoit auparauant. Deportez-vous vne autre fois de ces folies, de crainte que vous n'encouriez quelque soupçon de desloyauté, & de peu de recognoissance enuers ceux qui vous ont esté si bons amys que moy.

Alcandre.

Monsieur, ne m'estrangez point de vous pour tout cela, ie vous en supplie, de peur que vous n'offensiez la reputation de vostre courage, & ne donniez quelque tache à vostre nom: & (qui plus est) que vous n'offensiez grandement Dieu, qui veut que nous pardonnions aussi franchement les fautes qu'on a commises contre nous, qu'il nous pardonne le nostres.

Cloriman.

Puis que vous y venez de la sorte, ie vous pardonneray pour ceste fois, à la charge que vous n'y retourniez plus: car alors la faute seroit hors de toute excuse & pardon.

Alcandre.

Ie ne m'estois pas promis moins de douceur de vostre bon naturel, & vous promets que ie veilleray si biẽ sur toutes mes actions à l'aduenir, que vous n'aurez plus occasion de vous plaindre de moy.

Cloriman.

Vous serez tousiours le bien venu ceans, pourueu que vous en vsiez de la sorte, mais souuenez-vous en, & faictes en sorte que ie vous voye plus souuent que ie n'ay pas faict icy durant quelque temps.

Alcandre.

Monsieur, la faute que i'ay commise a esté cause de ceste longue absence, ne m'osant accoster de vostre presence durãt les mouuemens de vostre cholere que ie redoutois. Mais i'espere bien, aydant Dieu, de reparer le tout, par vne meilleure vie & conseruation, ainsi que ie desire, & me le propose par vne ferme resolution.

Cloriman.

Dieu vous en fasse la grace, marchant de ce pied-là ie ne vous abandonneray point,

&

& pourtant ie le supplie qu'il vous accompagne tousiours de son sainct Esprit, & auec cela, adieu, & vous souuenez d'estre sage.

Alcandre.

Monsieur, ie prie le bon Dieu qu'il vous cõble de toutes ses felicitez, & qu'il vous rende tant de bien-faicts que ie reçois tous les iours de vostre liberalité, puis que ie n'y puis satisfaire, mais d'vne chose vous peux-ie bien asseurer: c'est que ie n'en perdray iamais la souuenance: & apres cela i'oseray prendre congé de vous, auec vne milliace de recommandations à vos bonnes graces.

COMPLIMENS DE RENCONTRE.

Cloriman.

MOnsieur, ie vous ay beaucoup faict attendre, mais ie vous en crie mercy, Ie ne pouuois pas venir plustost.

Alcandre.

Monsieur, c'est assez tost, & pour charmer l'ennuy que i'eusse peû auoir à vous attendre, i'ay prins vn doigt de vin le matin. Enfin pour le couper plus court, vous soyez le bien venu chez vous, & vous supplie de m'excuser, si i'ay esté si temeraire de vous appeller à vn si petit disner, & qui ne peut esgaler vostre ordinaire: mais ie me fais tãt accroire de vostre bien-vueillance, qu'elle sçaura bien excuser ceste faute. Et puis entre les amis l'on ne regarde pas tãt à la nourriture du corps, qu'à celle de l'esprit, qui se prend par amitié, & par la familiere conuersation que nous auons les vns auec les autres. Pour moy voila comme i'en vse.

Cloriman.

Monsieur, la qualité que vous possedez, & l'amitié qui est entre nous deux, vous rendent tant recommandable en mon endroit, que ie ne sçaurois iamais refuser vostre compagnie, au contraire il n'y a rien au monde que ie souhaitte tant que vostre douce

douce frequentation : aussi voyez-vous comme ie me rends hardy aupres de vous, & que ie ne me fay pas appeller deux fois.

Alcandre.

Ie voudroy, Monsieur, au lieu de ce petit conuoy, que Dieu me presentast quelque occasion d'importance, où ie peusse vous monstrer en effect ce que ie desire de faire pour vous.

Cloriman.

Monsieur, ie n'ay iamais douté de vostre bonne volonté en mon endroit, dont ie vous rends graces, & vous promets que mon affection entiere ne manquera iamais là où ie pourray vous seruir.

Alcandre.

Monsieur, laissons tant de discours, ie vous en prie : ie ne sçaurois faire chose de tant de merite, que ie ne sois encore obligé à d'auantage pour vostre regard, m'ayant faict cet honneur d'estre venu en vne petite maison vostre, pour me faire iouyr du bien de vostre presence.

Cloriman.

Il me semble, que vous ne contez pas bien ; Monsieur, pour vn bon Arithmeticien : excusez-moy, ie vous prie, si ie parle de la sorte ; car c'est à moy à qui cet honneur s'addresse, & desirerois bien d'en ioüyr plus longuement, n'estoit que mes affaires m'appellent autre part.

Alcandre.

Monsieur, ne vous pouuant accompagner plus outre ; à cause de ces Messieurs qui m'attendent, ie vous prie de m'excuser, & de treuuer bon que ce seruiteur vous accompagne iusques à vostre logis. Hé ! Fleureton, escoutez : allez-vous-en auec Monsieur iusques à son logis, & ne l'abandonnez point qu'il n'y soit. Et ne manquez pas de saluer de ma part Madamoiselle sa femme, & luy direz que ie luy enuoye le bon soir, auec mes humbles recommandations.

QVAND

QVAND ON NOVS LOVE D'AVOIR VN bon cheual.

Alcandre.

MOnſieur, vous auez là vn bon cheual.

Cloriman.

Excuſez-moy,Monſieur,ce n'eſt qu'vne meſchante haridelle,qui ne vaut pas beaucoup.

Alcandre.

Monſieur,vous m'excuſerez,ie le trouue du tout ioly.

Cloriman.

Monſieur, quant à cela, ie vous diray bien que ie l'ay acheté pour bon. Et de faict, il n'a point la teſte mal faicte, & la porte aſſez bien. Il a bon pied, pour le moins, & bon œil; bon poil, & belle

queuë, auec vn fort beau crin, la course assez estenduë, & encore meilleure halaine. Mais tel qu'il est, Monsieur, il est bien vostre.

Alcandre.

Monsieur, vous me faictes trop d'honneur, & n'ay iamais tant merité de vous. Au contraire, c'est moy qui suis tout vostre de tout mon cœur. Toutesfois à vn besoin ie ne le refuserois pas pour m'en seruir quelquesfois sans vous incommoder, puis que ie vous y vois porté de si bonne volonté.

Cloriman.

Monsieur, vous sçauez que l'amy est vn autre soy-mesme : & c'est pourquoy il y a vn mutuel deuoir entre nous.

Alcandre.

Vous en ferez l'espreuue, quand il vous plaira, Monsieur: & vous ne me trouuerez point variable en mes paroles, ny moins contraire à ma promesse.

Cloriman.

Ie n'en ay iamais douté, Monsieur, & vous en proteste tout autant de ma part: car ie vous oseray bien iurer qu'il n'y a homme

homme au monde, qui ait tant de pouuoir ſur moy que vous y en auez.

Alcandre.

Ie vous en remercie, & vous aſſeure que ie prendray la hardieſſe de vous reuoir plus ſouuent.

Cloriman.

Monſieur, vous m'obligerez beaucoup; & quand vous en vſerez de la ſorte, ie diray que vous eſtes vrayement mon amy.

Alcandre.

Monſieur, ie n'y manqueray pas; & apres cela ie prendray congé de vous : d'autant que i'ay vn peu affaire. Adieu, Monſieur, ie ſuis tout voſtre.

COLLOQVE POVR PASSER LE TEMPS:

Alcandre.

ET bien, Monſieur, nous voila ſortis du diſner; à quoy vous plaiſt-il que nous paſſions le temps?

Clori

Cloriman.

Monsieur, ie suis à tous bons accords, passons-le à tout ce qui vous semblera le meilleur.

Alcandre.

Estes-vous d'aduis que nous fassions vne partie au ballon, ou à la paume ? ou bien si nous prendrons le plaisir de la promenade, tandis que le temps est serain & beau, pour nous resueiller l'appetit ?

Cloriman.

Monsieur, ie me plais extremement à la campagne ; prenons plustost l'air.

Alcandre.

Allons donc, Monsieur, s'il vous plaist, prenons le manteau. Mais trouueriez vous point bon que nous enuoyassions querir Monsieur de Gromont ? Vous sçauez que c'est vn homme du tout iouial & de bonne conuersation. Nostre compagnie en sera plus alaigre, & ie m'asseure, s'il est de commodité, qu'il ne manquera pas de venir, sçachant que nous sommes ensemble.

Cloriman.

Monsieur, ie le trouue tres-bon, & n'y pensois pas. Fleureton, allez vous en vistement chez Monsieur de Gromont, & luy dites que nous nous recommandons à ses bonnes grâces, & que nous allons faire vn tour de promenade auec nostre meute de chiens pour auoir le plaisir de la chasse. Mais ne tardez pas, car nous vous attendons icy.

Alcandre.

Ie m'y en vay, Monsieur, en toute diligence, Hola, Laquais, où est ton Maistre?

Cloriman.

Il est là haut, que luy voulez vous? Il ne faict que sortir de table.

Alcandre.

Mon Maistre m'enuoye vers luy pour luy dire quelque chose que ie ne peux communiquer qu'à luy-mesme.

Cloriman.

Monsieur est empesché: ayez vn peu de patience: aussi bien vous ne faictes que d'arri

d'arriuer. Il y en a d'autres qui sont icy deuant que vous.

Alcandre.

Ie le croy bien: mais ils ont disné, & non pas moy.

Cloriman.

Grand bien leur fasse, disné reproché ne creue pas la panse.

Alcandre.

Ce n'est pas que i'vse de reproche, mais i'en voudrois bien autant faire : car i'ay le ventre creux comme vne lanterne, ie n'ay que trop ieusné, & me semble bien qu'il est tantost temps que ie disne aussi bien que les autres.

Cloriman.

Si vous estes tant chargé d'appetit, ayez vn peu de patience, & vous disnerez puis apres tout à vostre aise : car Monsieur n'a pas accoustumé de renuoyer les seruiteurs de ses amis mal contens.

Alcandre.

Mon amy, ie le croy bien : mais ie vous prie de luy donner ces lettres, afin que i'aye

i'aye bien toſt ma deſpeche, parce que ie ſuis preſſé, d'autant que Monſieur m'attend.

Cloriman.

Ie le veux bien, & m'y en vay tout de ce pas. Monſieur, voicy des lettres qui s'addreſſent à vous, & le porteur vous prie de luy deſpecher la reſponſe.

Alcandre.

Faictes le boire, & luy dictes qu'il ne s'arreſte pas pour la reſponſe: car i'en ſeray le porteur moy-meſme.



POVR L'EXERCICE D'VN GENTIL-HOMME.

Alcandre.

MOnſieur, ie vous prie de me dire voſtre exercice en ce pays, & ie vous diray le mien.

Clori-

Cloriman.

Monsieur, ie n'en ay que trop: car à huict heures du matin il me faut monter à cheual iusques à dix: & à vne heure apres midy ie me mets à tirer des armes iusques à trois. Mais vous à quoy employez-vous vostre temps?

Alcandre.

Moy, i'apprends à danser, & à iouër de l'Espinette, auec l'estude de la langue Fraçoise.

Cloriman.

Monsieur, ie croy que vostre occupation est beaucoup plus plaisante que la mienne; cependãt elle n'est pas si necessaire ny vtile, puis que cela ne peut seruir qu'à vn particulier contentemẽt; mais la mienne sert au public aussi bien qu'au particulier en cas de necessité.

Alcandre.

Vous dictes bien, Monsieur: car les gens de paix ne desirent point la guerre.

Cloriman.

Ce n'est pas que i'ayme la guerre non plus: mais encor est-il bon d'auoir en main les armes defensiues contre les offensiues.

Alcandre.

Cela eſt bien vray, Monſieur : mais cependant il n'eſt pas permis à toutes ſortes de perſonnes de manier les armes : & puis il vaut bien mieux d'endurer quelquesfois auec patience que de ſe vanger trop promptement.

Cloriman.

Monſieur, vous dictes fort bien : mais trouuez qui le faſſe : car la maxime n'eſt plus en vſage, qui dict qu'il faudra tourner ſa joüe droicte, apres qu'on aura eſté frappé ſur la gauche.

Alcandre.

Ie croy bien quant à vous que vous ne le ſçauriez faire; car vous eſtes trop prõpt, ſi eſt-ce que c'eſt vn conſeil de la ſaincte Eſcriture ; & ſi ie veux bien que vous ſçachiez que nous en auons des exemples qui ſont encores tous recens.

Cloriman.

Il ne ſe faut pas ſimplement arreſter aux exemples : mais principalement aux commandemens de Dieu.

Alcandre.

Helas! Monſieur, il y en a bien peu auiourd'huy, qui ſongent à cela, & ſi vous eſtiez ailleurs, & parliez de la ſorte, l'on diroit que vous faiɛtes le Theologien.

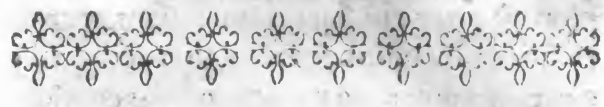
Cloriman.

Cela eſt bien vray : mais cependant il faut que les armes ayent leurs limites, de meſmes que toutes les autres choſes. Le Magiſtrat les a en main de la part de Dieu & du Roy ; mais les particuliers ayant la permiſſion de les porter, n'en doiuent pas abuſer à la verité, pourtant n'en abuſant pas, vous n'auez occaſion de m'en reprendre.

Alcandre.

Ce n'eſt pas auſſi mon intention, veu que ie cognois voſtre naturel eſtre tel, qu'il ne voudroit point nuire à perſonne : mais ce que nous auons diɛt, n'eſt que par maniere de paſſe-temps.

COLLO



COLLOQVES SVR L'ADVANCEMENT EN la langue Françoise.

Alcandre.

MOnsieur, pour le peu de temps que vous auez demeuré en ce pays, vous auez du tout bien profité en la langue Françoise, au prix de beaucoup d'autres, qui y ont consumé vn fort long-temps, & n'en sçauent pas la moitié tant que vous.

Cloriman.

Monsieur vous m'excuserez, s'il vous plaist. Ie voudrois qu'il m'en eust cousté beaucoup, & en sçauoir la moindre partie de ce que vous en sçauez: mais ie croy que c'est pour gausser que vous dictes cela.

Alcandre.

Vous m'excuserez, Monsieur, ie n'y ay iamais pensé; mais c'est bien plustost vous qui m'en voulez donner d'vne; où

plustost pour me flatter, me faisant accroire que ie suis plus sçauant que ie ne suis pas, comme si ie ne me sçauois pas cognoistre, & mon ignorance aussi.

Cloriman.

Monsieur, ie ne sçay qui a esté vostre Maistre, pour vous auoir si tost appris la vraye prononciation: car vous l'auez extremement bonne; & semblez plustost naturel François qu'estranger.

Alcandre.

Monsieur, il faut que ie confesse, que i'ay esté sous vn bon Maistre, & qui se rendoit fort assidu à me faire des leçons: mais i'en ay assez mal faict mon deuoir.

Cloriman.

Monsieur. c'est vne grande humilité qui est en vous, qui vous faict parler de la sorte. Ie voudrois bien en sçauoir autant que vous en ceste langue, & que mes estudes peussent correspondre à l'attente que mes parens ont conceuë.

Alcandre.

Mais, Monsieur, prenez garde que la trop grande assiduité que vous auez à l'estude,

l'estude ne vous fasse tomber en quelque dangereuse maladie.

Cloriman.

Il ne faut pas craindre cela, Monsieur, mais ie croy que vous prenez l'vn pour l'autre, & que vous me menacez du danger qui vous talonne : car ie suis trop amy de la paresse; mais vous qui trauaillez continuellement, tenez-vous sur vos gardes, & ne menacez pas les autres.

CONSOLATION SVR LE DECES D'VN AMY, addressée à quelqu'vn de ses parens.

Alcandre.

Monsieur, ie ne desire pas de renoueller vos douleurs, ny de r'ouurir la playe qui vous saigne encores dans le cœur: car ce seroit plustost vn acte d'inhumanité que l'office d'vn vray amy, mais ce que ie suis icy, n'est que pour vous asseurer

d'vn iuste ressentiment que i'ay de la mort de Monsieur vostre Cousin, & vous iure qu'elle m'a autant affligé que si c'eust esté celle d'aucun de mes plus proches, d'autant que nous auons esté tousiours grands amis, & fort familiers ensemble, comme vous sçauez.

Cloriman.

Monsieur, le sang ne peut mentir: c'estoit le meilleur parent que i'eusse: car il ne m'a iamais veu que de bon œil, ny moy luy: & ses visites me seruoient de medecine, lors que ie me trouuois en quelque affliction d'esprit, outre les autres faueurs que ie reçois de luy.

Alcandre.

Cela est fascheux, Monsieur, ie le confesse: mais apres tout ie vous dy que vous & moy auons occasion de louër Dieu parmy tout ce dueil, puis qu'il est mort en vray Chrestien, & apres s'estre deuëment preparé à ce dernier combat, où bien souuent les plus asseurez ont peine de tenir bon.

Cloriman.

Il eſt bien vray, Monſieur, mais cependant voila ſa vefue chargée de beaucoup d'enfans, & peu de moyens pour les eſleuer.

Alcandre.

Monſieur, que voulez-vous qu'on y faſſe ? Dieu en ſera particulierement tuteur, qui n'oublie iamais les ſiens : & puis vous ne les abandonnerez pas auſſi de voſtre part, comme ie m'en aſſeure, & le croy en faueur de voſtre bon naturel.

Cloriman.

Monſieur, ie ſçay bien que ie n'en peux eſperer que de la charge & de l'ennuy; mais ceſte conſideration n'eſt pas ce qui m'afflige le plus : ſon abſence, & ce que ie me verray fruſtré de ſa familiere conuerſation, qui m'eſtoit tant aggreable, me donne plus de gehenne que tout.

Alcandre.

Monſieur, ie veux biẽ vous accorder, qu'il eſt tres-difficile, voire preſque impoſſi-

ble d'effacer si tost la tristesse, & de noyer si soudainement dans vn entier oubly la memoire d'vne telle perte : si est-ce toutesfois qu'à la fin il y faut venir, & se resoudre auec le bon Iob, disant : Dieu l'a donné, Dieu l'a osté, son Nom en soit loüé ; & puis le plustost qu'on le peut faire, c'est le meilleur : car toutes les larmes du monde ne seruent de rien contre la mort.

Cloriman.

Monsieur, la consolation est facile à donner, quand le mal ne nous touche point, mais quand il nous la faut prendre, elle est de fort dure digestion, sur tout en tels accidens que celuy-cy.

Alcandre.

Que voulez-vous, Monsieur ? Encor vaut-il mieux mourir pour vne fois, que de mourir cent mille par vne vie mourante, couché long-temps dans vn lict, & languissant d'vne longue & penible maladie, comme nous en voyons plusieurs, & qui sont contraincts de mourir à la fin, apres mille morts.

Cloriman.

Mais, Monsieur permettes moy de dire encore ce mot. Si c'eust esté le bõ plaisir de Dieu de le laisser viure seulement cinq, ou six ans, il eust faict vne bonne maison, & pouuoir de luy mesme auancer ses enfans, au lieu que les voila maintenãt à la mercy de leurs amis qui en seront chargez: & ie crains que ceux qui leur sont plus proches: n'en ayent pas beaucoup de soin.

Alcandre.

Monsieur, en tels accidens que cela, où il n'y a autre remede, il faut dire comme ce grand Patriarche Abraham disoit à son fils Isaac: Dieu y pouruoira. Enfin, Monsieur, vous estes bon & sage pour prendre de vous mesme telle consolation que vous iugerez necessaire. Et apres cela i'oseray prendre congé de vous pour aller à quelque affaire qui me presse. Adieu donc, Monsieur, iusques au reuoir.

Cloriman.

Monsieur, je vous remercie infiniment de la peine qu'il vous a pleu de prendre, & de vostre salutaire visite, qui m'a du

tout consolé. Mais, Monsieur, vous plaist-il pas prendre la collation ?

Alcandre.

Monsieur, ie vous remercie de tout mon cœur : & n'en ay aucun besoin : consolez-vous seulemẽt en Dieu, & vous verrez qu'il fera bien-tost desseicher toutes ces larmes, dont ie vois que vous arrousez ainsi vostre visage. Cela seroit excusable à vne femme, ou à vn enfant : mais à vn tel homme que vous, ie ne le sçaurois iamais approuuer. Excusez-moy, ie vous prie. Adieu derechef.

POVR CONSOLER SA PARENTE SVR LA MORT de son Pere decedé.

Alcandre.

MAdamoiselle ma Cousine, ie vous demande autant de pardons, que i'ay de regrets d'auoir manqué à mon deuoir, de vous venir plustost visiter apres l'accident qui vous est arriué.

Clori

Cloriman.

Hela,? Monsieur mon Cousin, il n'estoit pas besoin que vous en prinssiez la peine.

Alcandre.

Mais, ma Cousine, ie vous voy toute chargée, & extraordinairement melancholique auiourd'huy contre vostre humeur. Dites-moy, ie vous prie, qui a-il de nouueau?

Cloriman.

Helas! mon Cousin, qui ne seroit triste estant en l'estat où ie suis, & ayant receu les nouuelles que ie receus hier au soir tout tard?

Alcandre.

Et quelles nouuelles y a-il donc, ma Cousine.

Cloriman.

Que trop fascheuses, mon Cousin; c'est que mon pere est decedé à Paris.

Alcandre.

Voy! que mon Oncle est decedé! mais le pourray-ie bien croire?

Cloriman.

Monsieur mon Cousin, il n'est que trop vray, & c'est ce qui me faict creuer le

cœur,

cœur, conſiderant l'eſtat où il peut eſtre mort, eſtant ſi eſloigné des ſiens, qui ne luy ont peû rendre aucun ſeruice.

Alcandre.

Helas! mon Dieu? mais comment eſt-il donc mort?

Cloriman.

C'à eſté vne mauuaiſe fievre chaude, qui l'a eu trouſſé en moins de rien

Alcandre.

Ieſus! que c'eſt peu de choſe que de nous quand il plaiſt à Dieu.

Cloriman.

Ie vous iure, mon couſin, que quand i'ouys ces piteuſes nouuelles, ie me treuuay ſi ſaiſie, que ſi l'on m'euſt trauersé le ſein d'vn coup de poignard, ie croy que l'on n'en euſt point tiré de ſang, & ne croy pas que i'euſſe peû ſentir plus de douleur.

Alcandre.

Veritablement, ma Couſine, ie vous en croy: mais que voulez-vous? Nous ſommes tous mortels; & c'eſt vn chemin qu'il faut que chacun faſſe pour ſoy-meſme: ſi faut-il ſe reſoudre à la fin, & ſe ranger à la volonté

volonté de Dieu, qui l'a ainsi disposé. Vous sçauez que tout commencement presuppose vne fin. Nous commençons de viure, & par consequent il faut dire, qu'il nous faut mourir.

Cloriman.

Monsieur mon Cousin, quand ie me ressouuiens que c'estoit mon pere, la nature a vn tel ressentiment, qu'il n'est pas possible d'en supporter les pointes & les angoisses, sans me laisser emporter aux pleurs & aux gemissemens, quelle contrainte que ie me fasse à moy mesme.

Alcandre.

Ma Cousine, ie voy bien que vostre ame est si chargée d'affliction, qu'elle n'est capable de consolation pour le present. Et c'est pourquoy ie m'en vay prendre congé de vous: & vous supplie pour donner plus de trefues à vos douleurs de considerer plustost l'acquisition que Monsieur vostre Pere a faicte de l'eternelle felicité, & de sortir pour vne fois du labyrinthe de ceste vie, que la perte que vous auez faicte en vne personne qui vous estoit si chere, & tant importante.

Clori.

Cloriman.

Mon Confin, vous m'auez faict dix mille fois plus d'honneur que ie ne merite. Si vous me iugez capable de vous rendre quelque seruice en recompense, employez moy librement, ie vous en prie.

Alcandre.

Ma Cousine, c'est moy qui suis vostre seruiteur bien humble (& apres cela) adieu, ma Consine.

FIN.

